



BROSSES, le Pr. de

De l'esprit des Religions par Alexis Dumesnil = 2e édition
Paris (je crois 1811) in 8°

DU CULTE DES DIEUX FÉTICHES.

DU CULTE DES DIEUX FÉTICHES,

OU

Parallèle de l'ancienne Religion de l'Egypte avec la Religion actuelle de Nigritie.

par le Pr. de Brosses. (Charle de)

Respicit angues
Omnigenûmque Deûm monstra & latrator Anubis.
VIRGIL. ÆN. VIII. 697.



MDCCLX.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY



DU CULTE DES DIEUX FÉTICHES.



'Aſſemblage confus de l'ancienne Mythologie n'a été pour les modernes qu'un cahos indéchiffrable, ou qu'une énigme purement arbitraire, tant qu'on a voulu faire uſage du figuriſme des derniers Philoſophes Platoniciens, qui prêtoit à des nations ignorantes & ſauvages une connoiſſance des cauſes les plus cachées de la nature, & trouvoit dans le ramas des pratiques triviales d'une foule d'hommes ſtupides & groſſiers les idées intellectuelles de la plus abſtraite Métaphyſique. On n'a guères

mieux réuſſi, quand par des raports, la plupart forcés & mal ſoutenus, on a voulu retrouver dans les faits mythologiques de l'antiquité l'hiſtoire détaillée, mais défigurée, de tout ce qui eſt arrivé chez le peuple Hébreu, nation inconnue à preſque toutes les autres, & qui ſe faiſoit un point capital de ne pas communiquer ſa Doctrine aux étrangers. Mais ces deux méthodes avoient une utilité marquée pour ceux qui les premiers en ont fait uſage. Les Payens cherchoient à ſauver l'honneur de leur croyance de la juſte critique des Chrêtiens; & ceux-ci proſélites & perſécutés, avoient un intérêt direct de ramener à eux tout ce qui leur étoit étranger, & de tourner en preuves contre leurs adverſaires les anciennes traditions dont ceux-là même demeuroient d'accord. D'ailleurs l'allégorie eſt un inſtrument univerſel qui ſe prête à tout. Le ſyſtême

me du ſens figuré une fois admis, on y voit facilement tout ce que l'on veut comme dans les nuages: la matière n'eſt jamais embarraſſante; il ne faut plus que de l'eſprit & de l'imagination : c'eſt un vaſte champ, fertile en explications, quelles que ſoient celles dont on peut avoir beſoin. Auſſi l'uſage du figuriſme a-t-il paru ſi commode, que ſon éternelle contradiction avec la Logique & le ſens commun n'a pu encore lui faire perdre aujourd'hui dans ce ſiécle de raiſonnement le vieux crédit dont il a joui durant tant de ſiécles.

Quelques Savans plus judicieux, bien inſtruits de l'hiſtoire des premiers peuples dont les colonies ont découvert l'Occident, & verſés dans l'intelligence des Langues Orientales, après avoir débarraſſé la Mythologie du fatras mal aſſorti dont les Grecs l'ont ſurchargée, en ont enfin trouvé la vraye clef dans l'hiſ-

toire réelle de tous ces premiers peuples, de leurs opinions, & de leurs Souverains; dans les fausses traductions d'une quantité d'expressions simples, dont le sens n'étoit plus entendu de ceux qui continuoient de s'en servir; dans les homonymies, qui ont fait autant d'Etres ou de personnes différentes d'un même objet désigné par différentes épithètes. Ils ont vu que la Mythologie n'étoit autre chose que *l'histoire* ou *le récit des actions des morts*, comme son nom même l'indique; le Grec μύθος étant dérivé du mot Egyptien *Muth*, i. e. *mors*; terme qui se trouve de même dans la Langue Chananéenne. Philon de Biblos traduit l'expression *Mouth*, qu'il trouve dans le texte de Sanchoniaton, par θάνατος ou *Pluton* : traduction qui nous indique en passant un rapport formel entre les deux Langues Egyptienne & Phénicienne. Horace semble s'être plu

à

à rendre en Latin l'idée attachée au mot Grec *Mythologie* par la verſion purement littérale *Fabulæ manes*, *les morts dont on parle tant.* Ainſi la ſimple origine du terme *Mythologie* en donne à la fois la véritable ſignification, montre ſous quelle face la Mythologie doit être conſidérée, & enſeigne la meilleure méthode de l'expliquer. Les ſavantes explications qu'ils nous ont données ne laiſſent preſque plus rien à déſirer, tant ſur le détail de l'application des fables aux événemens réels de la vie des perſonnages célèbres de l'antiquité profane, que ſur l'interprétation des termes, qui, réduiſant pour l'ordinaire le récit à des faits tout ſimples, font évanouïr le faux merveilleux dont on s'étoit plu à le parer. Mais ces clefs, qui ouvrent très bien l'intelligence des fables hiſtoriques, ne ſuffiſent pas toujours pour rendre raiſon de la ſingularité des opinions dog-

matiques, & des rites pratiques des premiers peuples. Ces deux points de la Théologie Payenne roulent, ou ſur le culte des aſtres, connu ſous le nom de Sabéïſme, ou ſur le culte peut-être non moins ancien de certains objets terreſtres & matériels appellés *Fétiches* chez les Négres Africains, parmi leſquels ce culte ſubſiſte, & que par cette raiſon j'appellerai *Fétichiſme*. Je demande que l'on me permette de me ſervir habituellement de cette expreſſion: & quoique dans ſa ſignification propre, elle ſe raporte en particulier à la croyance des Négres de l'Afrique, j'avertis d'avance que je compte en faire également uſage en parlant de toute autre nation quelconque, chez qui les objets du culte ſont des animaux, ou des êtres inanimés que l'on diviniſe; même en parlant quelquefois de certains peuples pour qui les objets de cette eſpèce ſont moins des

Dieux

Dieux proprement dits, que des choſes douées d'une vertu divine, des oracles, des amulettes, & des taliſmans préſervatifs : car il eſt aſſez conſtant que toutes ces façons de penſer n'ont au fond que la même ſource, & que celle-ci n'eſt que l'acceſſoire d'une Religion générale répandue fort au loin ſur toute la terre, qui doit être examinée à part, comme faiſant une claſſe particulière parmi les diverſes Religions Payennes, toutes aſſez différentes entr'elles. C'eſt ici (ce me ſemble, & je me propoſe de l'établir) un des grands élémens qu'il faut employer dans l'examen de la Mythologie, & dont nos plus habiles Mythologues, ou ne ſe ſont pas aviſés, ou n'ont pas ſçu faire uſage, pour avoir regardé d'un trop beau côté la choſe du monde la plus pitoyable en ſoi. Il eſt conſtant que parmi les plus anciennes nations du monde, les unes tout-à-fait

brutes & groſſières, s'étoient forgées par un excès de ſtupidité ſuperſticieuſe ces étranges Divinités terreſtres; tandis que d'autres peuples moins inſenſés adoroient le Soleil & les Aſtres. Ces deux ſortes de Religions, ſources abondantes de la Mythologie Orientale & Grecque, & plus anciennes que l'idolatrie proprement dite, paroiſſent demander divers éclairciſſemens que ne peut fournir l'éxamen de la vie des hommes déifiés. Ici les Divinités ſont d'un autre genre, ſurtout celles des peuples Fétichiſtes, dont j'ai deſſein de détailler la croyance, ſi ancienne & ſi longtems ſoutenue, malgré l'excès de ſon abſurdité. On n'a point encore donné de raiſon plauſible de cet antique uſage tant reproché aux Egyptiens, d'adorer des animaux & des plantes de toute ſorte, * *quibus hæc naſcun-*

* Juvenal. Sat. 15.

cuntur in hortis Numina. Car ni les allégories myſtiques de Plutarque & de Porphyre, qui veulent que ces objets vulgaires fuſſent autant d'emblêmes des attributs de l'Etre ſuprême, ni le ſentiment de ceux qui ſans preuve ſuffiſante poſent pour principe que chaque Divinité avoit pour type viſible un animal que le peuple prit bientôt pour la Divinité même, ni le ſyſtême d'un figuriſte moderne qui en fait autant d'affiches, annonçant énigmatiquement au peuple les choſes communes dont il avoit déja l'uſage trivial, n'ont rien à cet égard de plus ſatisfaiſant, pour les eſprits qui ne ſe payent pas de vaines paroles élégantes, que la fable de la fuite des Dieux de l'Olympe en Egypte, où ils ſe déguiſèrent en toutes ſortes d'eſpèces d'animaux, ſous la forme deſquels on les adora depuis.

Il ne faut pas aller chercher bien loin

ce qui ſe trouve plus près, quand on ſait par mille exemples pareils qu'il n'y a point de ſuperſtition ſi abſurde ou ſi ridicule que n'ait engendrée l'ignorance jointe à la crainte; quand on voit avec quelle facilité le culte le plus groſſier s'établit dans des eſprits ſtupides affectés de cette paſſion, & s'enracine par la coutume parmi les peuples ſauvages qui paſſent leur vie dans une perpétuelle enfance. Mais ils ne ſe déracinent pas ſi aiſément : les vieux uſages, ſurtout lorſqu'ils ont pris une teinture ſacrée, ſubſiſtent encore longtems après qu'on en a ſenti l'abus. Au reſte ce n'eſt pas aux ſeuls Egyptiens qu'on pouvoit faire un pareil reproche. Nous verrons bientôt que les autres Nations de l'Orient n'ont pas été plus exemptes dans leurs premiers ſiécles d'un culte puéril que nous trouverons généralement répandu ſur toute la terre, & maintenu ſurtout

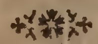
en

en Afrique. Il doit ſa naiſſance aux tems où les peuples ont été de purs ſauvages plongés dans l'ignorance & dans la barbarie. A l'exception de la race choiſie, il n'y a aucune Nation qui n'ait été dans cet état, ſi l'on ne les conſidère que du moment où l'on voit le ſouvenir de la Révélation Divine tout-à-fait éteint parmi elles. Je ne les prends que de ce point, & c'eſt en ce ſens qu'il faut entendre tout ce que je dirai là-deſſus dans la ſuite. Le genre humain avoit d'abord reçu de DIEU même des inſtructions immédiates conformes à l'intelligence dont ſa bonté avoit doué les hommes. Il eſt ſi étonnant de les voir enſuite tombés dans un état de ſtupidité brute, qu'on ne peut guères s'empêcher de le regarder comme une juſte & ſurnaturelle punition de l'oubli dont ils s'étoient rendus coupables envers la main bienfaitrice qui les avoit créés. Une partie des

na-

nations ſont reſtées juſqu'à ce jour dans cet état informe : leurs mœurs, leurs idées, leurs raiſonnements, leurs pratiques ſont celles des enfans. Les autres, après y avoir paſſé, en ſont ſorties plus tôt ou plus tard par l'exemple, l'éducation & l'exercice de leurs facultés. Pour ſavoir ce qui ſe pratiquoit chez celles-ci, il n'y a qu'à voir ce qui ſe paſſe actuellement chez celles-là, & en général il n'y a pas de meilleure méthode de percer les voiles des points de l'antiquité peu connus, que d'obſérver s'il n'arrive pas encore quelque part ſous nos yeux quelque choſe d'à-peu-près pareil. Les choſes, dit un Philoſophe Grec, (Lamiſcus de Samos) ſe font & ſe feront comme elles ſe ſont faites : ἐστιν α ἐγένετο καὶ ἔσται. L'*Eccléſiaſte* dit de même : *Quid eſt quod fuit ? ipſum quod futurum eſt.* Examinons donc d'abord quelle eſt à cet égard la pratique des peu-

peuples barbares chez qui le culte en queſtion eſt encore dans toute ſa force. Rien ne reſſemble mieux aux abſurdes ſuperſtitions de l'ancienne Egypte envers tant de ridicules Divinités, ni ne ſera plus propre à montrer d'où provenoit ce fol uſage. Cette diſcuſſion dans laquelle je me propoſe d'entrer diviſe naturellement ce petit traité en trois parties. Après avoir expoſé quel eſt le Fétichiſme actuel des nations modernes, j'en ferai la comparaiſon avec celui des anciens peuples ; & ce parallèle nous conduiſant naturellement à juger que les mêmes actions ont le même principe, nous fera voir aſſez clairement que tous ces peuples avoient là-deſſus la même façon de penſer, puiſqu'ils ont eu la même façon d'agir, qui en eſt une conſéquence.



SEC-

SECTION PREMIERE.

Du Fétichiſme actuel de Négres, & des autres Nations Sauvages.

LEs Nègres de la côte occidentale d'Afrique, & même ceux de l'intérieur des terres juſqu'en Nubie, contrée limitrophe de l'Egypte, ont pour objet d'adoration certaines Divinités que les Européans appellent *Fétiches*, terme forgé par nos commerçans du Sénégal ſur le mot Portugais *Fetiſſo*, c'eſt-à-dire, *choſe fée*, *enchantée*, *divine* ou *rendant des oracles*; de la racine latine *Fatum*, *Fanum*, *Fari*. Ces Fétiches divins ne ſont autre choſe que le premier objet matériel qu'il plait à chaque nation ou à chaque particulier de choiſir & de faire conſacrer en cérémonie par ſes Prêtres: c'eſt un arbre, une mon-

montagne, la mer, un morceau de bois, une queue de lion, un caillou, une coquille, du ſel, un poiſſon, une plante, une fleur, un animal d'une certaine eſpéce, comme vache, chèvre, éléphant, mouton; enfin tout ce qu'on peut s'imaginer de pareil. Ce ſont autant de Dieux, de choſes ſacrées, & auſſi de taliſmans pour les Négres, qui leur rendent un culte exact & reſpectueux, leur adreſſent leurs vœux, leur offrent des ſacrifices, les promènent en proceſſion s'ils en ſont ſuſceptibles, ou les portent ſur eux avec de grandes marques de vénération, & les conſultent dans toutes occaſions intéreſſantes; les regardant en général comme tutélaires pour les hommes, & comme de puiſſans préſervatifs contre toute ſorte d'accidens. Ils jurent par eux; & c'eſt le ſeul ſerment que n'oſent violer ces peuples perfides. Les Négres ainſi que la plu-

plupart des Sauvages ne connoiſſent point l'idolatrie des hommes déifiés. Chez eux le Soleil, ou les Fétiches ſont les vrayes Divinités; quoique quelques-uns d'entr'eux qui ont quelque foible idée d'un Etre ſupérieur ne les regardent pas comme égaux à lui, & que quelques autres, qui ont une teinture de Mahométiſme, n'en faſſent que des Génies ſubalternes & des taliſmans. Il y a dans chaque pays le Fétiche général de la Nation, outre lequel chaque particulier a le ſien qui lui eſt propre & *Pénate*, ou en a même un plus grand nombre, ſelon qu'il eſt plus ou moins ſuſceptible de crainte ou de dévotion. Elle eſt ſi grande de leur part que ſouvent ils les multiplient, prenant la premiére créature qu'ils rencontrent, un chien, un chat, ou le plus vil animal. Que s'il ne s'en préſente point, dans leur accès de ſuperſtition leur choix

tom-

tombe ſur une pierre, une piéce de bois, enfin le premier objet qui flatte leur caprice. Le nouveau Fétiche eſt d'abord comblé de préſens, avec promeſſe ſolemnelle de l'honorer comme un patron chéri, s'il répond à l'opinion qu'on s'eſt tout d'un coup aviſé d'avoir de ſa puiſſance. Ceux qui ont un animal pour Fétiche ne mangent jamais de ſa chair : ce ſeroit un crime impardonnable de le tuer; & les étrangers qui commettroient une telle profanation ſeroient bientôt les victimes de la colére des naturels. Il y en a parmi eux qui par reſpect & par crainte s'abſtiennent de voir jamais leur Fétiche. Nos commerçans racontent qu'un Souverain voiſin de la côte ne put à leur priére venir trafiquer avec eux ſur les vaiſſeaux, parce que la Mer étoit ſon Fétiche, & qu'il y avoit une croyance répandue dans cette contrée, que qui-

con-

conque verroit ſon Dieu mourroit ſur champ ; opinion qui ne leur a pas été tout-à-fait particulière, & dont on trouve des traits chez quelques anciennes nations de l'Orient. „ Preſque par toute „ la Nigritie, dit *Loyer* *, outre les Fé- „ tiches particuliers, il y en a de com- „ muns au Royaume, qui ſont ordinai- „ rement quelque groſſe montagne, „ ou quelque arbre remarquable. Si „ quelqu'un étoit aſſez impie pour les „ couper ou les défigurer, il ſeroit cer- „ tainement puni de mort. Chaque vil- „ lage eſt auſſi ſous la protection de ſon „ propre Fétiche, qui eſt orné aux frais „ du public, & qu'on invoque pour le „ bien commun. Le gardien de l'habi- „ tation a ſon autel de roſeaux dans „ les places publiques, élevé ſur qua- „ tre piliers & couvert de feuilles de „ pal-

* Voyage d'Iſſini.

„ palmier. Les particuliers ont dans „ leur enclos où à leur porte un lieu „ réſervé pour leur Fétiche, qu'ils pa- „ rent ſuivant les mouvements de leur „ propre dévotion, & qu'ils peignent „ une fois la ſemaine de différentes cou- „ leurs. On trouve quantité de ces au- „ tels dans les bois & dans les bruyé- „ res : ils ſont chargés de toutes ſortes „ de Fétiches avec des plats & des „ pots de terre remplis de maïz, de riz „ & de fruits. Si les Négres ont beſoin „ de pluye, ils mettent devant l'autel „ des cruches vuides : s'ils ſont en guer- „ re, ils y mettent des ſabres & des „ zagayes pour demander la victoire : „ s'ils ont beſoin de viande ou de poiſ- „ ſons, ils y placent des os ou des ar- „ rêtes : pour obtenir du vin de pal- „ mier, ils laiſſent au pied de l'autel le „ petit ciſeau ſervant aux inciſions de „ l'arbre : avec ces marques de reſpect

„ &

„ & de confiance ils ſe croyent ſurs „ d'obtenir ce qu'ils demandent ; mais „ s'il leur arrive une diſgrace, ils l'at- „ tribuent à quelque juſte reſſentiment „ de leur Fétiche, & tous leurs ſoins „ ſe tournent à chercher les moyens de „ l'appaiſer. " On entrevoit déja combien tous ces faits ont de reſſemblance avec ce que l'on nous raconte de l'ancienne Religion d'Egypte ; mais pour le dire en paſſant, ſur un point particulier auquel je ne compte pas revenir, & qui ſeul demanderoit une diſſertation à part, le parallèle qu'on pourroit faire du récit de *Loyer* avec les figures gravées ſur les obéliſques, où l'on voit des têtes de chiens & d'éperviers, des ſoleils, des ſerpens, des oiſeaux &c. à qui des hommes à genoux préſentent de petites tables chargées de vaſes & de fruits &c. ne ſeroit peut-être pas la plus mauvaiſe clef qu'on pourroit choiſir pour expli-

quer

quer les hiéroglyphes Egyptiens.

La Religion du Fétichiſme paſſe pour très ancienne en Afrique, où elle eſt ſi généralement répandue, que les détails circonſtanciés de ce qui ſe pratique là-deſſus en chaque contrée deviendroient d'une extrême longueur. Il ſuffit de renvoyer aux rélations de voyages ceux qui voudront être inſtruits des pratiques particuliéres à chaque pays : elles en ont amplement parlé. L'uſage à cet égard eſt toujours, ſoit pour le genre de l'hommage, ſoit pour les rites du culte, à peu près le même chez les Nègres, aujourd'hui la plus ſuperſtitieuſe nation de l'univers, qu'il étoit chez les Egyptiens, autrefois auſſi la plus ſuperſtitieuſe nation de ce tems. Mais je ne puis ſupprimer le récit du Fétichiſme en uſage à Juidah, petit Royaume ſur la côte de Guinée, qui ſervira d'exemple pour tout ce qui ſe paſſe de ſemblable dans le reſ-

te de l'Afrique ; ſurtout par la deſcription du culte rendu au ſerpent rayé, l'une des plus célèbres Divinités des Noirs. On verra combien il diffère peu de celui que l'Egypte rendoit à ſes animaux ſacrés, parmi leſquels il n'y a peut-être pas eu de Fétiche plus honoré que celui-ci : & l'on voit déja du premier mot, que rien ne doit mieux reſſembler que ce ſerpent de Juidah au ſerpent Fétiche d'Evil-merodach, dont l'hiſtoire eſt rapportée au 14e. Chapître de Daniel : car à la lecture de ce chapitre, il eſt aſſez évident pour tout le monde que ce ſerpent apprivoiſé & nourri dans un temple de Babylone, où le Roi vouloit obliger Daniel à l'adorer, comme étant un Dieu vivant, étoit pour les Babyloniens une vraye Divinité du genre des Fétiches. Je tirerai ma narration d'Atkins, de Boſman, & de Des-Marchais, qui tous trois ont ſouvent fréquenté & bien con-

nu les mœurs de ce canton de la Nigritie.

A Juidah les Fétiches ſont de deux eſpèces : il y en a de publics & de particuliers. Ceux de cette ſeconde claſſe, qui ſont pour l'ordinaire quelque animal, quelque être animé ou quelque idole groſſiérement fabriquée de terre graſſe ou d'yvoire, ne ſont pas moins honorés que les autres : car on leur offre quelquefois le ſacrifice d'un eſclave dans les occaſions fort intéreſſantes. Mais pour ne s'arrêter ici qu'aux Fétiches communs à toute la nation, il y en a quatre ; le ſerpent, les arbres, la mer, & une vilaine petite idole d'argille qui préſide aux Conſeils. On trouve toûjours au-devant de celle-ci trois plats de bois contenant une vingtaine de petites boules de terre. Les dévots avant que de tenter quelque entrepriſe vont trouver le Prêtre, qui

 après

après avoir offert le préſent à la Divinité, fait pluſieurs fois ſauter les boules au hazard d'un plat dans un autre, & conjecture que l'entrepriſe ſera heureuſe, ſi le nombre des boules ſe trouve le plus ſouvent impair dans chaque plat. Les grands arbres ſont l'objet de la dévotion des malades qui leur offrent des tables chargées de grains & de gâteaux: ces offrandes tournent au profit des Prêtres du bois ſacré. La mer eſt invoquée pour la pêche & pour le commerce, ainſi qu'un fleuve du pays que nos voyageurs nomment l'Euphrate. On fait ſur ſes bords des proceſſions ſolemnelles; on y jette diverſes choſes de prix, même de petits anneaux d'or. Mais comme ces offrandes ſont en pure perte pour les Prêtres, ils conſeillent plus volontiers le ſacrifice d'un bœuf ſur le rivage. Le ſerpent eſt un bel animal gros comme la cuiſſe d'un homme & long

long d'environ ſept pieds, rayé de blanc, de bleu, de jaune & de brun, la tête ronde, les yeux beaux & fort ouverts, ſans venin, d'une douceur & d'une familiarité ſurprenante avec les hommes. Ces reptiles entrent volontiers dans les maiſons; ils ſe laiſſent prendre & manier même par les Blancs, & n'attaquent que l'eſpèce des ſerpens venimeux, longs, noirs & menus, dont ils délivrent ſouvent le pays, comme fait l'Ibis en Egypte. Toute cette eſpéce de ſerpens, ſi l'on en croit les Noirs de Juidah, deſcend d'un ſeul qui habite l'intérieur du grand temple près de la Ville de Shabi, & qui vivant depuis pluſieurs ſiécles, eſt devenu d'une groſſeur & d'une longueur démeſurée. Il avoit ci-devant été la Divinité des peuples d'Ardra; mais ceux-ci s'étant rendus indignes de ſa protection par leur méchanceté & par leurs crimes, le ſerpent vint de ſon pro-

pre mouvement donner la préférence aux Peuples de Juidah ; ayant quitté ceux d'Ardra au moment même d'une bataille que les deux nations alloient ſe livrer : on le vit publiquement paſſer d'un des camps à l'autre. Loin que ſa forme eût rien d'effrayant, il parut ſi doux & ſi privé, que tout le monde fut porté à le careſſer. Le grand Prêtre le prit dans ſes bras & le leva pour le faire voir à l'armée. A la vue de ce prodige tous les Négres tombèrent à genoux, & lui rendirent un hommage dont ils reçurent bientôt la récompenſe, par la victoire complette qu'ils remportèrent ſur leurs ennemis. On bâtit un temple au nouveau Fétiche : on l'y porta ſur un tapis de ſoie en cérémonie, avec tous les témoignages poſſibles de joie & de reſpect : on aſſigna un fonds pour ſa ſubſiſtance : on lui choiſit des Prêtres pour le ſervir, & des jeunes filles pour lui être conſa-

crées :

crées : & bientôt cette nouvelle Divinité prit l'ascendant sur les anciennes. Elle préside au commerce, à l'agriculture, aux saisons, aux troupeaux, à la guerre, aux affaires publiques du gouvernement &c. Avec une si haute opinion de son pouvoir, il n'est pas surprenant qu'on lui fasse des offrandes considérables : ce sont des piéces entières d'étoffe de coton ou de marchandises de l'Europe, des tonneaux de liqueurs, des troupeaux entiers : ses demandes sont pour l'ordinaire fort considérables, étant proportionnées aux besoins & à l'avarice des Prêtres, qui se chargent de porter au serpent les adorations du peuple, & de rapporter les réponses de la Divinité ; n'étant permis à personne autre qu'aux Prêtres, pas même au Roi, d'entrer dans le temple & de voir le serpent. La postérité de ce divin reptile est devenue fort nombreuse. Quoiqu'elle soit moins

honorée que le Chef, il n'y a pas de Négre qui ne se croye fort heureux de rencontrer des serpens de cette espèce, & qui ne les loge ou les nourrisse avec joie. Ils les traitent avec du lait. Si c'est une femelle, & qu'ils s'aperçoivent qu'elle soit pleine, ils lui construisent un nid pour mettre ses petits au monde, & prennent soin de les élever, jusqu'à ce qu'ils soient en état de chercher leur nourriture. Comme ils sont incapables de nuire, personne n'est porté à les insulter. Mais s'il arrivoit à quelqu'un, Négre ou Blanc, d'en tuer ou d'en blesser un, toute la nation seroit ardente à se soulever. Le coupable, s'il étoit Négre, seroit assommé & brulé sur le champ. C'est ce qui arriva aux Anglois lors du premier établissement qu'ils firent sur cette côte. „ Ils trouvèrent * la nuit dans le [illegible] „ ma-

* Bosman p. 376. Des-Marchais Tom. II.

„ magazin un ſerpent Fétiche, qu'ils „ tuèrent innocemment, & qu'ils jet- „ tèrent devant leur porte, ſans ſe dé- „ fier des conſéquences. Le lendemain, „ quelques Négres, qui reconnurent „ le ſacrilége, & qui en apprirent les „ auteurs, par la confeſſion même des „ Anglois, ne tardèrent point à répan- „ dre cette funeſte nouvelle dans la na- „ tion. Tous les habitans du canton s'aſ- „ ſemblèrent. Ils fondirent ſur le comp- „ toir naiſſant, maſſacrèrent les Anglois „ juſqu'au dernier, & détruiſirent par „ le feu l'édifice & les marchandiſes. „ Depuis ce tems les Noirs ne vou- „ lant pas ſe priver du commerce pren- „ nent la précaution d'avertir les étran- „ gers de la vénération qu'on doit avoir „ pour cet animal, & de les prier de „ le reſpecter comme ſacré. Si quelque „ Blanc vient à en tuer un, il n'y a „ pour lui d'autre parti à prendre que

„ la fuite, & pour ſa nation que la reſ-
„ ſource d'aller avouër le crime, en pro-
„ teſtant qu'il a été fait par le hazard,
„ & en payant une groſſe amende pour
„ marque de repentir. Un Portugais
arrivé depuis peu ſur la côte, eut la
curioſité d'emporter un ſerpent Fétiche
au Breſil. „ Lorſque ſon vaiſſeau fut
„ prêt à partir, il ſe procura ſecrette-
„ ment un de ces animaux, qu'il ren-
„ ferma dans une boëte; & s'étant mis
„ dans un canot avec ſa proie, il comp-
„ toit de ſe rendre droit à bord. La
„ mer étoit calme; cependant le ca-
„ not fut renverſé, & le Portugais ſe
„ noya. Les rameurs Négres ayant ré-
„ tabli leur canot, retournèrent au ri-
„ vage, & négligèrent d'autant moins
„ la boëte, qu'ils avoient vû le Portu-
„ gais fort attentif à la garder. Ils l'ou-
„ vrirent avec de grandes eſpérances:
„ quel fut leur étonnement d'y trouver

„ un

„ un de leurs Fétiches ! Leurs cris attirèrent un grand nombre d'habitans, „ qui furent informés auſſi-tôt de l'audace du Portugais. Mais comme le „ coupable étoit mort, les Prêtres & „ la populace fondirent ſur tous les marchands de ſa nation qui étoient dans „ le pays, les maſſacrèrent, & pillèrent leurs magazins. Ce ne fut qu'après de longues difficultés, & même „ à force de préſens, qu'ils ſe laiſſèrent „ engager à permettre que les Portugais „ continuaſſent leur commerce. " Les animaux qui tueroient ou bleſſeroient un ſerpent, ne ſeroient pas plus à couvert du châtiment que les hommes. La voracité d'un cochon des Hollandois qui en avoit mangé un, cauſa la mort de preſque tous les porcs du pays. Des milliers de Négres armés d'épées & de maſſues commencèrent l'exécution ; & l'on ne pardonna au reſte de l'eſpèce qu'à

condition qu'on les tiendroit renfermés dans le tems que les ſerpens font leurs petits : alors une troupe de gardes parcourt le pays, détruiſant tout ce qui ſeroit à portée de leur nuire : tellement qu'à force de laiſſer multiplier ces ridicules Divinités, la contrée en ſeroit couverte, (*) ſans les ſerpens venimeux qui en tuent un grand nombre dans les combats qui ſe font entre les deux eſpéces. Les ſerpens rayés, quoi qu'incapables de nuire, ne laiſſent pas que d'être fort incommodes par leur exceſſive familiarité. Dans les grandes chaleurs ils entrent dans les maiſons, ſe placent ſur les meubles, & ſe gliſſent même dans les lits, où ſouvent ils font leurs petits.

Per-

* Joſeph faiſoit la même remarque à l'Egyptien Apion. „ Si toutes les nations, lui diſoit-il, „ penſoient comme la vôtre, les „ animaux auroient bientôt chaſſé les hom„ mes de la ſurface de la terre. "

Perſonne n'a l'audace de les déplacer : on va chercher un Prêtre voiſin, qui prend le Fétiche & le porte doucement dehors. Si l'on veut ſe défaire de la compagnie des Négres, il n'y a point de meilleur ſecret que de parler ſans reſpect du ſerpent : auſſi-tôt ils ſe bouchent les oreilles & fuient la ſocieté des impies.

On a ſoin de bâtir de tout côté des cabanes ou temples pour ſervir de retraite aux Fétiches, s'ils en veulent faire uſage. L'intendance de chacun de ces bâtimens eſt confiée pour l'ordinaire à une vieille Prêtreſſe. Mais de toutes les cérémonies la plus ſolemnelle eſt la proceſſion qui ſe fait au grand temple de Shabi avec tout l'appareil que ces peuples ſont capables d'y mettre : elle n'eſt pas compoſée de moins de cinq cent perſonnes tant Archers que Muſiciens, Sacrificateurs, Miniſtres portans les offran-

frandes, Prêtres, & grands du Royaume de l'un & de l'autre ſexe. Le Roi ou la Reine mère, & le grand Pontife apellé en langue du pays *Béti*, la conduiſent chacun une canne ou ſceptre à la main : ce qui rapelle l'idée de tant de figures de Rois ou de Prêtres qu'on voit dans les ſculptures Egyptiennes ſe préſenter devant leurs Divinités, ayant à la main le ſceptre antique, qui eſt une eſpèce de canne à crochet. Cette proceſſion ſe proſterne à la porte du temple, le viſage contre terre, la tète couverte de cendres, & fait ſon invocation, tandis que les Miniſtres du temple reçoivent les préſens pour les offrir à la Divinité. Le grand Sacerdoce donne un pouvoir preſque égal à l'autorité Royale, dans l'opinion où l'on eſt que le Pontife converſe familiérement avec le grand Fétiche. Cette dignité eſt héréditaire dans la même famille. Les

Prê-

Prêtres le ſont de même par droit de naiſſance, & forment un ordre & une tribu à part, comme en Egypte : on les reconnoit aux piquures cicatriſées qu'ils ont ſur le corps. Quant aux Prêtreſſes ou *Bétas*, voici la forme de les choiſir. Pendant un certain tems de l'année les vieilles Prêtreſſes armées de maſſues courent le pays depuis le coucher du Soleil juſqu'à minuit, furieuſes comme des Bacchantes. Toutes les jeunes filles d'environ douze ans qu'elles peuvent ſurprendre leur appartiennent de droit : il n'eſt pas permis de leur réſiſter, pourvû qu'elles n'entrent pas dans les maiſons, où il leur eſt défendu d'arrêter qui que ce ſoit. Elles enferment ces jeunes perſonnes dans leurs cabanes ; elles les traitent aſſez doucement, les inſtruiſant au chant, à la danſe, aux rites ſacrés. Après les avoir ſtilées, elles leur impriment la marque de leur conſécration,

en

en leur traçant ſur la peau par des piquures d'aiguille des figures de ſerpens, de fleurs & d'animaux. Cette opération douloureuſe eſt quelquefois ſuivie d'une fiévre mortelle. Mais lorſqu'on en guérit, la peau redevient fort belle, & ſemblable à un ſatin noir brodé à fleurs. On leur dit que le ſerpent les a marquées; & en général le ſecret ſur tout ce qui arrive aux femmes dans l'intérieur des cloîtres eſt tellement recommandé, ſous peine d'être emportée & brulée vive par le ſerpent, qu'aucune d'entr'elles n'eſt tentée de le violer. La plûpart ſe trouvent aſſez bien de ce qui s'eſt paſſé dans le lieu de leur retraite, pour n'avoir aucun intérêt de le reveler; & celles qui penſeroient autrement n'ignorent pas que les Prêtres ont aſſez de pouvoir pour mettre leur menace à exécution. Les vieilles les reménent pendant une nuit obſcure, chacune à la

por-

porte de leurs parens, qui les reçoivent avec joïe, & payent fort cher aux Prêtreſſes la penſion du ſéjour, tenant à honneur la grace que le ſerpent a faite à leur famille. Les jeunes filles commencent dès-lors à être reſpectées & à joüir de quantité de priviléges. Lorſqu'elles ſont nubiles, elles retournent au temple en cérémonie & fort parées pour y épouſer le ſerpent. Le mariage eſt conſommé la nuit ſuivante dans une loge écartée, pendant que les compagnes de la mariée danſent aſſez loin de là au ſon des inſtruments. Quoiqu'on diſe que le ſerpent s'acquitte lui même de ce devoir conjugal, on ne doute guères dans le pays même qu'il n'en donne la commiſſion à ſes Prêtres. Le lendemain on reconduit la mariée dans ſa famille ; & de ce jour là elle a part aux rétributions du Sacerdoce. Une partie de ces filles ſe marient enſuite à quelques Né-

gres;

gres; mais le mari doit les respecter, comme le serpent même dont elles portent l'empreinte, ne leur parler qu'à genoux, & être soumis tant à leurs volontés qu'à leur autorité. S'il s'avisoit de vouloir corriger ou répudier une femme de cet ordre, il s'attireroit à dos le corps entier. Celles qui ne veulent pas se marier vivent en communauté dans des espèces de couvens, où elles font, à ce qu'on dit, trafic de leurs faveurs, ou de celles de leurs camarades. Au reste le mystère est indispensable sur tout ce qui se passe dans les lieux sacrés, à peine du feu. Indépendamment de cette espèce de religieuses attitrées, il y a une consécration passagère pour les jeunes femmes ou filles attaquées de vapeurs hysteriques, maladie qui paroit commune en cette contrée. On s'imagine que ces filles ont été touchées du serpent, qui ayant conçu de l'inclination pour

elles

elles leur a inſpiré cette eſpèce de fureur ; quelques-unes ſe mettent tout-à-coup à faire des cris affreux, & aſſurent que le Fétiche les a touchées, mais qu'il s'eſt retiré lorſqu'on eſt venu à leur ſecours. Elles deviennent furieuſes comme les Pythoniſſes ; elles briſent tout ce qui leur tombe ſous la main, & font mille choſes nuiſibles. Alors leurs parens ſont obligés de les mener dans un logement conſtruit exprès dans le voiſinage de chaque temple, où moyennant une groſſe penſion que paye leur famille elles reſtent quelques mois pour leur guériſon. Un Négre racontoit à Boſman que ſa femme ayant été atteinte de ce mal, il feignit de la mener, ſelon l'ordre, au temple voiſin ; mais au lieu de ceci, il la conduiſit en effet ſur la côte pour la vendre à des marchands d'eſclaves. Dès que la femme aperçut le vaiſſeau d'Europe,

rope, elle fut ſubitement guérie de ſon mal, & ceſſant de faire la furieuſe, ne demanda plus à ſon mari que de la ramener tranquillement chez elle. Le Négre avouoit à Boſman, que par une démarche ſi hardie il couroit de grands riſques de la part des Prêtres, s'il eût été rencontré.

Tel eſt dans ce canton d'Afrique le culte du ſerpent rayé dont beaucoup de marins ont parlé fort au long. Je n'ai pas craint de le décrire avec quelque étendue, parce que le rite en étant mieux connu, peut faire juger de ceux de pareil genre qui le ſont moins, tant chez les anciens peuples que chez les modernes. Il n'eſt pas hors de propos de remarquer, avant que de quitter cet article, que ces Africains de Juidah ont ainſi que les Egyptiens l'uſage de la circonciſion. Il eſt ſi ancien parmi eux, qu'ils en ignorent l'origine, n'ayant pas

d'au-

d'autre exemple pour l'obſerver que l'exemple immémorial de leurs ancêtres: au reſte ils ne le regardent pas comme une pratique de Religion. Remarquons encore que ce n'eſt pas ſeulement dans ce canton de la Nigritie que le ſerpent a été regardé comme la Divinité principale. Son culte étoit très anciennement répandu dans l'intérieur de l'Afrique. Il étoit l'objet de la Religion des Ethiopiens dans le quatriéme ſiécle de l'ére vulgaire, lorſque Frumentius alla leur prêcher la foi Chrêtienne, & vint à bout de les convertir en détruiſant le ſerpent qui avoit été juſqu'alors le Dieu des Axumites.* On raconte que ce ſerpent d'une groſſeur monſtrueuſe avoit nom en langue du pays *Arwe-midre*, & que ſelon une ancienne tradition reçue parmi les Abaſſins, c'étoit la Divinité que les premiers

* Gonſalez ap. Ludolf. Ethiopic. p. 479.

miers Ethiopiens adoroient de toute antiquité. *

Un autre pays bien éloigné de celui-ci nous fournit un exemple de la manière dont les Sauvages font choix de leur Divinité, & nous prouve en même tems combien ce culte ridicule, répandu si loin & commun à des peuples entre lesquels il n'y a eu aucune communication d'idées, tombe facilement dans la pensée des hommes grossiers. Dans la presqu'île d'Yucatan en Amérique chacun a son Dieu particulier : ils ont pourtant des lieux où ils s'assemblent pour les adorer en commun, & qui leur servent d'église, quand les Prêtres Espagnols y sont. Lorsqu'un enfant vient de naître, ils le portent dans ce lieu, où on le laisse passer la nuit exposé tout nud sur une petite place qu'ils ont

* Ludolf. ibid. L. 11. C. 3.

ont parſemée de cendres paſſées dans un tamis d'écorce d'arbre. Le lendemain ils y retournent & remarquent les veſtiges de l'animal qui s'eſt approché de l'enfant : s'il y en a deux, ils les prennent tous deux pour patrons, ou un ſeul s'il n'y en a qu'un. Ils élévent l'enfant juſqu'à ce qu'il ſoit en âge de connoître leur Religion : alors ſes parens lui déclarent quel eſt ſon patron ; & ſoit fourmi, rat, ſouris, chat ou ſerpent, il doit l'adorer comme ſon Dieu. Ils ne le réclament jamais que dans l'adverſité, c'eſt-à-dire lorſqu'ils ont perdu quelque choſe, ou reçu quelque déplaiſir. Ils vont pour ceci dans une maiſon deſtinée à cet uſage, & offrent de la gomme copal, comme nous offrons l'encens. Après cela quelque chimère qui leur paſſe par la tête, ſoit deſir de ſe venger d'un affront prétendu, ſoit toute autre penſée, ils ne manquent

pas

pas de l'exécuter ; agiſſans, à ce qu'ils prétendent, en vertu de l'ordre précis de leur Dieu. * Le Fétichiſme n'eſt pas moins général dans tous les cantons de l'Amérique ; mais ſurtout les pierres coniques comme les Bœtyles de Syrie, & les grands arbres comme ceux des Pélaſges Grecs. Chez les Apalaches de la Floride, † c'eſt une grande montagne appellée Olaïmi. Chez les Natchez de la Louïſiane, c'eſt une pierre conique précieuſement conſervée dans une envelope de plus de cent peaux de chevreuils, ainſi que les anciens envelopoient certains bœtyles dans des toiſons. Chez les inſulaires de Cozumel ou Ste. Croix, c'eſt une croix de pierre d'une dixaine de pieds de haut : § c'eſt le Dieu qui ſelon eux donne la pluye quand on en a be-

* Oxmelin hiſt. des Flibuſt. Tom. I.
† Rochef. hiſt. des Antilles. § Oviedo.

besoin. En Gaspesie, où les Sauvages adorent le Soleil, la Croix est en même tems le Fétiche particulier du pays. On la place dans le lieu du Conseil, dans l'endroit honorable de la cabane. Chacun la porte à la main ou gravée sur la peau. On la pose sur la cabane, sur les canots, sur les raquettes, sur les habits, sur l'envelope des enfans, sur les sepultures des morts. „ Ils racon-
„ tent, dit le P. Leclercq, * que cette
„ figure apparut en dormant à leurs an-
„ cêtres durant le cours d'une maladie
„ pestilentielle. Comme ils sont crédu-
„ les à l'excès pour les songes, ils ne
„ négligèrent pas celui-ci : & en effet
„ la maladie cessa. Depuis ce tems ils
„ en font à simple, à double & à triple
„ croison. Personne ne la quitte en quel-
„ que ocasion pressante que ce soit : &

C „ ils

* Le Clerc hist. de Gaspesie Chap. 9. & 10.

„ ils la font enterrer avec eux, difant „ que fans cela ils ne feroient pas con- „ nus dans le pays des ancètres. “ Les anciens naturels de l'Ifle Hayti ou St. Domingue en avoient un grand nombre & de fort variés, qu'ils nommoient *Zemez*, & dont on retrouve encore ça & là les images cachées en terre dans les lieux autrefois habités ; mais furtout des tortues, des caymans, & des pierres : ils leur offroient des corbeilles pleines de fleurs & de gâteaux. * Chacun avoit néanmoins fon culte particulier, felon qu'il préfidoit aux faifons, à la fanté, à la chaffe, ou à la pèche. Un Cacique du pays avoit trois pierres divines très précieufes ; l'une faifoit croître les grains, l'autre accoucher heureufement les femmes ; la troifiéme † donnoit le

* Herrera hift. des Ind.

† Charlevoix hift. de St. Doming.

le beau tems & la pluye. Les Abénaquis ont un vieux arbre Fétiche qu'ils croyoient ne devoir jamais tomber : mais quoique cela ſoit arrivé, ils n'ont pas laiſſé de continuer d'y attacher leurs offrandes. D'autres ont des Lacs pour Fétiches, comme les avoient les Celtes Tectoſages; ou des Crocodiles, ainſi que les Egyptiens; ou d'autres poiſſons de mer, comme les Philiſtins; ou des perches plantées debout, comme les Sabins d'Italie; ou des marmouſets de bois, comme Laban le Syrien; ou des repréſentations des parties du ſexe, comme les Indiens Linganiſtes; ou des os de morts, comme les Inſulaires voiſins des Philippines; ou des poupées de coton : en un mot mille bizarres objets différens dont l'énumération deviendroit faſtidieuſe. La plûpart des Américains ſont fort prévenus que ces objets qu'ils conſacrent, deviennent autant de Génies ou de *Ma-*

nitous. Le nombre eſt ſi peu déterminé, que les Iroquois les appellent en leur langue d'un nom qui ſignifie *Eſprits de toutes ſortes.* Leur imagination leur en fait voir dans toutes les choſes naturelles; mais ſurtout dans celles dont les reſſorts leur ſont inconnus, & qui ont pour eux un air de nouveauté. Les moindres bagatelles les frappent à cet égard. Le même P. Le Clercq Ch. 13. p. 374. parle d'une Gaſpeſienne fort accréditée parmi la nation des porte-croix, & qu'il appelle la Patriarche du pays, laquelle avoit érigé en Divinités un Roi de cœur & un pied de verre, devant leſquels elle faiſoit ſa priére. Il ne faut pas demander ſi les fuſils ou la poudre à canon ſont pour eux des Fétiches ou Manitous redoutables; mais nulle Divinité de ce genre n'a été ſi funeſte aux Sauvages que l'or, qu'ils croyent certainement être le Fétiche des Eſpagnols, jugeans de l'eſ-

pèce

pèce de leur croyance par la leur propre & par la profonde vénération qu'ils leur voyoient pour ce métal. Les Barbares de Cuba, ſachant qu'une flotte de Caſtille alloit deſcendre dans leur isle, jugèrent qu'il falloit d'abord ſe concilier le Dieu des Eſpagnols, puis l'éloigner de chez eux. Ils raſſemblèrent tout leur or dans une corbeille. Voilà, dirent-ils, le Dieu de ces étrangers; célébrons une fête en ſon honneur pour obtenir ſa protection; après quoi nous le ferons ſortir de notre isle. Ils danſèrent & chantèrent ſelon leur mode religieuſe autour de la corbeille, puis la jettèrent dans la mer. * La priére ordinaire des Sauvages aux Manitoux eſt pour en obtenir qu'ils ne leur faſſent point de mal. Ils les honorent beaucoup plus que l'Etre ſupérieur à eux, avec lequel quel-

* Herrera. IX. 3.

ques-uns de ces peuples paroiſſent ne le pas confondre, ſoit le Soleil ou quelque Eſprit qui commande dans le pays des ames. Ils les conſultent dans leurs beſoins & ſe gouvernent par la réponſe. Par exemple, les Braſiliens ont pour Fétiche ordinaire une groſſe calebaſſe séche, dans laquelle on jette des grains de maïz ou de petites pierres : chaque ménage a le ſien à qui on offre des préſens. * C'eſt leur Dieu Lare dont l'uſage eſt ſurtout conſacré à la divination : c'eſt-là qu'ils croyent que l'eſprit réſide & rend ſes réponſes, quand on va conſulter le bruit que fait cette eſpèce d'inſtrument, comme les Sauvages Grecs de Theſprotie conſultoient le ſon que rendoit le chauderon de Dodone frapé par de petites chaines ſuſpendues & agitées par le vent ; comme les Africains con-

* Lery hiſt. du Breſil chap. 15. & 9.

conſultent leurs *Gris-gris* taliſmaniques; ou comme les Egyptiens conſultoient cet objet peu connu, cette machine divinatoire compoſée de pluſieurs pierreries, dont l'éclat combiné ſervoit à conjecturer l'avenir, & que les Hébreux leurs voiſins appelloient *Urim* & *Thummim*, c'eſt-à-dire, *les lumiéres merveilleuſes*. Ils brulent du tabac en holocauſte devant cette Divinité, comme d'autres font auſſi en l'honneur du Soleil. * Ils en hument auſſi la fumée, dont l'yvreſſe leur faiſant tourner la tête les met dans un état d'inſpiration plus propre à comprendre ce que veut dire le ſon des grains jettés dans la calebaſſe. Ainſi la Pythie aſſiſe ſur ſon trépied & recevant ſous ſes vétemens quelque fumée naturelle de la terre, ou celle d'un aromate jetté dans un réchaud, tomboit dans un accès

* Lett. des Miſſionaires.

de vapeur, qui la rendoit Prophéteſſe, & lui faiſoit proférer des paroles ſans ſuite, que les auditeurs appliquoient à leur guiſe aux queſtions conſultées. Le tabac eſt une offrande Américaine dont les Virginiens font des ſacrifices à l'air & à l'eau ; * ils y en jettent des poignées pour avoir du beau tems au voyage, ou pour être délivrés de la tempête ſur mer : ils en attachent auſſi à leurs filets neufs, dans l'eſpérance d'être heureux à la pêche. Ceux du Breſil, lorſqu'ils vont faire quelque choſe d'important, s'en font ſouffler † des bouffées au viſage par leurs jongleurs, ce qui s'appelle parmi eux *recevoir l'eſprit.* Les Illinois dans leurs fêtes à danſer étendent une natte de jonc peinte de couleurs au milieu de la campagne : c'eſt un tapis ſur lequel on place avec honneur le Dieu Mani-

* Th. Hariot. de Virgin. † Lery *ibid.*

nitou de celui qui donne la fête, qui eſt ordinairement un ſerpent, un oiſeau, ou une pierre. On poſe à ſa droite le grand Calumet : on dreſſe devant lui un trophée d'armes en uſage dans la nation : puis tandis que la troupe chante en chœur, chacun avant que de danſer à ſon tour vient ſaluer le Manitou, * & ſouffler ſur lui de la fumée de tabac en guiſe d'encens. La Religion des Sauvages, dit un Miſſionnaire, ne conſiſte que dans quelques ſuperſtitions dont ſe berce leur crédulité. † Comme leur connoiſſance ſe borne à celle des bêtes & aux beſoins naturels de la vie, leur culte n'a pas non plus d'autres objets. Leurs Charlatans leur donnent à entendre qu'il y a une eſpèce de Génie ou de Manitou qui gouverne toutes choſes, qui eſt le maître

 de

* Marquette Mœurs des Illinois.
† Let. des Miſſionn. T. XI. p. 325.

de la vie & de la mort, mais ce Génie ou ce Manitou n'eſt qu'un oiſeau, un animal ou ſa peau, ou quelque objet ſemblable, qu'on expoſe à la vénération dans des cabanes, & auquel on ſacrifie d'autres animaux. Les guerriers portent leur Manitou dans une natte, & l'invoquent ſans ceſſe pour obtenir la victoire. C'eſt le Manitou qui guérit les maladies au moyen des contorſions que font les Charlatans, en nommant tantôt une bète, tantôt une autre; & ſi le malade vient à guérir, c'eſt alors que la puiſſance du Manitou eſt bien reconnue. Un Sauvage qui avoit un bœuf pour Manitou, convenoit un jour que ce n'étoit pas ce bœuf même qu'il adoroit, mais un Manitou de bœuf qui étoit ſous terre, & qui animoit tous les bœufs : il convenoit auſſi que ceux qui avoient un ours pour Manitou adoroient un pareil Manitou d'ours. On lui demanda s'il n'y avoit

avoit pas auſſi un pareil Manitou d'hommes? Il en convint. Alors on lui repréſenta que puiſque l'homme étoit ſur la terre le maître des autres animaux qu'il tue & qu'il mange, le Manitou d'hommes doit être ſous terre le maître des autres Manitous; & que par conſéquent il feroit plus convenable d'invoquer l'eſprit qui eſt le maître des autres. Ce raiſonnement parut bon au Sauvage, mais ne le fit pas changer de coutume. Le P. Laffiteau nous apprend que les Iroquois, qu'on peut compter parmi les plus ſpirituels d'entre les Américains, quoique très féroces, ont une opinion à peu près pareille ſur chaque eſpèce d'animaux, qu'ils croyent avoir ſon Archétype dans le pays des ames (ce qui revient, dit-il, aux idées de Platon;) & que leurs ames vont après la mort habiter ce pays: car ils ne font pas l'ame des bêtes d'une nature différente de celle de l'hom-

me, à laquelle ils donnent néanmoins la ſupériorité : * ſelon eux, l'ame c'eſt la penſée : ils ne diſtinguent pas l'agent de l'action, & n'ont qu'un même terme pour exprimer l'un & l'autre. Ils ont auſſi un objet divin qu'ils appellent *Oïarou*, conſiſtant dans la premiére bagatelle qu'ils auront vue en ſonge, un calumet, une peau d'ours, un couteau, une plante, un animal &c. Ils croyent pouvoir, par la vertu de cet objet, opérer ce qui leur plait, même ſe tranſporter & ſe métamorphoſer. Les devins qui acquièrent dans ces viſions un pouvoir ſurnaturel, ſont appellés en leur langue d'un mot qui ſignifie *les voyans*. † C'eſt auſſi le nom que les Orientaux donnoient aux Prophêtes.

Si du nouveau monde nous paſſons aux

* Laffit. M. des Americ. T. I. p. 360.
† Idem p. 370.

aux climats voiſins de nôtre pôle, où il ſe trouve encore des nations ſauvages, nous les y voyons infatuées du même Fétichiſme : car, encore un coup, j'appelle en général de ce nom toute Religion qui a pour objet de culte des animaux ou des êtres terreſtres inanimés. Les mœurs des Lappons & des Samoïedes, le culte qu'ils rendent aux pierres graiſſées ou bœtyles, & aux troncs d'arbres, leur entêtement pour les taliſmans & les jongleurs, ſont trop connus pour en faire ici le détail. Il ſemble même que les Samoïedes attachent aux animaux féroces une eſpéce de Fétichiſme dont ils redoutent les ſuites quand ils en ont tué un : car alors avant que de l'écorcher, ils lui proteſtent fort ſérieuſement que ce ſont les Ruſſes qui lui ont fait ce mal (cette nation leur eſt en horreur,) que c'eſt le couteau d'un Ruſſe * qui va

le

* Recueil de Voyages au Nord.

le mettre en piéces, & que c'eſt ſur eux qu'il en faudra prendre vengeance. On ne trouveroit guères un culte plus ſenſé chez le reſte des barbares, habitans les vaſtes forêts & les grands déſerts qui s'étendent de l'Océan Septentrional à la mer Caſpienne; avec cette différence qu'à meſure qu'on ſe rapproche des anciens Royaumes d'Orient, on retrouve auſſi leurs mœurs, leurs vieux uſages, leur goût prédominant pour certaines eſpéces de Fétiches, & leur vénération connue pour les bois ſacrés. Les Circaſſes Petigories tiennent à cet égard du Scythe & de l'Africain, entre leſquels ils ſont placés; ils n'ont ni Religion ni culte ni aucune notion de la Divinité. La ſeule choſe reſpectable pour eux eſt un bois fort épais au milieu d'une plaine toute environnée de hautes montagnes. Un large foſſé creuſé alentour & plein d'eau en défend l'approche. Toute la Nation

tion s'aſſemble vers la fin du mois d'Août : tout s'y paſſe à régler le commerce entre eux, à faire échange de leurs denrées ou autres commodités, & à conférer de leurs affaires communes ; comme les peuples Latins quand ils s'aſſembloient *ad Caput Feroniæ*. Mais l'aſſemblée ne ſe ſépare qu'après une cérémonie ſolemnelle conſiſtant à pendre leurs meilleures armes à certains arbres choiſis de ce bois, avec une ſorte de conſécration. L'année ſuivante, étant de nouveau aſſemblés, ils nettoyent ces armes, & les replacent après les avoir baiſées : elles demeurent ainſi juſqu'à ce que le tems & la rouille les ayent fait dépérir. Ils ne ſçauroient rendre raiſon de cette coutume qu'ils ſuivent par tradition.

Telle eſt l'eſpéce de croyance que nous trouvons aujourd'hui généralement admiſe parmi les peuples ſauvages que

nous

nous avons ſous les yeux, ſoit au Midi, ſoit à l'Occident, ſoit au Nord. Remarquons avant que d'aller plus loin, que ce culte rendu à certaines productions naturelles eſt eſſentiellement différent de celui que l'idolatrie vulgairement dite rendoit à des ouvrages de l'art, repréſentatifs d'autres objets, auxquels l'adoration s'adreſſoit réellement ; & qu'ici c'eſt aux animaux vivans ou aux végétaux eux-mêmes, qu'il eſt directement adreſſé. Parcourons à préſent les pratiques du même genre que nous ſçavons avoir eu cours chez les Nations de l'antiquité ; & nous verrons par le fait même (c'eſt la meilleure manière de s'y prendre) s'il faut juger de la façon de penſer de ceux-ci que nous ne pouvons plus connoître, par la façon de penſer de ceux-là que nous connoiſſons très-bien : car à l'égard du culte, nous l'allons trouver ſi ſembla-

blable, que la deſcription ſommaire qu'en donne un Auteur Arabe paroît faite exprès pour celui des nations modernes dont on vient de lire le récit. * *Fuerunt alii qui feras, alii qui volucres, alii qui fluvios, alii qui arbores, alii qui montes, alii qui terram coluerunt.* Maimonides ſemble de même confondre à cet égard les Sauvages de ſon tems & les Payens, lorſqu'il dit que les peuples barbares & gentils ont pour Dieux les montagnes, les collines, les arbres fruitiers, les fontaines &c. : & c'eſt là ſans doute ce que St. Epiphane appelle † *le barbariſme*, qu'il compte pour la plus ancienne des quatre Religions qui ont eu cours autrefois.

* Ibu. Patriq. ap. Pocok.
† Epiphan. de hæreſ. L. I.



SEC-

SECTION II.

Fétichifme des anciens Peuples comparé à celui des modernes.

ON ne s'attend pas que je m'arrête à prouver ici que l'Egypte adreffoit un culte d'adoration à des animaux, & même à des êtres inanimés. C'eft une vérité trop connue pour qu'il foit befoin d'y infifter.

Quis nefcit qualia demens
Ægyptus portenta colat? *

Si j'employe le témoignage des anciens écrivains, c'eft moins pour prouver un fait qui l'eft déjà affez, que pour montrer la parité qui fe trouve entre le culte Egyptien & le Fétichifme de Nigri-

* Juvenal. fat. XV.

gritie. Il n'y a guères de peuple ſur lequel nous ayons des traditions plus reculées que ſur celui-ci : auſſi nous n'avons rien de plus ancien ſur le culte des Fétiches que les pratiques Egyptiennes. Il eſt naturel en effet qu'une opinion qui ſe trouve répandue dans tous les climats barbares, le ſoit de même dans tous les ſiécles de barbarie. L'Egypte a eu ce tems comme les autres contrées. C'eſt ce qu'il faut commencer par prouver, ſi tant eſt que le fait ait beſoin de preuves : car les Egyptiens eux-mêmes ne le nioient pas, malgré cette grande ſupériorité de toute eſpéce d'avantages phyſiques & moraux qu'ils affectoient ſur les autres Nations. Voici ce que Diodore * avoit appris d'eux là-deſſus durant le ſéjour qu'il fit en leur pays. Que l'on juge ſi ce n'eſt pas la véritable peinture d'un peuple ſau-

* Diodor. L. I. Sect. 2. in princip.

ſauvage. „ Avant que d'entamer l'hiſ-
„ toire des Rois d'Egypte, il convient
„ de parler des anciennes coutumes du
„ pays. On dit que dans les commen-
„ cemens les Egyptiens ne vivoient que
„ d'herbes, mangeant des choux ou des
„ racines qu'ils trouvoient dans les ma-
„ rais, chacun ſelon ſon goût; ſur-
„ tout de l'herbe nommée *Agroſtis*, qui
„ eſt de bon goût, d'ailleurs ſuffiſante
„ à la nourriture de l'homme: du moins
„ il eſt certain qu'elle eſt fort bonne
„ aux troupeaux. Les Egyptiens pour
„ conſerver la mémoire de ce fait & de
„ l'utilité que leurs péres ont tirée de
„ cette plante, la portent en main lorſ-
„ qu'ils vont au Temple faire leur prié-
„ re aux Dieux. Ils croyent, comme je
„ l'ai dit, que l'homme eſt un animal for-
„ mé du limon des marais. Le ſecond
„ mets des Egyptiens a été le poiſſon.
„ Le Nil leur en fournit une quantité
„ pro-

„ prodigieuſe; & quand ſes eaux ſe re-
„ tirent, la terre en demeure couverte.
„ Ils mangeoient auſſi de la chair des
„ beſtiaux, & ſe ſervoient de leurs peaux
„ pour ſe vétir. Ils ſe faiſoient des ca-
„ banes de roſeaux, comme font en-
„ core les bergers de cette contrée.
„ Après un aſſez longtems ils paſſèrent
„ à l'uſage de faire du pain & de man-
„ ger le fruit du Lotos. On dit qu'Iſis
„ leur en donna l'invention; * d'autres
„ la raportent à l'ancien Roi Ménes. ..
„ Ils doivent à Oſiris l'inſtitution de plu-
„ ſieurs choſes utiles à la ſocieté hu-
„ maine. Il abolit la coutume exécra-
„ ble qu'avoient les hommes de ſe man-
„ ger les uns les autres, & établit en
„ place la culture des fruits. Iſis de ſon
„ côté leur donna l'uſage du froment
„ & de l'orge, qui croiſſoient aupara-

„ vant

* Idem. L. I. Sect. I.

„ vant dans les champs, comme plan-
„ tes inconnues & négligées. Leurs ſu-
„ jets furent charmés de ce changement,
„ par la douceur qu'ils trouvèrent dans
„ la nouvelle nourriture, & par l'hor-
„ reur qu'ils conçurent eux-mèmes de
„ l'ancienne. La vérité de cette tradi-
„ tion eſt confirmée par la pratique
„ conſtante qu'ont les Egyptiens, &
„ dont ils ſe ſont fait une loi. Dans
„ le tems de la moiſſon on dreſſe une
„ gerbe, autour de laquelle les laboureurs
„ célébrent Iſis en mémoire de la dé-
„ couverte qui lui eſt due. On dit de
„ plus qu'Iſis a donné les premières loix
„ aux hommes, leur enſeignant à ſe
„ rendre réciproquement juſtice, & à
„ bannir la violence par la crainte
„ du châtiment. La fabrique des mé-
„ taux ayant été trouvée dans la Thé-
„ baïde, on en fit des armes pour ex-
„ terminer les bêtes féroces, des inſ-

„ tru-

„ trumens pour travailler à la terre; &
„ la nation ſe poliçant de plus en plus,
„ elle eût des temples pour les Dieux.
„ Mercure forma le premier un diſcours
„ exact & réglé du langage incertain
„ dont on ſe ſervoit : il impoſa des
„ noms à une infinité de choſes d'uſa-
„ ge qui n'en avoient point : il inſti-
„ tua les rites du culte ſacré : il don-
„ na les premiers principes de l'aſtrono-
„ mie, de la muſique, de la danſe,
„ des exercices réglés : il enſeigna la
„ culture des oliviers. Oſiris avoit trou-
„ vé celle de la vigne. Il but du vin
„ le premier, & apprit aux hommes la
„ manière de le faire & de le conſerver.
„ Il étoit né bienfaiſant & amateur de
„ la gloire, & jugea bien qu'ayant ti-
„ ré les hommes de leur première fé-
„ rocité, & leur ayant fait goûter une
„ ſocieté douce & raiſonnable, il parti-
„ ciperoit aux honneurs des Dieux :
„ ce

„ ce qui arriva en effet. . . . . * Les Grecs
„ ont toûjours été accusés de s'attribuer
„ l'origine d'un assez grand nombre de
„ Dieux & de Héros, entr'autres celle
„ d'Hercule que les Egyptiens disent
„ né chez eux. En effet comment rap-
„ porter le tems d'Hercule à l'époque
„ fixée par les Grecs, qui le font vivre
„ un peu avant la guerre de Troye,
„ c'est-à-dire, il n'y a pas douze cent ans?
„ La massue, la peau de lion qu'on a tou-
„ jours données à Hercule sont une preu-
„ ve de son antiquité, & font voir qu'il
„ combattoit dans un tems où les ar-
„ mes offensives & défensives n'étant pas
„ encore inventées, les hommes n'alloient
„ à la guerre qu'avec des bâtons, & n'é-
„ toient couverts que de peaux de bê-
„ tes. L'opinion reçûe de tout tems
„ chez les Grecs, qu'Hercule a purgé la
ter-

* Ibid.

„ terre de monſtres, eſt une preuve „ contre eux-mêmes. Car des exploits „ de cette nature ne ſçauroient tomber „ dans les tems de Troye, où le genre humain s'étant conſidérablement „ accru, on trouvoit partout des villes „ policées & des terres cultivées. On ne „ peut les placer raiſonnablement que „ dans cet âge groſſier & ſauvage, où „ les hommes étoient accablés par la „ multitude des bêtes féroces, particuliérement en Egypte, dont la haute „ région eſt encore remplie de ces animaux. Ce fut alors qu'Hercule plein „ d'amour pour ſa patrie extermina ces „ monſtres, & livra la campagne tranquille à ceux qui voudroient la cultiver : ce qui le fit mettre au rang des „ Dieux. “ Ce tableau donné par Diodore, ſur le témoignage même de la nation dont il parle, eſt, ce me ſemble, aſſez concluant, ainſi que celui qu'en fait

Plutarque. * „ Oſiris régnant en Egypte „ retira la Nation de la vie miſérable, „ indigente & ſauvage qu'elle menoit „ alors. Il enſeigna à ſemer & à planter: „ il établit des Loix: il apprit à hono„ rer les Dieux: il inventa les Arts, „ & apprivoiſa les hommes. " Que ſi l'on veut quelque choſe de plus précis encore, on n'aura qu'à lire un autre endroit du même livre de Diodore, où il dit que les Egyptiens prétendent que le genre humain a commencé dans leur pays, & que les hommes y ſont nés de l'action du Soleil ſur la terre humectée. „ Les hommes nés de cette manière „ menoient d'abord une vie ſauvage: „ ils alloient chacun de leur côté man„ ger ſans apprêt dans la campagne les „ fruits & les herbes qui y naiſſent ſans „ culture: mais étant ſouvent attaqués par „ les

* Plut. in Iſid. & Oſir.

„ les bêtes féroces, ils ſentirent bientôt
„ qu'ils avoient beſoin d'un ſecours mu-
„ tuel; & s'étant ainſi raſſemblés par
„ la crainte, ils s'accoutumèrent les uns
„ aux autres. Ils n'avoient eu aupara-
„ vant qu'une voix confuſe & inarti-
„ culée : mais en prononçant différens
„ ſons à meſure qu'ils ſe montroient
„ différens objets, ils formèrent enfin
„ une langue propre à exprimer toutes
„ choſes. Ces petites troupes ramaſſées
„ au hazard en divers lieux, & ſans
„ communication les unes avec les au-
„ tres, ont été l'origine des nations dif-
„ férentes, & ont donné lieu à la di-
„ verſité des langues. Cependant les hom-
„ mes n'ayant encore aucun uſage des
„ commodités de la vie, ni même d'u-
„ ne nourriture convenable, demeuroient
„ ſans habitation, ſans feu, ſans pro-
„ viſion, & les hivers les faiſoient pé-
„ rir preſque tous par le froid & par

„ la faim. Mais enſuite s'étant creuſé „ des antres pour leurs retraites, ayant „ trouvé moyen d'allumer du feu, & „ ayant remarqué les fruits qui étoient „ de garde, ils parvinrent enfin juſ- „ qu'aux arts qui contribuent aujour- „ d'hui, non ſeulement à l'entretien de la „ vie, mais encore à l'agrément de la ſo- „ cieté. C'eſt ainſi que le beſoin a été le „ maître de l'homme, & qu'il lui a mon- „ tré à ſe ſervir de l'intelligence, de la lan- „ gue, & des mains que la nature lui a „ données préférablement à tous les au- „ tres animaux. "

Les preuves tirées du raiſonnement nous auroient indiqué, comme je le dirai plus bas, ce que nous montrent ici les preuves de fait; ſçavoir que l'Egypte avoit été ſauvage ainſi que tant d'autres contrées. Les preuves de fait qui nous la montrent adorant des animaux & des végétaux, en un mot ce que

que j'appelle *Fétichiſte*, ne ſont pas moins nombreuſes que préciſes. Mais puiſque les mœurs, le culte & les actions des Egyptiens ont été à peu près les mêmes que celles des Négres & des Américains, n'eſt-il pas bien naturel d'en conclure qu'ils ont auſſi tous agi en vertu d'une façon de penſer à peu près uniforme, & de juger que c'eſt-là tout le myſtère d'une énigme dont on n'a ſi longtems cherché le mot, que pour en avoir conçû une trop belle idée, que faute de s'être aviſé de ce parallèle facile à faire des mœurs antiques avec les modernes? *Novi ſtatus imago, arcanum antiqui.* * Voyons donc ſi la reſſemblance ſe ſoutiendra dans le détail des pratiques Egyptiennes ſur le culte en queſtion.

La nation avoit ſes Fétiches généraux; & les cantons ou provinces en avoient de

* Tacit.

particuliers différens les uns des autres. *

Crocodilon adorat
Pars hæc; illa pavet Saturam ſerpentibus Ibim:
Effigies ſacri nitet aurea Cercopitheci.
Dimidio magicæ reſonant ubi Memnone chordæ,
Atque vetus Thebæ centum jacet obruta portis:
Illic cæruleos, hic piſcem fluminis, illic
Oppida tota canem venerantur, nemo Dianam.
Porrum & cœpe nefas violare & frangere morſu.
O ſanctas gentes, quibus hæc naſcuntur in hortis
Numina! lanatis animalibus abſtinet omnis
Menſa; nefas illic fœtum jugulare capellæ.

Juvenal.

On ne peut guères douter que le ſerpent n'y ait été comme en Nigritie une des principales & des plus anciennes Divinités. On en a des témoignages dès le tems où l'Egypte commençoit à ſe policer. Le plus vieux des hiſtoriens profanes dont il nous reſte quelques morceaux, Sanchoniaton, qui avoit ſoigneuſement recherché & extrait les livres

† Mela I. 19.

vres de Thoth, dit dans ſon ouvrage *de Phœnicum elementis*, * „ que Thoth „ avoit beaucoup obſervé la nature des „ dragons & des ſerpens : que c'étoit „ à cauſe de leur longue vie que les „ Phéniciens, ainſi que les Egyptiens, „ & parmi eux cet écrivain célèbre, „ attribuoient la Divinité à ces reptiles. " Obſervons ici en paſſant, que ſi Thoth eût regardé le ſerpent non comme animal, mais comme un ſimple emblême de l'éternité, ainſi qu'on en a depuis uſé pluſieurs fois en le dépeignant en cercle ſe mordant la queue, il étoit inutile qu'il employat beaucoup de tems à obſerver la nature de ce reptile. Philon de Biblos, traducteur de l'hiſtorien de Phénicie, qui déclare n'avoir entrepris cette verſion que pour montrer le frivo-

* Sanchoniat. & Phil. Bibl. ap. Euſeb. Præp. Evang.

le d'un syſtême tendant à tourner des faits réels en allégories, cite encore un autre ouvrage du même écrivain, dont le titre *E-Thothia* paroît indiquer qu'il étoit un extrait de Thoth. Philon dit à ce ſujet, parlant ſoit de Thoth, ſoit de Sanchoniaton, „ qu'il avoit traité fort „ au long de la nature des animaux „ ci-deſſus : que le ſerpent avoit été „ appellé par les Phéniciens Agathodæ- „ mon (le bon génie) & par les Egyp- „ tiens Kneph : que l'Agathodæmon „ étoit dépeint avec une tête d'épervier „ à cauſe de ſa force & de ſa vivacité. “ Dans Plutarque le Dieu Kneph n'eſt pas un ſerpent, mais un vrai Dieu intellectuel premier principe de toute choſe. Il y a apparence que Philon ne l'entendoit pas ainſi, lui qui n'écrit qu'en vue de réfuter le nouveau ſyſtême de Théologie emblématique. „ Les qualités du „ ſerpent divin, ajoute-t-il, ont été dé-

„ crites

„ crites fort au long par Epeis, célèbre E-
„ gyptien, Chef des Hierophantes & des
„ Ecrivains ſacrés, dont le livre a été
„ traduit par Arius l'Héracleopolitain. "
Quant aux autres Fétiches généraux de l'Egypte, le Nil étoit partout un objet réveré. Le bras canopique de ce fleuve & le bœuf Apis avoient leurs Prêtres & leurs temples dans toute la baſſe Egypte, comme le bélier Amnon dans toute la haute. * Que ſi nous parcourons les provinces, le chat eſt une Divinité à Bubaſte, le bouc à Mendez, la chèvre ſauvage à Coptos, le taureau à Héliopolis, l'hippopotame à Paprémis, la brebis à Saïs, l'aigle à Thèbes, une eſpéce de petits ſerpens cornus non venimeux auſſi à Thèbes, l'épervier à Thèbes & à Philes, le faucon à Butus, le ſinge d'Ethiopie à Babylone, le Cynocépha-

* Strab. L. XVII. Ælian. X. 23.

le (eſpéce de babouin) à Arſinoé, le crocodile à Thèbes & ſur le lac Mœris, l'ichneumon dans la Préfecture Héracléotique, l'Ibis dans celle voiſine de l'Arabie, la tortue chez les Troglodytes à l'entrée de la Mer Rouge, la muſaraigne à Athribis : ailleurs le chien, le loup, le lion ; certains poiſſons, tels que le maïote, à Eléphantine ; * à Syenne l'oxyrinque, autrement le bec-aigu (eſpéce d'aloſe à muſeau fort pointu) nommé en langue Egyptienne actuelle † *Quéchoué* ; le lépidote, gros poiſſon de vingt à trente livres peſant, que les Egyptiens appellent aujourd'hui *Bunni* ; le latus & l'anguille § s'attirent une dévotion particuliére dans chaque nome qui fait gloire de tirer ſon nom de celui de l'a-

ni-

* Clem. Alex. Admonit. ad gent.

† Antiphan. in Lycon. & Anaxandrid. in civitat. apud Athen. Deipn. VII. 13.

§. Herod. Diod. Strab. Plin. L. XIX.

nimal divinisé; Leontopolis, Lycopolis &c. sans parler des pierres, (car Quinte-Curce * décrit Jupiter Ammon comme un Bœtyle de pierre brute) sans parler non plus des plantes mêmes & des légumes, comme les lentilles, les pois, les porreaux, les oignons, qui en quelques endroits ne sont pas traités avec moins de vénération. Il paroit même que les grands arbres avoient en Egypte, comme en tant d'autres pays, leurs oracles, leurs adorateurs, leurs Prêtres, & leurs Prêtresses, si l'on en juge par la liaison qui se trouve entre l'établissement du fameux oracle des arbres de Dodone en Grèce, & les pratiques Egyptiennes, qui, au raport d'Hérodote, donnèrent naissance à cet établissement. Il raconte † que les Phéniciens enlevèrent de Thèbes deux Prêtresses, l'une desquelles ayant été ven-

 due

* Q. Curt. IV. 7. † Herodot. L. II. C. 54.

due en Grèce y rendit les plus anciens oracles, enſeigna ſous un arbre la pratique des rites religieux, & occaſionna la fondation d'un collége de Prêtreſſes. Mais ſelon ce qu'il apprit des Prêtreſſes de Dodone elles-mêmes, elles attribuoient leur fondation à une colombe noire, qui s'étant envolée de la Thébaïde à Dodone, vint ſe percher ſur un hêtre de la forêt, où elle parloit à voix humaine, inſtruiſant les Pélaſges de ce qui a raport au culte divin. Qui ne voit que cette prétendue colombe noire n'eſt autre choſe qu'une Négreſſe ou qu'une Egyptienne bazanée enlevée par les Phéniciens & vendue aux Sauvages de la forèt de Teſprotie? c'eſt l'opinion formelle d'Hérodote. „ Je crois, dit-il à ce propos, „ que ceux de Dodone ont fait une „ colombe de cette femme étrangère, tant „ qu'ils n'ont pas entendu ſon langage, qui „ n'étoit à leurs oreilles qu'une eſpèce de

„ ra-

„ ramage d'oiſeau. Mais ce fut pour eux „ une femme comme une autre, quand „ elle parvint à s'énoncer en leur lan- „ gue : comment feroit-il poſſible en effet „ qu'une colombe parlat à voix humai- „ ne ? quand on nous dit qu'elle étoit „ noire, cela nous fait entendre qu'elle „ étoit Egyptienne. Auſſi les oracles de „ Thèbes, d'Egypte & ceux de Dodo- „ ne ſont-ils preſque tout-à-fait ſembla- „ bles ; & c'eſt d'Egypte qu'eſt venue la „ manière de prédire l'avenir dans les „ lieux ſacrés. " La fable Grecque qui a fait une colombe de cette Prêtreſſe noire, paroît née, ſelon la juſte remarque de Bochart, * de l'équivoque du mot Oriental, *Heman* colombe, avec le mot *Iman* Prêtreſſe.

Il eſt de même viſible que chacun des ani-

* Boch. Chanaan. p. 824.

animaux ci-dessus mentionnés étoit le Fétiche général de la contrée, par le soin qu'avoient pris les Loix d'assigner à des Officiers publics l'entretien de l'animal respecté. Ces charges étoient très honorables & héréditaires dans les familles. L'Officier qui en étoit revêtu ne sortoit de chez lui qu'avec les marques extérieures de sa dignité, qui indiquoient de quel animal il étoit le gardien. C'étoit toujours des gens du premier ordre „ qui se glorifioient d'être employés „ aux plus saintes cérémonies de la Re„ ligion. "* On construisoit des parcs ou des loges propres à la retraite de l'animal; on lui amenoit les plus belles femelles de son espèce. On destinoit le revenu de certaines campagnes à son entretien; on le fournissoit de vivres. Nous appre-

* Herodot. L. 2. Diodor. L. I. Plutarch. in If. & Ofir.

apprenons de Diodore que cette dépenſe publique alloit à de très groſſes ſommes, & qu'il a vû des gens qui de ſon tems y avoient dépenſé plus de cent talens. On levoit un impôt ſur chaque contrée pour faire peindre & ſculpter la Divinité. Il n'y avoit, au raport de Plutarque, qu'un canton de la Thébaïde qui adoroit Kneph, le Dieu Eternel, qui ſeul ne payoit rien de cet impôt. On s'agenouilloit ſi l'animal venoit à paſſer : on étendoit des tapis ſur ſa marche : on bruloit de l'encens : on chantoit des hymnes : * on vouoit ſes enfans en leur faiſant raſer la tète & donnant à la Prêtreſſe le poids des cheveux en argent pour la nourriture de l'animal ſacré : on faiſoit en ſon honneur de pompeuſes proceſſions, décrites au long par Athenée & par Clément † d'Alexandrie : on venoit le

* Plin. VIII. 46.
† Clem. Alex. Strom. L. 5.

le conſulter pour oracle ; & comme il ne rendoit point de réponſe, on ſe bouchoit les oreilles au ſortir du temple, & les premières paroles que l'on entendoit par hazard étoient priſes pour une réponſe, dont l'application ſe faiſoit pour le mieux au fait conſulté : * méthode aſſez ſemblable à celle des Négres, & qui eſt le ſigne d'une égale puérilité dans l'eſprit des conſultans. On nourriſſoit le crocodile avec le même ſoin & à peu près de la même manière que le Dragon l'étoit à Babylone, & que le ſerpent rayé l'eſt à Juidah : les Prêtres anciens pratiquans à cet égard le même genre de friponnerie que pratiquent à préſent les Prêtres Africains. Bien plus ; on tenoit pour ſaints & bien-heureux ceux qui étoient dévorés par un crocodile, comme aujourd'hui dans l'Inde les fanatiques qui

* Pauſan. L. 7.

qui ſe font écraſer ſous le char de l'Idole.* Le ſoin de la nourriture des animaux ſacrés étoit ſi privilégié, qu'il n'étoit pas négligé même en tems de famine, loin que le peuple oſât ſe nourrir de leur chair, & faire uſage d'un aliment commun à tant d'autres hommes. Le chat étoit ſi honoré par ceux qui y avoient dévotion, que ſa mort cauſoit un deuil dans la maiſon, & ceux qui l'habitoient ſe raſoient les ſourcils. Si le feu prenoit à la maiſon, on s'empreſſoit ſurtout à ſauver les chats de l'incendie; grande marque que le culte regardoit l'animal même, qui n'étoit pas conſideré comme un ſimple emblême: & toute cette adoration ſi marquée de l'animal vivant ou mort le témoigne aſſez. S'il venoit à mourir de mort naturelle, on faiſoit ſes obſéques en cérémonie. Le ſerpent cornu,

par

* Voſſ. de Idol. ibid.

par exemple, étoit inhumé dans le temple d'Ammon. Au tems du Régne de Ptolomée Lagus les funérailles du bœuf Apis furent ſi pompeuſes, que le Roi fournit encore cinquante talens pour en faire les frais, après que le gardien y eut dépenſé tout ſon bien qui étoit conſidérable. Ceux qui alloient en pays étrangers emportoient ſouvent avec eux leur animal Fétiche : ce qui prouve qu'outre le culte général de chaque contrée, les Egyptiens avoient auſſi comme les Négres des patrons particuliers. Si la bête venoit à mourir pendant le voyage, on l'embaumoit pour la raporter & lui donner au retour une ſépulture ſolemnelle dans le lieu où elle étoit adorée. Mais rien ne pouvoit contenir l'indignation du peuple, lorſqu'un impie s'aviſoit de tuer un animal ſacré; le meurtrier étoit irrémiſſiblement puni de mort. Pour un meurtre involontaire on étoit

puni

puni à l'arbitrage du Prêtre: „ mais ſi
„ c'étoit un chat, un ichneumon, un
„ ibis ou un épervier, quand même
„ le coup auroit été fait ſans deſſein,
„ le peuple ſe jettoit ſur le coupable,
„ & le maſſacroit ordinairement ſans
„ forme de procès, après lui avoir fait
„ ſouffrir mille maux. Auſſi ceux qui
„ rencontrent un de ces animaux ſans
„ vie, ſe mettent à ſe lamenter de toute
„ leur force, proteſtant qu'ils l'ont trou-
„ vé en cet état. " * Le reſpect pour le
nom des Romains, l'intérêt actuel que
l'Egypte avoit à les ménager, ni toute
l'autorité du Roi Ptolomée & de ſes Of-
ficiers, ne purent empêcher le peuple
d'expier le meurtre d'un chat par celui
du Romain qui l'avoit tué. „ C'eſt un
„ fait, ajoute Diodore, que je n'allègue
„ pas ſur le raport d'autrui; j'en fus té-
„ moin

* Diodor. ibid.

„ moin moi-même durant mon ſéjour
„ en Egypte; il paroît fabuleux ou in-
„ croyable. On ſera bien plus ſurpris
„ d'apprendre qu'en une famine dont
„ l'Egypte fut affligée, les hommes en
„ vinrent juſqu'à ſe manger les uns les
„ autres, ſans que perſonne ait été ac-
„ cuſé d'avoir touché aux animaux ſa-
„ crés. Je vous aſſure qu'il eſt bien plus
„ aiſé de raconter que de faire croire
„ tout ce qu'on y pratique à l'égard du
„ bœuf, du bouc, du crocodile, du
„ lion &c. " En un mot il n'y avoit
qu'un étranger capable de tuer un de
ces animaux. „ On n'a pas même ouï
„ dire, s'écrie Ciceron, * qu'un pareil
„ forfait ait jamais été commis par un
„ Egyptien...... Il n'y a point de tour-
„ ment qu'il n'endurat plutôt que de
„ faire du mal à un Ibis, ou autre ani-
„ mal

* Cicer. Tuſcul. L. V.

„ mal objet de la vénération. “ Mais ce que remarque Ciceron n'étoit qu'une obſervance locale : car le même animal diviniſé dans un endroit étoit regardé ailleurs avec indifférence ou même tué ſans ſcrupule s'il étoit nuiſible. Des traitemens ſi contraires ne pouvoient manquer d'être une ſource de querelles entre les contrées voiſines, où la différence des cultes produit, on le ſçait, de vives animoſités. Il eſt parlé des guerres de Religion que ſe faiſoient les Egyptiens; elles y devoient être encore plus fortes qu'ailleurs, par une raiſon ſinguliére qui ſe joignoit à la raiſon générale. L'antipatie que la nature a miſe entre pluſieurs eſpéces d'animaux, ne pouvoit manquer d'augmenter celle qui ſe trouvoit entre les peuples qui les avoient choiſis pour Fétiches : il n'y avoit pas moyen que les adorateurs du rat vécuſſent longtems en bonne intelligence avec

les

les adorateurs du chat. Mais ces guerres donnent une preuve nouvelle qu'il s'agiſſoit de l'animal pris en lui-même, & non pas conſideré comme un emblême arbitrairement choiſi de la Divinité réelle : car alors il n'y auroit pas eu matiére à diſcorde ; tous ces types ſe raporportans au même objet, comme les mots différens de pluſieurs langues lorſqu'ils ſignifient la même choſe.

Si toute cette deſcription ne caractèriſe pas d'une manière claire un culte direct, un culte de Latrie, que faut-il donc pour le rendre tel ? Quoiqu'il ſoit vrai, comme le remarque l'Abbé Banier *, que tout culte n'eſt pas un culte religieux, & que tout culte religieux n'eſt pas un culte de Latrie, il eſt difficile d'admettre l'application qu'il veut faire ici de cette maxime. Diodore rapporte ailleurs

* Mythol. VI. 4.

leurs un fait rélatif à l'hiſtoire du culte des Fétiches en Nigritie, d'une manière qui montre bien qu'au fond il ne s'éloignoit pas de regarder la façon de penſer des Egyptiens ſur cet article comme ſemblable à celle des peuples barbares de l'Afrique. Après avoir raconté comment lors de la guerre d'Agathocle contre les Carthaginois, Eumaque un de ſes Lieutenants fut envoyé à la découverte dans le pays des Noirs au-delà de celui des Numides. „ En s'avançant plus loin, continue-t-il, „ il ſe trouva dans un pays „ rempli de ſinges, où il y a trois eſ- „ pèces de villes qui portent toutes trois „ le nom de cet animal, que nous ap- „ pellerions en Grec les *Pithécuſes*. Leurs „ mœurs & leur façon de vivre ſont ex- „ trémement différentes des nôtres. En „ effet il faut ſe repréſenter que les ſin- „ ges qui ſont des Dieux en ce pays là „ comme les chiens le ſont en Egypte,

„ ha-

„ habitent dans les maiſons avec les
„ hommes, & qu'on leur laiſſe manger
„ tout ce qui leur plait dans les cuiſi-
„ nes & ſur les tables. Les parens don-
„ nent à leurs enſans les noms de ces
„ animaux, comme on fait porter aux
„ nôtres ceux de nos Divinités; & ſi
„ quelqu'un les tue, il eſt condamné
„ irrémiſſiblement à mort, comme cri-
„ minel au premier chef: de ſorte qu'un
„ proverbe établi parmi eux contre ceux
„ qui paroiſſent capables des plus noi-
„ res entrepriſes, eſt de leur dire, *Vous*
„ *avez bu du ſang de ſinge.* "* Un des preſſants motifs qu'alleguoient les Hébreux à Pharaon pour en obtenir la permiſſion de ſortir de ſon Empire, étoit la néceſſité que leur impoſoit leur rite ſacré d'immoler des animaux que ſes ſujets n'auroient pas vû ſacrifier ſans hor-

reur.

* Diodor. L. XX.

reur. Toute cette *Zoolatrie* de l'Egypte eſt fort ancienne. La Bible nous la peint non comme un emblême ou comme une allégorie, mais comme une pure *Zoolatrie* directe. On ne peut nier que l'adoration du veau d'or dans le déſert ne fût une imitation de l'Egyptianiſme ; & l'Ecriture ne donne point du tout à entendre que ce fût un culte figuré. Indépendamment de la foi due au livre ſacré, c'eſt encore le ſiécle & l'Hiſtorien le mieux informé de la façon de penſer Egyptienne. Il diſtingue nettement les trois genres de culte * dont l'Egyptianiſme étoit mélangé ; ſavoir les idoles, les animaux quadrupèdes, oiſeaux, reptiles, poiſſons, & les aſtres. La loi Moſaïque ne deffend rien avec plus de menaces que la fornication de ce culte Féchiſte. *Vous ne figurerez point*, dit-elle,

* Deuter. IV. 16.

* *d'images de bêtes terreſtres ni aquatiques.* ** *Vous n'aurez point de bois ſacrés : vous n'offrirez plus doresnavant de ſacrifices aux velus*, † c'eſt-à-dire aux animaux ſauvages ou domeſtiques. Car c'eſt ainſi qu'on doit traduire le mot *ſeirim*, *piloſi*, *hirſuti*, ou comme Juvenal l'a dit ci-deſſus, *lanata animalia*, & non par *dæmones*, comme on l'a traduit enſuite dans les ſiécles où les ſciences ſecrettes & le Platoniſme ont eu cours. Alors les idolâtres, dit Maimonides §, s'imaginoient que les mauvais génies apparoiſſoient aux hommes ſous la figure des boucs : c'eſt encore parmi nous l'opinion du menu peuple, que le Diable ſe montre au Sabat ſous cette forme ; & c'eſt de là, peut-être, qu'eſt née cette opinion.

Que ſi après avoir fondé le parallèle de

* Deuter. XVII. 21. ** ℣. 8.
† Levit. XVII. 7.
§. Doct. perplex. III. 4. 6.

de la Religion de l'ancienne Egypte avec celle des autres Africains ſur la parité des actions, qui ſuppoſe une pareille façon de penſer, reſſemblance dont nous rechercherons bientôt le principe dans les cauſes générales inhérentes à l'humanité; nous deſcendons ſur ceci à quelques autres uſages particuliers des deux peuples, ils nous en donneront encore la même opinion. On y trouve aux obſéques des morts une pratique ſinguliére qui paroît la même. La coutume parmi les Négres eſt de mettre dans la ſépulture d'un homme le Fétiche qu'il a le plus reveré. On trouve de même avec les Momies dans les tombeaux Egyptiens, des chats, des oiſeaux, ou autres ſquelettes d'animaux embaumés avec autant de ſoin que les cadavres humains : il y a grande apparence que c'eſt le Fétiche du mort qu'on a embaumé avec lui, afin qu'il pût le retrouver lors de la réſurrec-

tion future, & qu'en attendant il servit de préservatif contre les mauvais Génies qu'on croyoit inquiéter les mânes des morts. * Le lion, la chèvre, le crocodile, &c. rendoient des oracles en Egypte comme les Fétiches en Nigritie. † Chez l'un & l'autre peuple l'Etre divinisé a ses Prêtres & ses Prêtresses qui forment un ordre à part du reste de la nation, & dont les fonctions passent à leur postérité. L'un & l'autre portent avec eux leur Fétiche, soit à la guerre, soit dans les autres occasions d'importance, où la crainte excitée ne manque jamais d'exciter la dévotion. Que si nous voulons comparer la fourberie dont usent les Prêtres Africains du serpent rayé, pour abuser des jeunes femmes sous prétexte de dévotion, l'histoire des Prêtres

du

* Kirker. Oedip. Ægypt.
† Vandal. de Orac. C. 13.

du chien Anubis & de Pauline ne ſera pas la ſeule qui pourra fournir matière au parallèle. Les Négres ne mangent jamais de leur animal Fétiche, mais ils ſe nourriſſent fort bien de ceux d'une autre contrée : c'étoit la même choſe en Egypte : le reſpect infini pour un animal dans un certain canton, ne lui en attiroit aucun dans le canton voiſin. Mais quel crime n'auroit-ce pas été que de tuer un chat à Bubaſte, que de manger une vache à Memphis ou dans l'Inde ? Quelques Savans, * de l'avis deſquels je ne ſuis nullement, ont cru que c'étoit premiérement par là que s'étoit introduite la coutume religieuſe de l'abſtinence de certaines viandes. Pour prix du tribut de reſpect que l'on payoit à l'animal ſacré, il devoit à ſon tour répandre ſes bienfaits ſur la nation : & ce qui me per-

* Marsham Canon. Chron.

persuade encore mieux que les Egyptiens n'avoient là-dessus qu'une façon de penser peu différente de celle des Sauvages, c'est la vengeance que les Prêtres tiroient de leur Dieu lorsqu'ils en étoient mécontens. „ Si la sécheresse, dit * Plutarque, „ cause dans le pays quelque gran„ de calamité ou quelque maladie pes„ tilentielle, les Prêtres prennent en se„ cret pendant la nuit l'animal sacré, „ & commencent d'abord par lui faire „ de fortes menaces; puis, si le malheur „ continue, ils le tuent sans en dire „ mot : ce qu'ils regardent comme une „ punition faite à un méchant esprit. " Les Chinois en usent à peu près de même : ils battent leurs idoles lorsqu'elles sont trop longtems sans exaucer leurs priéres : & chez les Romains, Auguste ayant perdu deux fois sa flotte par la tem-

* In Isid.

tempête, châtia Neptune, en deffendant de porter ſon image à la proceſſion avec celle des autres Divinités. *Voyag. de le Comte. Sueton. in Auguſt.*

Nous avons vû les Négres avoir des Fétiches généraux pour toute une contrée, ſans préjudice du Fétiche particulier à chaque canton. De même chez les Egyptiens il y avoit des animaux dont la divinité n'étoit que locale, tels que le bouc ou l'Ibis : il y en avoit d'autres généralement reſpectés dans tout le pays, tels que le belier dans la haute Egypte, & le bœuf dans la baſſe. Micerinus (Mis-Ceres) ancien Roi d'Egypte, ayant perdu ſa fille qu'il aimoit éperdument, & voulant après ſa mort la faire honorer comme on honore une Divinité, ne trouva point d'expédient plus propre que d'enfermer le * corps

* Herodot. II. 129.

dans une figure de vache, qui fut posée dans une espèce de chapelle de la ville de Saïs, où l'on bruloit chaque jour de l'encens devant elle, & la nuit on y tenoit des lampes allumées. Il fit choix à cet effet d'un des animaux Fétiches le plus communément revéré : grande marque que le Fétichisme & le Sabéïsme étoient alors les deux seules Religions reçues en Egypte : & que l'érection des statues de figure humaine y étoit rarement d'usage, ou même n'avoit pas encore lieu, non plus que l'idolatrie des hommes déïfiés ; à laquelle, pour le remarquer en passant, l'Egypte n'a presque pas été sujette, & qui n'a pareillement aucun cours en Nigritie.

Il est bien juste que puisque les Fétiches sont les Dieux de l'Afrique, ils y soient aussi les oracles & les talismans : ils n'ont même que ce dernier degré parmi les Mores Africains, à qui la connoissance

ſance d'un ſeul Dieu eſt parvenue par le Mahométiſme, qui, tout défiguré qu'il eſt chez eux, fait néanmoins le fonds de leur Religion. Quant aux Négres, „ ſi „ l'un d'eux, dit Loyer, ſe trouve dans „ quelque embarras fâcheux, il juge auſ- „ ſi-tôt que ſon Fétiche eſt irrité, & ſes „ ſoins ſe tournent à chercher les mo- „ yens de connoître ſa volonté. On a „ recours aux devins pour faire le *Tok-* „ *ké*, qui ne demande pas peu de myſtè- „ res & de cérémonies. Le Devin prend „ en ſes mains neuf courroyes de cuir de „ la largeur d'un doigt, perſemées de „ petits Fétiches. Il treſſe enſemble ces „ courroyes, en prononçant quelque cho- „ ſe d'obſcur; il les jette deux ou trois „ fois comme au hazard. La manière „ dont elles tombent à terre devient un „ ordre du Ciel, qu'il interprête. " C'eſt par un uſage à peu près pareil que le* Roi

* Ezech. XXI. 21.

de Babylone debout dans un carrefour jettoit des fléches; comme les Africains jettent des tresses de courroyes; & que les Assyriens, au rapport de Théocrite *, faisoient tourner une toupie magique garnie de saphirs & de plaques de métal gravées de caractères Astrologiques. On la fouettoit avec une courroye en invoquant les génies. Michel Psellus, qui, en parlant des Egyptiens, appelle *Yinge* une pareille toupie, donne lieu de conjecturer qu'ils s'en servoient aussi. On sçait en effet que par une méthode usitée pour connoître la volonté des Dieux, & fort analogue à celle du Tokké, de l'yinge, & des fléches, les Egyptiens consultoient le Ciel par l'inspection de plusieurs pierreries rassemblées sur une même monture. Nous ignorons le nom qu'ils donnoient en leur propre langue à

* Theocr. in Pharmaceutr.

à cette eſpèce de divination. Il pourroit être le même que celui que portoit chez les Hébreux * un rite réellement ſacré ; ſoit que les Egyptiens le voyant pratiquer aux Hébreux, en ayent abuſé pour le faire dégénérer en ſuperſtition ; ſoit que les Hébreux, comme l'ont avancé quelques habiles gens, ayent apporté de l'Egypte cette méthode de divination, qui fut véritablement conſacrée en leur faveur lorſqu'ils reçurent les loix, ainſi que quelques autres uſages étrangers dont ils s'étoient fait une habitude. On l'appelloit en Paleſtine *déclaration de la vérité*, des mots *Orah*, *lumen*, & *themah*, *admirari*, † qui peuvent ſe traduire au propre par *lumière admirable*, & ſelon leur ſens figuré, par *manifeſtation de la vérité*. Ainſi l'on peut con-

* V. Salden Syntagm. p. 39. & 40.

† Voy. Philon de Vit. Moſ. C. III. & Rich. Simon. Diction.

conjecturer que les Prêtres d'Egypte *déclaroient la vérité*, & interprétoient les ordres du Ciel, en combinant l'éclat que jettoient certaines pierreries Fétiches sur lesquelles on laissoit tomber les rayons du Soleil. On faisoit en Chanaan pour de pareilles consultations des Ephods au Prêtre du Dieu; ce qui se voit par la longue histoire d'une pratique superstitieuse de l'Hébreu Michas * qui demeuroit sur la montagne d'Ephraim: mais toutes ces formules Egyptiennes ou Phéniciennes de connoître l'avenir par l'Ephod ou par l'Urim, & par l'inspection des lames de métal gravées, dont on ornoit les Teraphins, ou qu'on enchassoit dans les murailles du temple, étoient idolâtres, à l'exception de celle que † Jaoh avoit bien voulu consacrer exprès pour le

* Judic. XVII.

† Joseph. Hyppomnestic. ap. Th. Gale in Jamblic.

le grand Prêtre Aaron; tellement que quoique l'Urim & l'Ephod fussent du genre des * Téraphins ou des Fétiches talismaniques, & que le livre des Juges & le Prophète Osée nomment par homonymie l'Ephod & le Téraphim, cependant les Téraphins étoient regardés comme des signes d'idolatrie affectés aux étrangers; au lieu que l'Ephod & l'Urim Hébreux étoient les signes particuliers de Jaoh, dont il avoit fait choix lui-même pour manifester par de tels signes sa volonté dans son tabernacle: Aussi David Cimchi entend par l'Ephod le culte véritable, & par les Téraphins le culte étranger.

Soit que les traditions du Fétichisme d'Egypte nous soient restées en plus grand nombre, soit que ce peuple superstitieux à l'excès y ait été réellement plus

* Loc. citat. . 3. 4.

plus enclin, comme il paroit en effet que nul autre n'a eu tant de Fétiches ni de si variés ; on a multiplié sur lui à cet égard les railleries que les autres Orientaux leurs voisins, & même les Grecs, selon la remarque d'Elien *, méritoient de partager.

Pour commencer le détail du Fétichisme de l'Asie par la nation la plus voisine de l'Egypte, l'ancienne Divinité des Arabes † n'étoit qu'une pierre quarrée : un autre de leurs Dieux célèbres, le Bacchus de l'Arabie, appellé chez eux *Disar*, étoit une autre pierre de six pieds de haut. § On peut voir Arnobe sur les pierre divinisées tant en Arabie qu'à Pacsinunte. Il n'y a guères lieu de douter que la fameuse pierre noire si ancienne dans le temple de la Mecque, si revé-

rée

* Ælian. de animal. XII. 5.
† Maxim. Tyr. Orat. 38.
§ Stephan. Byz. Arnob. L. VI.

rée par les Mahométans malgré les saines idées qu'ils ont d'un seul Dieu, & de laquelle ils font un conte relatif à Ismaël, ne fût autrefois un pareil Fétiche. Près de là le Dieu Casius, dont la représentation se voit sur quelques medailles, étoit une pierre ronde coupée par la moitié: aussi est-elle nommée par Ciceron *Jupiter lapis.* L'objet du culte religieux de la tribu de Coresh étoit un arbre Acacia. Kaled, par ordre de Mahomet, fit couper l'arbre jusqu'à la racine, & tuer la Prêtresse. La Tribu de Madhaï avoit un lion, celle de Morad un cheval: celle d'Amiyar, qui sont les anciens Homerites, dans le pays d'Yemen, un aigle.* Cet aigle sacré s'appelloit *Nasr* en la langue du pays, & cette interprétation nous apprend, selon l'apparence mieux qu'aucune autre, ce

que

* Vid. Alshariftani..

que c'eſt que le Dieu Niſr ou Niſroch mentionné dans la Bible : cependant on a donné diverſes autres explications de ce terme, que je ne laiſſerai pas que de rapporter ci-après.

Mais venons à des faits bien antérieurs à tout ceci, & qui remontent à la plus haute antiquité dont il y ait mémoire parmi les peuples Payens. Nous y verrons quelle idée ils avoient eux-mêmes ſur la premiére origine du culte des aſtres, des élémens, des animaux, des plantes, & des pierres. On aura lieu de remarquer, non ſans quelque ſurpriſe, que plus le témoignage eſt ancien, plus le fait eſt préſenté d'une manière ſimple, naturelle, vraiſemblable ; & que la premiére raiſon qu'on ait donnée de l'introduction de ce culte, eſt encore la meilleure & la plus plauſible qui ait jamais été alléguée : de ſorte qu'elle pourroit ſuffire, ſi ſa ſimplicité, qui ne permet

pas

pas d'en faire l'application à tant d'objets variés de l'adoration des peuples ſauvages, n'obligeoit d'avoir encore recours à quelque autre cauſe plus générale. Il n'y a rien de plus ancien ni de plus nettement déduit ſur le premier culte des anciennes nations ſauvages de l'Orient, que ce qu'on lit à ce ſujet dans le fragment de Sanchoniaton, ouvrage non ſuſpect ſi on l'examine bien à fond, quoique interprété tant par Philon de Biblos, ſon traducteur, que par Euſébe qui en a donné un extrait, & qui tous deux ont mêlé leurs réflexions au texte original. Sanchoniaton a non ſeulement le mérite d'une haute antiquité, mais encore celui d'avoir eu ſous les yeux des écrits antérieurs au ſien, qu'il dit avoir tirés partie des annales particulières des villes de Phénicie, partie des archives conſervées dans les temples; & d'avoir recherché avec ſoin, & conſulté par préférence les

écrits

écrits de Thoth l'Egyptien, persuadé, dit-il, que Thoth étant l'inventeur des Lettres ne pouvoit manquer d'être le plus ancien des écrivains. Voici comment s'explique l'auteur Phénicien sur l'ancien culte des objets matériels. Le passage est important, fort raisonnable, & très clair. * „ Les premiers hommes
„ prirent pour des êtres sacrés les ger-
„ mes de la terre : ils les estimèrent des
„ Dieux, & les adorèrent, parce qu'ils
„ entretenoient leur vie par le moyen
„ de ces productions de la terre, aux-
„ quelles ils devoient déja la vie de leurs
„ pères, & devroient à l'avenir celle de
„ leurs enfans. Ils faisoient des effusions
„ & des libations. L'invention d'un tel
„ culte convenoit assez à leur foiblesse
„ & à l'imbécillité de leur esprit.... Aion
„ avoit trouvé la façon de se nourrir des
„ arbres..... Genos & Genea ses enfans
„ éle-

* Sanchoniat. ap. Euseb. I. 9. & 10.

„ élevèrent leurs mains au ciel vers le „ Soleil, qu'ils croyoient le ſeul Dieu „ du Ciel, & appelloient par cette raiſon „ Baal-Samain *le Seigneur des cieux.* „ (Ici le traducteur Philon inſére cet- „ te remarque rélative à ſon objet, qui „ étoit de réfuter les opinions ſyſtéma- „ tiques des Grecs.) *Ce n'eſt pas ſans* „ *motif que nous faiſons ſouvent ces diſ-* „ *tinctions : elles ſervent à faire con-* „ *noître les perſonnes & les actions.* „ *Les Grecs n'y faiſant pas réflexion, ont* „ *ſouvent pris une choſe pour une autre,* „ *trompés par l'équivoque des termes....* „ Les vents impétueux agitèrent à tel „ point les arbres du pays de Tyr, que „ les bois par l'agitation prirent feu & „ brulérent une forêt. Ouſoos prit un „ arbre & coupa les branches, ſur leſ- „ quelles il eut la hardieſſe de ſe mettre „ en mer. Il conſacra au vent & au feu „ deux colomnes : il les adora, & leur fit

„ des

„ des libations du ſang des bêtes qu'il „ prenoit à la chaſſe. Après que cette „ génération fut finie, ceux qui reſtè- „ rent conſacrèrent des branches de bois, „ adorèrent des colonnes, & leur firent „ des fêtes annuelles.... Ouranos trou- „ va les Bœtyles & a fabriqué les pierres „ animées, *ou plutot, ſelon la juſte cor-* „ *rection de Bochart*, les pierres graiſſées, „ *lapides unctos.* “ Il parle auſſi dans le même fragment des Apothéoſes, des hommes Déifiés, de l'érection des temples & des ſtatues, des ſacrifices humains &c. Son hiſtoire contenoit neuf livres, dont le premier étoit employé à déduire les opinions vulgaires ayant cours en Chanaan ſur les origines des choſes, des hommes, & des arts; ſur la formation du monde; ſur les premiers auteurs de chaque invention commune & utile à la vie; ſur l'introduction du culte divin; ſur les chefs des nations ſurtout Phénicienne & Egyp-

tien-

tienne ; ſur l'établiſſement du pouvoir ſouverain. Tous ces points n'y ſont touchés que de gros en gros, ſeulement autant qu'il en eſt beſoin pour donner une notice des événemens les plus remarquables ; ſoit que l'Auteur n'ait pû, faute de plus amples connoiſſances, entrer dans un plus grand détail, ſoit que l'extrait qui nous en reſte ne contienne qu'un abrégé de l'original. Son narré, quoiqu'obſcur ſur les choſes naturelles, aſſez dénué de liaiſon dans les faits & dans les prétendues généalogies, quelquefois mêlé de fables populaires, ne laiſſe pas que de nous faire aſſez bien connoître quelles étoient ſur tous ces points la croyance & la tradition du peuple Chananéen. Au fond elles ſe raportent en gros ſur la plûpart des articles principaux avec celles des peuples leurs voiſins, Chaldéens, Hébreux & Egyptiens, même Grecs. On y voit qu'ils ont tous

écrit les traditions reçues chez eux, & à peu près ſur le même fonds d'idées ; ſi ce n'eſt que la vérité, qui ſe retrouve pure chez les Hébreux, eſt ſouvent omiſe ou défigurée chez les nations voiſines. Mais quant au détail des circonſtances ils ne s'accordent plus, ce qui eſt très naturel. La même choſe n'arrive-t-elle pas dans les hiſtoires de faits récens qui conviennent enſemble ſur le fonds des événemens ? Rien de plus vain que les efforts & les ſuppoſitions qu'on voudra faire pour mettre une conformité totale entre les opinions de l'antiquité. Chaque pays a ſes fables propres, qui ne ſont pas celles d'une autre contrée, & qu'il faut lui laiſſer.

Je croirois volontiers que l'ouvrage de Sanchoniaton étoit intitulé *origines Phéniciennes*, περὶ τῶν Φοινικίκων ςοιχείων, *de Phœnicum elementis*, & que le livre de cet auteur cité auſſi par Philon ſous

ce

ce titre, n'eſt pas autre que ſa grande hiſtoire en neuf livres dédiée au Roi Abi-Baal, où l'on voit que ſon principal but a été de parler des inventeurs des arts, qui ſe ſont rendus célèbres de tems à autres; de faire l'hiſtoire des Apothéoſes, en indiquant ceux qui pour leurs inventions utiles ont été mis au rang des Dieux, & honorés d'un culte public; de diſtinguer l'établiſſement des différens objets de culte rendu ſoit aux aſtres, ſoit aux choſes matérielles, ſoit aux hommes. Il nous indique quels étoient les plus anciennement reçus parmi ceux de la ſeconde eſpéce: & peut-être en rapportoit-il beaucoup d'autres dans ſon ouvrage dont nous n'avons plus qu'une très petite partie: car nous apprenons d'ailleurs que ces objets étoient fort variés dans le pays dont il a écrit l'hiſtoire.

* Bénadad Roi de Damas avoit ſon Dieu Rimmon, dont le nom en Hébreu ſignifie une grenade ou une orange. La Paleſtine avoit des poiſſons nommés en langue du pays Dagon & Atergatis (Dag, *Piſcis*; Ader-dag, *magnificus Piſcis*); † des brebis (Aſtheroth, *oves*); des chévres ou d'autres menus beſtiaux apellés Ana-Melech (*Pecus Rex*); § une colombe nommée depuis Sémiramis; une pierre quarrée nommée auſſi depuis Aſtarte ou Venus Uranie: car il faut, comme dit le Poëte Milton en pareil cas, ſe ſervir des noms inſtitués depuis pour des Dieux qui n'en avoient point alors. §§ *Nomen lapidibus & lignis impoſuerunt*, dit le livre de la Sageſſe. Le nom d'Aſarah, autre Divinité

* 4. Reg. 5. 18. & Selden. II. 10. & Cleric. in Reg.

† David Cimchi in Reg. 1. 5.

§. Vid. Nigid. ap. Germanic. in Arat. Phænomen.

§§ Pauſan. in Attic. Ch. 14.

vinité Phénicienne que le Roi Josias * fit bruler, se traduit communément par *idolum ex luco* : ce qui paroît signifier un bois sacré plutôt qu'une statue de bois. Nisr, l'une des Divinités de Ninive, signifie, dit-on, en Persan, *bois touffu* : † il y a grande apparence néanmoins que c'est le même que le Dieu Nisroch du Roi Sennacherib (Senny-chérif) dont Kirker § traduit le nom par *arche* ou *canot*. On donnoit le nom de Khamos à un gros moucheron de bronze forgé en cérémonie talismanique sous l'aspect de la planette Jupiter : §§ c'est un mélange de Fétichisme & de Sabéisme. Je ne parle pas ici de Bel-zebub, *le Dieu mouche* ; persuadé comme je le suis que Belzebub & Belzebul sont des altérations & de fausses prononciations ironiques de Beel-

* IV. Reg. 23. 6...
† Hyde Rel. Pers. ch. 4. 5.
§ In Pantheo. §§ Hyde ibid.

Sebuth, qui me paroît être le même mot que Baal-Sabaoth, en Latin *Jupiter Sabazius*, *le Dieu des armées*, ou plutôt *le Dieu des Orientaux*; quoique les Grecs ayent eu un Jupiter Chasse-mouches, ζεῦς ἀπόμυος. Aglibel, ou le Dieu rond, (Agli-Baal, *rotundus Dominus*,) pierre ronde en forme de cone, étoit la Divinité des Fétichistes d'Emesse, tandis que les Sabeïstes de Palmyre adoroient le Soleil sous ce même nom; comme nous le voyons sur un marbre de cette superbe ville, où l'on a représenté deux figures du Soleil, avec l'inscription Grecque *Aglibel & Malachbel*, *Dieux du pays*. Selden. Synt. II. p. 149. explique le mot Aglibel, ou Ahgol, Baal par *rotundus Deus*. D'autres assurent qu'il signifie *Vitulus Deus*, ce qui a toujours raport au culte des animaux divinisés. Le Dieu Abbadir (Abb-adir, *pater magnificus*) étoit un caillou, & la Déesse

de

de Biblos à peu près la même chose. Nicolas de Damas décrit un de ces Fétiches : „ C'est, dit-il, * une pierre ronde, „ polie, blanchâtre, veinée de rouge, à „ peu près d'un empan de diamètre. " Cette description nous apprend quelle étoit la forme des pierres divinisées & nommées Bœtyles, au raport de Sanchoniaton, dont le culte, selon lui, est si ancien, qu'il en fait Uranos le premier instituteur. Les pierres de cette espèce qu'on voyoit rangées en grand nombre sur le Mont Liban, avoient été autrefois les grandes Divinités du pays. † Il y en avoit entre Byblos & Héliopolis qui faisoient des miracles à milliers : on en consacra à Jupiter, au Soleil, à Saturne, à Vénus. § Les pierres envelopées de lan-

 ges

* Ap. Eufeb. Præpar. L. I.
† Damasc. ap. Phot. n. 242. p. 1063.
§ Asclepiad. ap. Damasc. ibid.

ges que Saturne dévora, ſelon la fable Grecque, au lieu de ſes enfans, étoient de tels Bœtyles. Ils nous rappellent l'idée de ces morceaux de pierre ou de bois envelopés de fourure, * de coton, ou de toile, que l'on trouve dans les Iſles de l'Amérique & chez les Sauvages de la Louiſiane, & qu'ils tiennent ſoigneuſement cachés dans le Sanctuaire de leurs temples au fond des bois.

Il eſt certain, par le témoignage de toute l'antiquité, que les Syriens adoroient, ou du moins avoient un profond reſpect pour les poiſſons & pour les pigeons. Ils s'abſtenoient de manger des poiſſons, dans la crainte que la Divinité offenſée ne leur fit venir des tumeurs ſur le corps. S'ils étoient tombés en faute à cet égard, ils l'expioient par une grande pénitence en ſe couvrant de ſac

* Hezich. V. Βαιτυλ.

ſac & de cendre ſelon la coutume des Orientaux. On peut voir dans Selden * toute l'hiſtoire de ce culte, ainſi que de celui des Samaritains en l'honneur d'une colombe trouvée ſur le mont Garizim. Il n'eſt pas étonnant que cette colonie étrangère venue du Chuſiſtan à Samarie eût apporté dans ſon nouvel établiſſement une dévotion pratiquée dans le pays de ſon origine. Le Talmud va juſqu'à reprocher aux Samaritains de circoncire leurs enfans au nom de cet oiſeau. Après tout, c'eſt peut-être une calomnie que la haine dictoit aux Juifs contre ces étrangers.

Par le culte que ces mêmes étrangers apportèrent en Iſraël, nous apprenons quels animaux étoient diviniſés dans diverſes contrées voiſines de l'Euphrate. Lorſque Salmanaſar Roi d'Aſſyrie eut emmené

 les

* Synt. II. C. 3.

les dix Tribus captives, il les remplaça par des colonies tirées de ses propres Etats. Il en envoya de Babylone, de Cuth, d'Hawa, d'Emath, & de Sepharvaim. *,, Chacun de ces peuples mit son ,, Dieu particulier dans les temples & ,, dans les hauts lieux bâtis par les an- ,, ciens sujets des Rois de Samarie : ,, chaque nation mit le sien dans la vil- ,, le qu'elle habitoit. Ceux de Babel y ,, mirent Succoth-Benoth ; les Cuthéens ,, Nergal : ceux d'Emath Asima : les ,, Haweens Nibchaz & Tharthak. Les ,, Sippharitains faisoient passer leurs en- ,, fans par le feu en l'honneur d'Adra- ,, melech & d'Anamelech Dieux de Se- ,, pharraim. " Tels étoient les Dieux de ces différentes contrées ; & si nous en croyons les plus sçavans d'entre les Juifs, Aben-Ezra, R. Jarchi, R. Kimki & autres

* IV. Reg. 27. 29.

tres dans les explications qu'ils donnent de ce genre d'idolatrie, tous ces noms de Divinités Assyriennes désignent autant d'animaux. * Selon eux Succoth-Benoth est une poule avec ses poussins : Nergal est une gelinote ou un coq de bruyère : Asima est un bouc ou un mouton, ou selon l'opinion d'Elias †, un singe, Divinité autrefois adorée en Egypte, (*Effigies sacri nitet aurea cercopitheci*) aujourd'hui fort honorée dans les Royaumes de Bengale & de Pegu : Nibchaz est un chien, comme l'Anubis d'Egypte, & son nom vient de l'oriental Nibch ou Nabac, c. d. *aboyer* : Tharthak est un ane : Adramelech & Anamelech un mulet & un cheval, les rois du troupeau ; ou selon d'autres un paon & un faisan. Je ne prétends pas néanmoins faire re-

 gar-

* V. Selden Synt. II. C. 27. & seq. Vatabl. in not. ad IV. Reg.
† Elias Levit. in Tisbi.

garder comme certaines les explications données par les Rabbins de tant de termes obſcurs & douteux. On ſçait, par exemple, que Succoth-Benoth doit ſignifier ici *les pavillons des filles* : & il eſt bien naturel de croire que la colonie de Babylone apporta dans Samarie le rite impur pratiqué dans ſon pays en l'honneur de Venus Mylitte, tel que le décrit Hérodote. * Mais ce concours des interprètes à rendre tous ces mots par des noms d'animaux, montre au moins une connoiſſance généralement répandue, que les anciens peuples Orientaux dont il s'agit avoient des animaux pour Divinités, comme les Barbares modernes en ont pour Fétiches. Quelques-uns des termes ci-deſſus employés pour noms des faux Dieux, comme Adra Melech, *Magnificus Rex*, me paroiſſent être des titres d'hon-

neur

* Herodot, I. 199.

neur également donnés aux Aſtres par les Sabeïſtes, & aux animaux par les Fétichiſtes. Car en Egypte comme en Orient ces deux Religions ſont ſi mélangées l'une avec l'autre dans le même pays, (& il en eſt de même à la Chine, où il y a pluſieurs Religions dominantes) qu'il devient aujourd'hui aſſez difficile de bien démêler tout ce qui leur étoit particulier à chacune. C'étoit l'uſage de ces Nations de mêler ainſi les différens cultes, & d'en adopter un nouveau ſans quitter l'ancien. Nous en avons une preuve en ce même endroit de la Bible. Salmanaſar apprenant que les habitans de la nouvelle Colonie étoient dévorés par des lions, ou ſelon le rapport de Joſeph *, & comme ils le diſent eux-mêmes dans leur Chronique Sama-

* Joſeph. antiq. IX. 14. Chron. Samar. ap. Hottinger. in exercit. Antimorin.

ritaine, qu'ils périssoient de maladies épidémiques causées par l'air & par les fruits du pays auxquels ils n'étoient pas accoutumés; & sçachant qu'on attribuoit ces malheurs à l'ignorance dans laquelle vivoient les nouveaux habitans de la manière dont le Dieu de cette terre vouloit être adoré, * *eo quod ignorent ritum Dei hujus terræ*, ce Prince leur envoya un des Prêtres captifs qui vint s'établir à Béthel, „ & leur enseigner † comment ils devoient honorer le Dieu du „ pays. Tous ces peuples qui avoient conservé leurs Dieux propres, ne laissèrent „ donc pas d'adorer le Seigneur. Mais „ quoiqu'ils adorassent le Seigneur, ils „ servoient en même tems leurs Dieux „ selon la coutume des Nations du milieu desquelles ils avoient été trans- „ ferés

* IV. Reg. 27. 26.
† Ibid. ℣. 28. 32. & seq.

„ ferés à Samarie. Ces peuples ſuivent „ encore aujourd'hui leurs anciennes „ coutumes. “

Ezéchiel, en décrivant les impiétés commiſes par les Hébreux dans le Temple du vrai Dieu, diſtingue fort bien les quatre fauſſes Religions qui de ſon tems avoient cours en Orient, ſçavoir l'idolatrie des faux Dieux, tels que Baal; le Fétichiſme ou culte des animaux; l'idolatrie des demi-Dieux, ou héros diviniſés, tels qu'Adonis; & le Sabeïſme, ou l'adoration du Soleil & des Aſtres. Voici ce qu'il dit. * „ Un jour le cinq du „ ſixiéme mois, comme j'étois aſſis dans „ ma maiſon (en Méſopotamie) avec „ les anciens de Juda, je vis tout d'un „ coup comme une figure de feu; elle „ étoit toute de flamme de la ceinture „ en bas, & du haut de bronze doré

* Ezech. C. 8.

„ fort brillant : elle avança une forme
„ de main, me prit par les cheveux,
„ & m'enlevant entre le Ciel & la
„ Terre me descendit à Jérusalem. Là
„ le Dieu d'Israël me dit, Homme du
„ Peuple, léve les yeux & regarde dans
„ le Temple du côté de l'Aquilon ; &
„ y ayant jetté la vûë, je vis qu'on avoit
„ placé près de la porte de l'Autel l'i-
„ dole de Jalousie qui irrite le Dieu
„ jaloux (l'idole de Baal.) Le Seigneur
„ me dit, Homme du Peuple, tu vois
„ les abominations que fait la maison
„ d'Israël pour m'obliger à me retirer
„ de mon Sanctuaire ; retourne - toi
„ d'un autre côté, perce la muraille, &
„ regarde, tu verras encore pis. Je fis
„ un trou à la muraille, & je vis les
„ images de toutes sortes de serpens &
„ d'animaux abominables peintes sur le
„ mur

* Vatabl. in not.

„ mur tout à l'entour; & ſoixante &
„ dix des anciens d'Iraël étoient debout
„ devant ces peintures, chacun avec un
„ encenſoir à la main. Il me dit: Tu
„ vois ce que chacun d'eux fait en ſe-
„ cret dans ſa cellulle peinte, croyant
„ que le Seigneur ne le voit pas: tour-
„ ne-toi d'un autre côté, tu verras en-
„ core pis. Ayant porté la vue vers la
„ porte du Septentrion, je vis en ce
„ lieu des femmes aſſiſes qui pleuroient
„ Adonis. Il me dit, Entre dans le par-
„ vis intérieur du Temple, tu verras
„ encore pis. Je vis entre le veſtibule
„ & l'autel vingt-cinq hommes qui tour-
„ noient le dos au Temple & le viſage
„ à l'Orient, & ils adoroient le Soleil
„ levant. Il me dit: Voi les abomina-
„ tions qu'ils font dans ce lieu, & re-
„ garde comme ils approchent une bran-
„ che d'arbre de leur nez (pour la baiſer
„ en ſigne d'adoration après l'avoir pré-
„ ſentée

„ ſentée au Soleil ou à l'idole.) Auſſi „ je les traiterai avec fureur &c. " Au Chap. 20. il leur reproche encore d'avoir adoré les Dieux du pays où ils étoient, & ceux du pays voiſin : *abominationes oculorum ſuorum*, les impietés qu'ils avoient ſous les yeux, c'eſt-à-dire Baal, Dieu de Chaldée, & de Paleſtine &c. ; *& idola Ægypti*, c'eſt-à-dire les animaux diviniſés de l'Egypte, le bœuf Apis &c.

Puiſque les traces de ce penchant à choiſir des objets terreſtres pour leur rendre un culte religieux ſe retrouvent dans cette contrée en remontant à une haute antiquité, il ne faut pas s'étonner de trouver par fois quelque choſe de rélatif à des coutumes ſi anciennes & ſi générales en Orient dans les uſages pratiqués par les premiers auteurs de la Nation Juive, avant le tems où des loix poſitives proſcrivirent formellement chez

eux

eux de tels uſages. Abraham paroît avoir fait un mélange d'une action toute ſainte avec les vieilles coutumes ſuperſtitieuſes de ſon pays, lors qu'après ſon alliance avec Abimelech Roi de Gérare il fit planter un bois ſacré près de Berſabée en Paleſtine pour y invoquer le nom de Jaoh. * Jacob ayant eu un ſonge myſtérieux conſacra la pierre qui lui avoit ſervi de chevet pendant la nuit, en arroſa d'huile le ſommet, & l'appella *Beth-el*, c'eſt-à-dire *demeure de Dieu*. On a dit que c'étoit de cette conſécration que les pierres bœtyles du Paganiſme avoient tiré leur nom. Mais combien n'eſt-il pas plus probable que le nom eſt antérieur à Jacob, puiſque l'uſage eſt certainement plus ancien que lui, & qu'Uranos avoit avant lui fabriqué en Phénicie de ces bœtyles ou pierres graiſſées. † Abraham & Jacob

ne

* Geneſ. XXI. 33. † Sanchoniat. ibid.

ne firent donc qu'imiter une pratique établie avant eux, & longtems ſuivie depuis : ils ſuivirent une vieille coutume générale en uſage alors, & conforme à la ruſtique ſimplicité de leur ſiécle. Le vrai Dieu voulut bien adopter & ſanctifier pour lui ce culte ſimple, par une condeſcendance pareille à celle dont il a ſouvent uſé depuis pour la façon de penſer peu éclairée du peuple qu'il avoit choiſi. Lorſqu'il apparut enſuite à * Jacob dans un autre ſonge, „ Je ſuis, lui dit-il, „ le Dieu de Bethel où tu as graiſſé „ la pierre. " Mais le bœtyle de Jacob demeura un vrai Fétiche en vénération aux peuples Chananéens, qui n'élevoient pas leurs penſées plus haut que la pierre même : auſſi les Hébreux en abolirent parmi eux le culte traditionel, l'appellant Beth-aven, *demeure du menſonge*, au lieu de

* Geneſ. XXXI. 13.

de Bethel, *demeure de Dieu.* Les loix qu'ils reçurent après leur invaſion en Chanaan preſcrivoient rigoureuſement l'abolition de ce culte uſité dans le pays conquis, qui fut le motif du maſſacre total des habitans, comme il l'a depuis été de celui des Américains fait par les Eſpagnols. „ * Vous briſerez les pierres „ dreſſées, dit la Loi, & vous extermi- „ nerez tous les habitans de ce pays-là : „ † vous ne dreſſerez point de colonnes : „ vous n'érigerez point dans vôtre ter- „ re de pierre remarquable pour l'ado- „ rer : § vous n'aurez aucune image de „ bête, d'oiſeau, de quadrupède ou de „ poiſſon. " C'eſt à l'inobſervation de ces Loix, c'eſt au malheureux penchant qu'avoient les Hébreux à ſe laiſſer aller, ſoit au Fétichiſme, ſoit au Sabeiſme des Na-

* Numer. XIII. 52...
† Levit. XXXI. 1...
§ Deuter. IV. 16.

Nations voisines, que les Livres Saints attribuent presque toujours les malheurs que laissoit fondre sur eux la colére du vrai Dieu, qu'ils avoient si souvent négligé. Le rite religieux de frotter d'huile les pierres bœtyles se retrouve fréquemment partout : il en est fait mention plus d'une fois dans Homère & dans Strabon. Il est vrai que quelques personnes sçavantes ont voulu entendre par les bœtyles, non des *pierres graissées*, mais des *pierres animées* : mais quand même par cette dernière explication il ne faudroit pas entendre, si elle avoit lieu, des pierres douées d'un esprit vivant, plutôt que des pierres taillées en figures humaines, comment concilier cette manière de traduire le terme, tant avec ce que Jaoh dit à Jacob dans le passage ci-dessus raporté, *Je suis le Dieu de Bethel où tu as graissé la pierre*, qu'avec ce que dit Arnobe de ses pratiques dévotes avant

vant ſa converſion. * „ Dès que j'aper-
„ cevois, dit-il, quelque pierre polie
„ frottée d'huile, j'allois la baiſer, com-
„ me contenant quelque vertu divine. "
L'eſpèce du rite eſt digne du genre de culte, & tous deux répondent à l'ignorance des ſiécles où ils avoient cours. Rachel femme de Jacob eut un tel attachement pour les marmouſets Fétiches ou Tſéraphins de Laban le Syrien ſon pére, qu'elle les lui vola en le quittant, † & que pourſuivie à ce ſujet, après les avoir cachés ſous ſes habits, elle n'héſita pas, pour n'ètre pas obligée de ſe lever à l'arrivée de ſon pére, de ſuppoſer une incommodité qu'elle n'avoit pas. La fauſſe imputation dont Tacite & Diodore ‡ chargent les Hébreux d'avoir eu pour Fétiche un

âne

* Arnob. adv. gent...
† Geneſ. XXXI...
‡ Tacit. Hiſt. V. Diodor. Fragm. Libr. 29. Joſeph. adv. App..

âne ſauvage qui leur avoit fait trouver une ſource d'eau dans le déſert, & d'avoir mis dans leur Sanctuaire la tête de cette ridicule Divinité, vient non ſeulement de l'idolatrie du Veau d'or Fétiche, & de la figure mal entendue des deux Chérubins ſculptés ſur l'arche, qui étoient deux têtes de veaux ailées, (*a*) mais auſſi de

(*a*) Ces ſculptures figurées † ſur le couvercle de l'Arche, n'y ſervoient ſelon toute apparence que d'ornement à la mode du tems & du pays : car on ſait que la loi défendoit aux Hébreux, avec la dernière ſévérité, d'avoir dans leur temple aucune figure repréſentative ou rélative. *Chérubin* ſignifie, à ce que l'on croit, *les animaux qui labourent*, du mot Chaldéen *Charab*, labourer. Ce qu'Ezéchiel X. 14. appelle *facies Cherub*, il le nomme I. 10. *facies bovis*. Voyez Calmet & les Auteurs qu'il cite, Clément d'Aléxandrie, Grotius, Spencer &c. „ Les deſcriptions, dit-il, que l'Ecriture „ nous donne des Chérubins, quoique différentes entre elles, conviennent en ce qu'elles „ repréſentent toutes une figure compoſée de „ plu-

† *Le Clerc not. ſur la Bibl.*

de l'uſage d'un culte de ce genre alors univerſellement répandu dans l'Orient. * Je laiſſe à part beaucoup d'autres fables du même genre, que les Payens mal inſ-
truits

„ pluſieurs autres, comme de l'homme, du „ bœuf, de l'aigle, & du lion. Auſſi Moyſe „ *Exod. XVI.* 1. appelle ouvrage en forme „ de Chérubin les repréſentations ſymboli- „ ques ou hiéroglyphiques qui étoient repré- „ ſentées en broderie ſur les voiles du Taber- „ nacle. Telles étoient les figures ſymboli- „ ques que les Egyptiens mettoient à la porte „ de leurs Temples, & les images de la plû- „ part de leurs Dieux, qui n'étoient autres „ pour l'ordinaire que des ſtatues compoſées „ de l'homme & des animaux. " Macrobe *Satur. I.* 20. en décrit une d'une manière curieuſe. *Simulacro* (*Serapidis*) *ſignum tricipitis animantis adjungunt, quod exprimit medio eodemque maximo capite leonis effigiem. Dextera parte canis exoritur, manſueta ſpecie blandientis: pars vero læva cervicis rapacis lupæ capite finitur: eaſque formas animalium draco connectit volumine ſuo, capite redeunte ad Dei dexteram, qua conſpicitur monſtrum.* Ces figures compoſées, fort communes aujourd'hui dans toute l'Aſie idolâtre & ſurtout dans l'Inde, ſont d'une haute anti-

* Vid. Selden. de Diis Syris. p. 291.

truits débitoient ſur le compte des Juifs, & que l'on peut voir dans Tertullien, dans

antiquité. Au raport d'Aléxandre Polyhiſtor on en voyoit autrefois dans le temple de Bélus; & il en attribue l'uſage aux fables débitées par Oannes (que je crois être un Navigateur Indien venu par mer en Chaldée) ſur la forme de l'ancien monde couvert d'eaux & de ténèbres. *Animantia portentoſa, & ſub variis naturæ ſpeciebus & formis viſu mirandis vitam ac lucem accepiſſe. Homines duabus pennis, alios quatuor, & geminis vultibus inſignes: corpus quidem unum, capita vero duo, virile & fœmineum, & gemina pudenda, maſculum & muliebre. Hominum aliorum, horum caprarum crura & cornua, illos equorum anteriores, alios poſteriores & hominum anteriores, quales ſunt Hippocentaurorum formæ, habuiſſe. Tauros humanis capitibus ibidem naſci; canes caudis quadricorpores, & poſterioribus partibus piſces: equis canum adjuncta capita: homines & alia animantia caput & corpus equinum, piſcium vero caudas habentia, nec non & varia variis quibuſcumque formis deformia. His adjunge piſces, reptilia, ſerpentes, & alia plura animantia quaſi mutatis ab invicem ſpeciebus varietate conſpicua, quorum imagines in templo Beli appenſæ. Iſtis omnibus præſidet mulier, cujus nomen Omoroca, Chaldaïce interpretatur Thalath, i. e. mare.* Alex. Polyh. in Chaldaïc. ap. Syncell. p. 29.

dans Epiphane &c. Il eſt aiſé de diſtinguer, par les circonſtances même du fait, ce qu'il y avoit de ſacré, & ce qu'il y avoit d'impie dans les uſages de cette eſpèce pratiqués chez les Hébreux. Par exemple le ſerpent d'airain élevé par ordre de Jaoh même, & dont la vuë étoit un préſervatif contre les morſures des ſerpens du déſert, n'avoit certainement rien de commun avec le Fétichiſme ; tandis que les deux veaux des dix tribus, placés l'un à Dan, l'autre à Bethel, en étoient des marques auſſi ſcandaleuſes que certaines. Ces deux eſpéces d'animaux, le bœuf & le ſerpent, étoient ſurtout des objets ordinaires de culte. L'un paroît avoir été plus particulier à l'Egypte, & l'autre à la Syrie. * Philon le Juif croit celui-ci très ancien parmi les Amorrhéens de Chanaan : & Philon de Bi-

* III. Reg. 12. 29.

Biblos fait mention d'un ouvrage de Pherecyde * ſur la Phénicie, où l'on liſoit, dit-il, des choſes très curieuſes ſur le Dieu ſerpent Ophionée, autrement Agathodæmon, & ſur le rite des Ophionides ſes adorateurs. En effet les Tſéraphins ſi communs en Syrie ne ſont que des ſerpens Fétiches, comme leur nom même *Tſaraph*, d'ou vient le Latin *ſerpens*, le fait aſſez voir. Les Aſſyriens, outre leurs toupies taliſmaniques dont il a été parlé, ont la célèbre hiſtoire du ſerpent ſi réveré dans le palais de leur Roi *Merodach le Méchant*. J'en ai déja parlé.

Les Perſes, du moins le peuple groſſier, avoient pour Fétiches le feu & les grands arbres. Le premier des deux cultes y ſubſiſte, malgré la perſécution dont on l'accable, peut-être avec trop de rigueur,

* Pherecyd. apud Phil. Bibl. in Euſeb. L. 1.

gueur, aujourd'hui que le feu n'eſt plus chez les Guèbres qu'un type de l'Etre Suprême; & le ſecond n'y eſt nullement aboli. Chardin a meſuré un arbre dans un jardin du Roi, à la partie méridionale de Chiras, qui avoit plus de quatre braſſes de tour. Les habitans de Chiras voyant cet arbre uſé de vieilleſſe, le croyent âgé de pluſieurs ſiécles, & y ont dévotion comme à un lieu ſaint. Ils affectent d'aller faire leur priére à ſon ombre; ils attachent à ſes branches des eſpèces de chapelets, des amulettes, & des morceaux de leurs habillemens. Les malades, ou des gens envoyés de leur part, viennent y bruler de l'encens, y offrir de petites bougies allumées, & y faire d'autres ſuperſtitions ſemblables, dans l'eſpérance de recouvrer la ſanté. Il y a partout en Perſe de ces vieux arbres dévotement revérés par le peuple, qui les appelle *Draet-faſch*, c. d. *arbres*

excellens. On les voit tous lardés de clous pour y attacher des piéces d'habillemens, ou d'autres enſeignes votives. Les dévots, particuliérement les gens conſacrés à la vie religieuſe, aiment à ſe repoſer deſſous, & à y paſſer les nuits : ſi on les en croit, il y apparoit alors des lumiéres reſplendiſſantes, qu'ils jugent être les ames *des Aoulia* (des Saints, des bienheureux) qui ont fait leur dévotion à l'ombre des arbres divins. Les affligés de longues maladies vont ſe vouër à ces eſprits, & s'ils guériſſent dans la ſuite, ils ne manquent pas de crier au miracle. *

La petite riviére Sogd étoit autrefois en grande vénération dans la ville de Samarcande qu'elle traverſe. Des Prêtres prépoſés veilloient la nuit le long de ſon cours, pour empêcher qu'on n'y jettat au-

* Chardin. Voy. de Perſe.

aucune ordure: en récompenſe ils jouïſſoient de la dixme des fruits provenans des fonds ſitués ſur ſon rivage. * Les Perſes avoient auſſi un très grand reſpect pour les coqs. † Un Guèbre aimeroit mieux mourir que de couper le col à cet oiſeau. Le coq étoit fort commun en Médie; Ariſtophane l'appelle l'oiſeau Méde: cependant ce reſpect paroît devoir être attribué à ce que le chant du coq marque le tems & annonce le retour du Soleil, plutôt qu'aux rites Féticiſtes. Je croirois qu'on doit penſer de même du reſpect de cet ancien peuple pour les chiens, dont la conſervation eſt fort recommandée par Zerdusht; car toute ſa légiſlation paroît très éloignée du Fétichiſme. Les Perſes lui doivent d'avoir été bien moins adonnés

* Yakut Geograph.
† Hyde Rel. Perſ. C. 1.

qu'aucune autre nation à ce culte groſſier : & même le peu qu'ils en ont eu eſt beaucoup plus ſuſceptible d'une meilleure face qu'il ne l'eſt ailleurs. Ce n'eſt pas ſans une forte apparence qu'on a dit d'eux, que ne penſant pas que la Divinité pût ſe repréſenter par aucune figure fabriquée de main d'homme, * ils avoient choiſi pour ſon image la moins imparfaite les élémens primitifs, tels que le feu & l'eau, conſervés dans toute leur pureté. Cependant malgré ce qu'on a ſoutenu avec grande vraiſemblance que le feu n'étoit pour cette nation Sabeïſte que l'image du Soleil, malgré les efforts que le Docteur Hyde a faits, dans ſon excellent ouvrage, pour prouver que le Soleil même n'y étoit que le type de l'Etre Suprême à qui ſeul on raportoit l'adoration, les Perſes avoient dans

* Dinon ap. Cl. Alex. in protrepſic.

dans leur rite pratique en l'honneur du feu des formules directes tendantes au Fétichisme, & très significatives, dont je ne citerai que celle-ci; lorsque s'approchant du feu dans un profond respect & lui offrant du bois ils lui disoient, *πῦρ Δέσποτα ἔσθιε : tien, Seigneur feu, mange.* * Chez les Indiens, au milieu d'une Religion dont les dogmes sont aussi d'une toute autre espèce, rien de plus révéré que la vache, le cheval & le fleuve du Gange : mais ils ont aussi leurs pierres Fétiches toutes semblables à la grande Déesse de Pessinunte & à l'Aglibel d'Emesse.

Après avoir vû cette espéce de croyance si bien établie dans l'Orient, même parmi des peuples civilisés, chez qui les arts & la Philosophie fleurissoient, & dont les premiers siécles de barbarie ont

* Maxim. Tyr. Orat...

preſqu'échapé à l'hiſtoire, ſerions-nous ſurpris de la trouver dans la Grèce, dont nous connoiſſons juſqu'à l'enfance? Il ne faut pas ſe faire une autre idée des Pélaſges ſauvages qui l'habitèrent juſqu'au tems où elle fut découverte & peuplée par les Navigateurs Orientaux, que celle qu'on a des Braziliens ou des Algonkins. Ils erroient dans les bois ſans connoiſſance & ſans police, n'ayant pour demeure que des antres, & pour nourriture que des racines ou des fruits ſauvages: car il ne paroît pas même qu'ils ſe fuſſent beaucoup adonnés à élever des troupeaux. Leurs Divinités étoient les fontaines, des chauderons de cuivre, ou les grands chênes de Dodone, l'oracle le plus ancien de la Grèce, & dont il fallut avoir la permiſſion pour adopter les autres Divinités qu'aportoient les colonies étrangéres. Mais parmi celles-ci les premières préférences furent données

aux

aux Dieux Fétiches, ſurtout aux pierres bœtyles, dont ſans doute il y avoit déja bon nombre dans le pays; indépendamment de certains cailloux divins, que les anciens habitans de Lacédémone tiroient du fleuve Eurotas, & qui, s'il faut les en croire, s'élevoient d'eux-mêmes au ſon d'une trompette du fond de la riviére à la ſurface de l'eau. *La Vénus de Paphos figurée ſur une médaille de Caracalla, † étoit une borne ou pyramide blanche : la Junon d'Argos, § l'Apollon de Delphes, le Bacchus de Thèbes, des eſpéces de Cippes : la Diane Oréenne de l'iſle d'Eubée, un morceau de bois non travaillé : la Junon Theſpienne de Cythéron un tronc d'arbre : celle de

* Plutarch. de Fluv.
† Erizzo Numiſmat.
§ Phoronid. ap. Clem. Alex. Strom. 1. Samos in Deliac. L. 5. ap. Athen. 1. 14. Æthlius ap. Arnob. L. 6.

Samos une ſimple planche, ainſi que la Latone de Délos : la Diane de Carie, un rouleau de bois ; la Pallas d'Athènes & la Cérès, un pieu non dégroſſi, *ſine effigie rudis palus & informe lignum.* * Encore un coup, il faut ſe ſervir ici des noms qui ne furent donnés que depuis à ces objets. Car Hérodote † convient que les Divinités des anciens Grecs n'avoient point de noms perſonels, & que ceux qu'on a depuis donnés aux Dieux viennent d'Egypte. Euſébe § va même juſqu'à dire, qu'avant le tems de Cadmus on ne ſçavoit en Grèce ce que c'étoit que des Dieux. La Matuta des Phrygiens ‡ (je cite ici ce peuple qui n'eſt pas oriental, mais une colonie d'Européans ſortis des confins de Thrace & de Macedoine), cette gran-

* Tertull. adv. gent. Viſſ. Voſ. de Idolol. IX. 5.

† Herodot. L. 131. IV. 60.

§ Euſeb. Præpar. II. 1.

‡ Arnob. ibid.

grande Déesse apportée à Rome avec tant de respect & de cérémonie, étoit une pierre noire à angles irréguliers. On la disoit tombée du Ciel à Pessinunte, comme on racontoit aussi que la pierre adorée dans Abydos étoit venue du Soleil. La circonstance de leur chûte d'enhaut, quoique très extraordinaire, n'a rien qui ne soit fort vraisemblable, puisqu'on a souvent vû d'autres exemples du même phénomène. Matuta la grande mére des Dieux étoit sans doute une pyrite semblable à celles qui tombèrent du Ciel il y a six ans *, presqu'en ma présence, en Bresse, par un tems fort serein, le Ciel étant sans nuage, & le vent du Nord assez médiocre : mais il y eut tout d'un coup dans l'air un sifflement singulier qui fit sortir tout le monde pour sçavoir d'où il provenoit, & se fit en-

G 5 ten-

* Le 16. Septembre 1753.

tendre à trois ou quatre lieues. Deux ou trois payſans m'apportèrent ſur le champ quelques-unes de ces pierres ramaſſées à plus de 1500. toiſes de diſtance les unes des autres : il y en avoit de plus groſſes que les deux poings, toutes irréguliéres, noirâtres, piquées de points brillans & fort lourdes pour leur volume. Il faut remarquer que c'eſt dans un pays bas fort éloigné des grandes montagnes où l'on pourroit ſoupçonner quelque volcan inconnu. Un pareil événement devoit être fort merveilleux pour des peuples ſauvages, & n'eſt pas moins admirable, quoiqu'en un autre ſens, aux yeux des Phyſiciens. Faut-il donc s'étonner ſi dans la diſpoſition où les eſprits étoient alors il a contribué à faire mettre au nombre des Fétiches les prétendues pierres de tonnerre ? & ſi certains météores ſinguliers, comme ceux

que

que nous appellons feux folets, * ont été quelquefois auſſi regardés comme tels? Sans ſortir de ce canton de l'Aſie, en Troade Hélénus fils de Priam, l'un des célèbres devins de l'antiquité, portoit avec lui ſon Fétiche favori, ſçavoir une pierre minérale † marquée de certaines rayes naturelles. Lorſqu'il la conſultoit, elle faiſoit un petit bruit ſemblable, diſoit-on, à celui d'un enfant au maillot: mais peut-être plutôt ſemblable au murmure que font entendre les coquillages quand on les approche de l'oreille. „ Le ſimulacre d'Hercule dans „ ſon Temple d'Hyette en Béotie, dit Pauſanias, „ n'eſt point une figure tail„ lée, mais une pierre groſſiére à l'an„ tique. Le Dieu Cupidon des Theſpiens, „ dont l'image eſt extrémement ancien„ ne, n'eſt auſſi qu'une pierre brute:

* Damaſc. ap. Phot. ibid.
† Orph. de lapidib.

„ de même dans un fort ancien Temple „ des Graces à Orchoméne on n'y ado- „ re que des pierres qu'on dit être tom- „ bées du Ciel au tems du Roi Etéocle. „ Chez nos premiers ancêtres les pierres „ recevoient les honneurs divins. " Ailleurs il dit, * „ avoir vû vers Corinthe, „ près de l'autel de Neptune Isthmien, „ deux représentations fort grossiéres „ & sans art, l'une de Jupiter bienfai- „ sant qui est une pyramide, l'autre „ de Diane Patroa qui est une colonne „ taillée. † " Ce que l'on a depuis appellé Diane d'Ephèse avoit d'abord été une souche de vigne, selon Pline, ou selon d'autres un tronc d'orme autrefois posé par les Amazones. Quant aux animaux adorés, la Grèce n'a pas été moins bizarre dans son choix que l'Egypte ou

que

* Pausan. L. IX. p. 577.
† Id. L. II. C. 9.

que la Nigritie, s'il en faut juger par le rat d'Apollon Sinynthien *(le rat étoit adoré chez les Hamaſcites de Troade), par la ſauterelle d'Hercule Cornopien, & les mouches des Dieux Myagrien, Myode, Apomyen &c. † Mais lorſque quelques ſiécles après, la *Théoſynodie*, c'eſt-à-dire la Théologie d'un Conſeil des Dieux, eut prévalu dans la Grèce, où ce dogme paroît plus marqué que nulle part ailleurs, la vieille prédilection pour les fontaines & pour les arbres Fétiches remplit encore le pays de Nymphes & de Driades, vrais Manitous des eaux & des bois, Divinités locales & ſubalternes aux Dieux ſupérieurs, dont on appliqua les noms aux pierres bœtyles qui paroiſſoient y avoir toujours tenu le premier rang. Auſſi Pauſanias continue-t-il

* Ælian. animal. XII. 5.
† Selden. p. 228.

t-il de nous apprendre, que, quoiqu'on eût érigé des ſtatues aux Dieux, les pierres brutes qui en portoient les noms ne reſtèrent pas moins en poſſeſſion du vieux reſpect dû à leur antiquité ; „ tellement, dit-il, que les plus groſſiéres „ ſont les plus reſpectables, comme étant „ les plus anciennes. "

Je dis, & je le dis après Hérodote, que la Grèce donna dans la ſuite à ſes vieux bœtyles les noms des Dieux étrangers, que les pierres & les autres Fétiches animaux ne repréſentoient rien, & qu'elles étoient divines de leur propre divinité. Car je ne puis être du ſentiment, que c'étoit des ſtatues telles quelles, érigées aux Dieux de la Grèce, dans un tems où l'on ne ſavoit pas faire mieux, & où l'art encore dans ſa groſſiéreté manquoit de l'induſtrie qu'il auroit fallu pour leur donner une forme plus approchante de la figure humaine. N'eſt-ce pas en effet

effet trop abuſer des termes que de prétendre que des pierres pyramidales coniques ou quarrées ſont des ſtatues manquées? Et pourquoi les arbres & les lacs étant Fétiches chez les Grecs, comme chez les Sauvages, les pierres qui le ſont chez ces derniers ne l'auroient-elles pas de même été chez ceux-là? De plus les pierres brutes de l'ancienne Grèce ne pouvoient être alors pour les naturels ces Divinités céleſtes dont elles ont depuis porté le nom, puiſque ces Dieux y étoient alors inconnus, étant tous venus enſuite de l'Orient; ce que leurs noms propres indiqueroient aſſez, quand même on ne le ſauroit pas d'ailleurs: *Benoth* (Venus); *A Belen* (Apollon); *Jaoh-Pater* (Jupiter); *Baal-Kan* (Vulcain); *Iſch-Caleb* (Eſculape); *Aph-eſta* (Hephæſtos); *Art-Themiſt*, ou *Art-Tham-eſt* (Artemis); *Mœris* (Mars) &c. Il n'eſt pas plus vrai que

ces

ces Dieux ayent été connus dans la Grèce avant l'arrivée des peuplades étrangères, qu'il eſt vrai qu'ils y ayent pris naiſſance, comme les Grecs ſe ſont aviſés de le dire auſſi. Mais, ſuivant la remarque d'Hérodote, la datte qu'ils donnent à la naiſſance de chacun dénote celle où ils ont reçu ſon culte : le lieu de leur naiſſance eſt pareillement peut-être un indice de celui où il fut premiérement admis. Nous verrons ailleurs comment ces mêmes noms des Dieux ont auſſi été ſubſéquemment adaptés aux aſtres, quand la *Théoſynodie* eut prévalu ſur le Sabéïſme ; & ce ſera une confirmation de la manière dont je penſe que ce changement s'eſt fait ici. Ces mêmes noms donnés auſſi depuis aux anciens animaux Fétiches deviennent une clef générale explicative de tant de métamorphoſes des Dieux en animaux : il ſeroit difficile d'en trouver une plus ſim-

ple :

ple : l'application en eſt ſi ſenſible qu'elle ne demande pas d'entrer là-deſſus dans aucun détail. C'eſt encore par un pareil mélange du Fétichiſme & du Polythéiſme proprement dit, qui lui a ſuccédé, que certains quadrupèdes, oiſeaux, poiſſons, plantes ou herbes, ſe trouvent chez les Payens plus particuliérement conſacrés à certains Dieux du Paganiſme qui avoient pris leur place, & s'étoient, pour ainſi parler, identifiées à eux en quelque façon dans le cœur & le culte des mortels. La repréſentation des choſes autrefois principales ne ſe trouve aujourd'hui que comme ſymbole habituellement joint à l'image des Divinités, qui cependant ne ſont que ſecondaires en ordre de datte. On trouve une preuve bien formelle de ce paſſage du type à l'antitype, de ce caractère de l'ancien Fétichiſme conſervé dans l'idolatrie même, dans ce que Juſtin raconte des

ja-

javelines divinifées, puis jointes en mémoire de l'ancien culte aux ftatues des Dieux. Je rapporterai bientôt fes propres paroles.

La Religion des premiers Romains étoit formée fur un tout autre plan que la Grecque. Ce peuple, dont le caractère étoit auffi grave & fenfé que l'imagination de l'autre, étoit abondante & légère, rapportoit directement les noms & les idées, tant de fes Dieux que de leur culte, aux foins du gouvernement public, & aux befoins des divers âges de l'humanité & du cours ordinaire de la vie civile. La haute opinion que ce peuple altier conçut de lui-même dès fon enfance, fe manifefte jufques dans fa Religion. Il fembloit dès-lors que le Ciel & les Dieux ne fuffent faits que pour la République & pour chacun de fes citoyens. Tout fe rapporte à l'accroiffement ou à la légiflation de

l'u-

l'une, & à la conſervation des autres. C'étoit la victoire, Bellone, la fortune Romaine, le Génie du peuple Romain, Rome même : c'étoit une foule de Divinités dont on n'épargnoit ni le nombre, ni les ſoins appropriés à chacune des fonctions, de l'éducation des enfans, des mariages, des accouchemens, de la culture des terres, de l'œconomie intérieure du ménage. Auſſi voit-on chez eux bien moins d'indices qu'on n'en voit ailleurs, d'une eſpèce de culte qui eſt la marque d'une grande puérilité d'eſprit. Ils ont cependant, comme les autres, quelquefois payé à l'ignorance ce tribut de Fétichiſme dont preſqu'aucune nation n'a pu s'exempter pendant ſon enfance. Deux poteaux aſſemblés d'une traverſe, qui depuis s'appellèrent Caſtor & Pollux, faiſoient l'une de leurs Divinités. Il eſt bien ſingulier que les Chinois, dès leurs premiers ſiécles, ayent eu une pa-

reille

reille forme de Divinité. On lit dans les extraits de leurs plus anciens livres, donnés par Mr. des Hautes-Rayes, „ que „ *Hiene-Yuene*, au tems du 9e ki, joignit „ ensemble deux piéces de bois, l'une „ posée droit, l'autre en travers, afin „ d'honorer le Très-Haut, & que c'est „ de là qu'il s'appelle *Hiene-Yuene*; le „ bois traversier se nommant *Hiene*, & „ celui qui est posé droit *Yuene*. " On ne peut s'empêcher d'être étonné que des nations & des siécles si distans se soient rencontrés sur une pareille idée. Le bois traversé des Romains étoit une imitation du Dieu des Sabins, formé par une pique transversale soutenue sur deux autres piques plantées debout en plein air, & nommée de son nom propre *Quirinus le Piquier*, comme le peuple se nommoit aussi *Quirites*, c. d. *les Piquiers*.

Quod

Quod Haſta Quiris *priſcis eſt dicta Sabinis.* *

Le Dieu Mars des Romains, dit Varron, † étoit un javelot. „ Encore en ce „ tems, dit Juſtin, § parlant de la fondation de Rome, les Rois au lieu de „ Diadême portoient une javeline pour „ marque de ſouveraineté. Car dès les „ premiers ſiécles l'antiquité adoroit „ des javelines au lieu des Dieux im„ mortels : & c'eſt en mémoire de cet„ te ancienne Religion que les ſtatues „ des Dieux ont aujourd'hui des lan„ ces. " Le Faune & le Pivert des Rois Latins, les oiſeaux augures de Romulus, le bouclier *ancile* de Numa, le *Sororium tigillum* de Tullus Hoſtilius, le clou fiché dans le poteau en tems de peſte, les poulets ſacrés & les frayeurs qu'ils inſpiroient en refuſant la nourriture offerte,

* Ovid. Faſt. L. V. † Ap. Arnob.
§ Juſtin. XLIII. 3.

te, l'opinion ſur les animaux de bonne ou de mauvaiſe rencontre, les pierres de tonnerre tombées du Ciel, dont parle Pline *, qu'on invoquoit pour obtenir un heureux ſuccès dans les entrepriſes militaires, paroiſſent être autant de marques de la même croyance. Je pourrois encore ranger dans cette claſſe une ancienne pierre qui ſe voit à Rome au pied du mont Palatin ſur la face oppoſée au Tibre, & qu'on appelle *Bocca di verità*, parce que la tradition porte qu'elle a été autrefois en vénération, & qu'elle rendoit des oracles. C'eſt une pierre ronde en forme de Fétiche, percée au milieu d'un trou ovale aſſez groſſier. Mais je n'inſiſte pas beaucoup ſur cette conjecture, ne la voyant fondée que ſur une tradition populaire, peut-être peu digne de foi. Parmi les pierres adorées, il

* Plin. XXXVII. 9.

il y en avoit quelques-unes de celles que les Phyſiciens appellent *Hyſtérolithes*, * où la nature en les formant avoit imprimé une eſpèce de figure de bouche ou du ſexe féminin. Un ſavant moderne remarque que le célèbre Bœtyle appellé la mère des Dieux étoit de cette dernière eſpèce : ce pouvoit être une empreinte pétrifiée du coquillage *Concha Veneris*; & le nom de mère des Dieux a pû venir auſſi de cette figure rélative à la génération. Le même Auteur obſerve encore que pluſieurs de ces pierres étoient des *Aſtroïtes*, ou autres pareilles, dont la ſuperficie ſe trouvoit naturellement ornée de certaines figures, lignes, rides, ou façon de lettres, dont l'inſpection ſervoit à conjecturer l'avenir. On les enchaſſoit dans les murailles, d'où elles rendoient leurs oracles à ceux

* Voy. Falconet. Mem. de l'Acad. Tom. IX.

ceux qui les alloient regarder. Rien de plus semblable encore aux pierres brillantes ou aux lames de métal, dont on ornoit les Téraphins, ou que l'on infixoit dans les murailles des temples.

En Germanie les anciens Saxons avoient pour Fétiches de gros arbres touffus, des sources d'eau vive, une barque, une colonne de pierre par eux appellée *Irminsul.* Ils avoient leur méthode de divination assez ressemblante au Tokké des Négres & aux fléches de Babylone : elle consistoit dans les divers morceaux d'une branche d'arbre coupée en plusieurs parties de figures différentes, qui jettées pêle-mêle dans une robe blanche, * formoient par le résultat du mélange une prédiction sur le succès des entreprises publiques. Les Celtes regardoient comme des objets divins les chênes :

* Tacit. Mor. German.

nes : le gui ſi ſacré pour eux, * & dont la cérémonie n'eſt pas encore abolie en quelques villes de la haute Allemagne : les arbres creux † par leſquels ils faiſoient paſſer les troupeaux pour porter bonheur au bétail : de ſimples troncs d'arbres ſemblables, ſelon la deſcription qu'en fait Lucain §, aux Divinités actuelles des Lapons ; *ſimulacraque mœſta Deorum Arte carent, cæſiſque extant informia truncis* : les gouffres des marais, ou les eaux courantes dans leſquelles on précipitoit les chevaux & les vétemens pris ſur l'ennemi, & où les Hermondures, nation Germaine, ‡ précipitoient les priſonniers de guerre même : les lacs où ils jettoient par forme d'offrande le plus

H pré-

* Hiſt. Angl. Tom. XIII. p. 366.
† V. Martin Rel. des Gaul. T. I, p. 71.
§ Lucan. Pharſ. L. 3.
‡ Tacit. Annal. XV.

précieux de leur butin, * tel que celui de Toulouse, où les Tectosages avoient abymé tant d'or & d'argent massif. Nous apprenons de Grégoire de Tours, † que dans les Cévennes les gens de village s'assembloient chaque année près d'une montagne du Gévaudan, sur les bords du lac Hélanus, où ils jettoient des habits, du lin, du drap, des toisons de brebis, de la cire, des pains, des fromages, ou autres choses utiles dans leur ménage, chacun selon sa dévotion ou ses facultés. Le culte chez les Gaulois étoit mélangé comme chez tant d'autres nations. Quoiqu'ils eussent des Divinités qu'on peut apeller célestes, tels que Taran, Belen, &c. & même des héros ou demi-Dieux, tels que l'Hercule Aghem ou Ogmien, c. d. *le marchand étranger* (c'étoit un Phé-

* A. Gell. III. 9.
† Greg. Tur. Conf. Glor. C. 2.

Phénicien), ils avoient auſſi des objets de culte terreſtres. Ils déifioient les villes, les montagnes, les forêts, les riviéres. * Bibracte, Pennine, Ardenne, Yonne ſont des noms de leurs Divinités, que l'on retrouve dans les anciennes inſcriptions. Le temple qu'Auguſte, durant ſon ſéjour dans les Gaules, fit élever au vent de Nord-oueſt (*Circius*) † eſt, une bonne preuve que la nation à qui ce Prince vouloit plaire le regardoit comme un Dieu. § „ Ils adoroient des arbres, des „ pierres, & des armes. " *Nihil habent Druides*, dit Pline ‡, *viſco & arbore in qua gignitur, ſi modo ſit robur, ſacratius. Jam per ſe roborum eligunt lucos, nec ulla ſacra ſine ea fronde conficiunt.*

* Le Bœuf Diſſert. & Bouquet Præfât. ad Coll. Hiſtor. p. 38.

† Senec. Quæſt. Nat. V. 17.

§ Mem. de l'Acad. T. XXIV. p. 359.

‡ Plin. XVI. 44.

Le même Auteur décrit d'une manière curieuſe comment ils s'y prenoient pour avoir l'œuf du Serpent, eſpèce de concrétion animale de la nature du Bezoar, dont on vantoit la vertu pour avoir accès auprès des Princes, & gagner des procès. Il raconte † les cérémonies qu'ils employoient pour cueillir le *Selago* (la Sabine) & le *Samole.* Ces derniers points appartiennent aux taliſmans & à la médecine, dont l'exercice eſt pour l'ordinaire chez les peuples ſauvages un acte de Religion. Les mœurs nouvelles qu'apportèrent les Francs lors de la conquête du pays, n'avoient rien que d'aſſez conforme à ces uſages. † „ Leurs Divinités, dit encore Grégoire de Tours, „ étoient „ les élémens, les bois, les eaux, les „ oiſeaux, & les bêtes. " Lors même que

* Plin. XXIX. 3. XXIV. 11.
† Idem Hiſt. II. 10.

que les Gaules étoient Chrêtiennes, les Evêques étoient obligés de deffendre qu'on n'allat aux fontaines & aux arbres faire usage des philactères. * Une épée nue étoit encore une des Divinités Celtiques ; † coutume semblable à celle de Scythie, où l'on adoroit un cimeterre, & culte fort naturel aux Sauvages, dont la guerre est presque l'unique emploi. Sur quoi il a plu aux Romains, qui raportent tout à leurs propres rites, de dire que les Gaulois adoroient le Dieu Mars : comme ils ont aussi avancé que *Dis* ou *Pluton* étoit le premier auteur de la race Celtique : § *Ab Dite patre se prognatos prædicant*, parce que le mot *Tit*, qui n'est en langue des Celtes qu'une traduction du mot Latin *Pater*, est le même que le mot *Dis*,

* Martin ibid. † Clem. Alexandr.
§ Cæsar. Bell. Gall. L. 1.

nom que les Romains donnoient à Pluton leur Dieu des Enfers. Ils sont si fort dans l'habitude, ainsi que les Grecs, d'ôter aux Divinités étrangères leurs véritables noms, pour les revétir de ceux de leurs propres Dieux, qu'il ne semble pas qu'il leur soit jamais tombé en pensée que les Dieux d'un pays n'étoient pas ceux d'un autre. C'est ainsi qu'ils défigurent tout ce qu'ils nous apprennent des Religions étrangères, & qu'ils brouillent tous les objets, pour peu qu'ils trouvent de ressemblance entre les noms ou les fonctions des Divinités barbares & des leurs; ce qui n'est pas difficile à rencontrer, puisque partout elles se rapportent aux désirs & aux besoins des hommes. Dès-lors il faut bien qu'elles se ressemblent. Mais comment des Divinités locales & fantastiques, que chaque peuple se forgeoit à sa guise, pourroient-elles être identiquement les mêmes

mes dans un pays & dans un autre ?

Les grands chênes étoient ſi bien pour les Celtes un lieu d'adoration, que le nom de cet arbre *Kirk*, ou ſelon la prononciation latine *Quercus*, eſt devenu dans les langues dérivées du Celtique ou de l'ancien Germanique, le mot employé pour ſignifier *Temple* ou *Egliſe*. „ Tels étoient, dit Pline à ce ſujet, „ les anciens temples des Dieux : & „ même aujourd'hui dans les campa- „ gnes, où la ſimplicité des mœurs „ conſerve les anciens rites, on y con- „ ſacre les beaux arbres. L'adoration „ n'eſt pas plus pure dans l'enceinte des „ édifices enrichis d'or & ornés de ſta- „ tues d'yvoire, qu'elle l'eſt au milieu „ des bois & dans le ſein du ſilence. „ Chaque eſpèce d'arbre conſerve tou- „ jours ſon ancienne conſécration à „ quelqu'un des Dieux ; tel eſt le chê- „ ne conſacré à Jupiter, le laurier à

„ Apollon, le peuplier à Hercule, le „ myrthe à Vénus, l'olivier à Miner- „ ve. " * Pline auroit pu ajouter, „ & „ ce que les Dieux ſont aujourd'hui, „ les arbres même l'étoient autrefois. " Maxime de Tyr † nous l'aprend très diſertement, en diſant, „ que les Gaulois „ n'avoient d'autre ſtatue de Jupiter „ qu'un grand chêne. " N'omettons pas de dire néanmoins, que quelques-unes de leurs cérémonies religieuſes étoient rélatives à de plus ſaines idées de la Divinité. Pline le dit en propres termes de celle du gui ſacré : *precantes ut ſuum donum Deus proſperum faciat his quibus dederit.* Mais malgré cela les eſprits juſtes auront toujours peine à convenir que tant de pratiques conſtantes puiſſent ſe concilier avec l'opinion de quelques

* Plin. XII. 1.
† Maxim. Tyr. Orat. 38.

ques ſçavans, qui, en convenant des faits, ne voudroient les raporter qu'à de meilleures vûës, & en conclure que les Gaulois n'avoient eu cependant que la Religion intellectuelle d'un ſeul Dieu ; notion qu'on ne trouve nulle part en ſa pureté chez des ſauvages, même chez ceux qui comme les Gaulois & comme partie des Américains croyent que l'ame ne meurt pas avec le corps ; & qu'après ſa ſéparation elle va habiter le pays des ames. (*) C'eſt ſur des faits tout ſimples,

(*) Que l'on me permette à cette occaſion de dire ici mon ſentiment en peu de mots ſur un point important de la Religion des Gaulois, ſur lequel d'habiles gens ſont partagés. Dans leur opinion ſur l'état des ames après la mort, admettoient-ils le dogme de la métempſychoſe comme certains Orientaux? ou croyoient-ils qu'elles alloient habiter, ſoit le pays des ames comme les Sauvages du Canada, ſoit une Cour guerriére, telle à peu près que la Cour d'Odin, comme les Sauvages Septentrionaux de l'Europe ? car on eſt bien d'accord que les Sauvages en admettant l'immortalité de l'a-

& ſur des raiſonnemens beaucoup moins détournés, que le même Pline s'écrie, à l'oc-

me n'ont cependant nulle idée de ſa ſpiritualité : telle eſt leur inconſéquence. Par tout ce qu'on nous raporte du rite funèbre des Gaulois, tout-a-fait ſemblable à celui des Sauvages, il me paroît clair qu'ils tenoient la dernière de ces deux opinions, quoique les auteurs ci-après cités, qui n'avoient nulle idée du pays des ames ni de la Cour d'Odin, mais qui connoiſſoient fort bien le dogme de la Metempſychoſe, ayent formellement conclu de ce qu'ils racontent que les Gaulois étoient dans le premier ſentiment. Les anciens écrivains, faute de connoiſſance, ne trouvoient pas de conformité plus apparente, & ils raiſonnoient en conſéquence : mais leur rapport même rend aujourd'hui leur erreur facile à rectifier. „ Ils ont „ reçû chez eux, dit *Diodore l. 5. p. 306.* l'o- „ pinion de Pythagore, ſelon laquelle les ames „ humaines ſont immortelles, & après un cer- „ tain tems reviennent à la vie dans d'autres „ corps. C'eſt pourquoi dans les funerailles „ des morts, chacun ſe ſert de l'occaſion pour „ écrire à ſes parents défunts ; & les lettres „ ſont jettées dans le bucher pour parvenir à „ leur deſtination. " „ Je raporterai un mot, dit *Valére Maxime*, II. 6. 10. „ d'une de leurs „ coutumes ſingulières. Perſuadés comme ils „ le ſont de l'immortalité de l'ame, ils prêtent „ de

l'occaſion de la profonde vénération des

H 6 Gau-

„ de l'argent à condition qu'il leur ſera rendu „ dans l'autre monde. En ceci je les taxerois „ d'être inſenſés, ſi Pythagore n'eût débité „ les mêmes folies ſous ſon manteau, que „ ceux-ci ſous leur court habit barbare. " „ Ils veulent ſurtout nous perſuader, dit *Cæſar VI.* 14. *&* 19. „ que les ames ne meu- „ rent pas, & qu'après la mort elles paſſent „ d'un homme à un autre. Ils jugent cette „ opinion très propre à relever le courage, „ & à inſpirer le mépris de la mort. Leurs ob- „ ſéques ſont magnifiques & de grande dé- „ penſe. On jette dans le bucher tout ce qui „ plaiſoit le plus au défunt durant ſa vie, „ même les animaux. Il n'y a pas longtems „ qu'on bruloit auſſi avec le mort les eſclaves „ & les cliens qu'il avoit le mieux aimés. " „ Nous connoiſſons un de leurs dogmes, dit *Mela* III. 2. „ ſçavoir que pour rendre les „ hommes plus vaillans, les Druides leur „ enſeignent que les ames ſont immortelles, „ & qu'il y a une autre vie chez les Manes. „ C'eſt pourquoi lorſqu'ils brulent ou inhu- „ ment les morts, ils y joignent les choſes „ néceſſaires au ſervice des vivans: ils ren- „ voyent même quelquefois à l'autre vie les „ décomptes d'affaires & le payement des det- „ tes. On en a vû qui ſe jettoient dans le „ bucher de leurs parens ou de leurs amis, pour

„ aller

Gaulois pour de très petits objets: *Tanta*

„ aller continuer de vivre avec eux.

Ils pensent que des corps les ombres divisées
Ne vont pas s'enfermer dans les champs Elisées,
Et ne connoissent point ces lieux infortunés,
Qu'à d'éternelles nuits le Ciel a condamnés.
De son corps languissant une ame séparée
S'en va renaitre ailleurs en une autre contrée:
Elle change de vie au lieu de la laisser,
Et ne finit ses jours que pour les commencer.
De ces peuples du Nord agréable imposture!
La frayeur de la mort, des frayeurs la plus dure,
N'a jamais fait pâlir ces fiéres nations,
Qui trouvent leur bonheur dans leurs illusions.
De là nait dans leurs cœurs cette brillante envie
D'affronter une mort qui donne une autre vie,
De braver les périls, de chercher les combats,
Où l'on se voit renaitre au milieu du trépas.

Trad. de Lucain I. I.

D. Bouquet a raison d'observer que de telles pratiques excluent plutôt qu'elles n'admettent le dogme de la Métempsychose. Comment pourroient-elles en effet s'allier avec une transmi-

ta gentium in rebus frivolis plerumque religio est.

migration des ames qui les fait repaſſer par l'enfance dans les corps de toutes ſortes d'animaux ou d'hommes de tout état. Au contraire, la précaution d'emmener avec ſoi ſes amis, ſes eſclaves, ſes armes, ſes chevaux, ſes vétemens, & autres choſes néceſſaires aux uſages de l'homme, le ſoin d'emporter des lettres pour ceux qui ſont déja partis, & d'y aſſigner le payement de l'argent prêté, s'accordent à merveille avec l'idée qu'on va revivre tous enſemble dans un autre pays comme on a vécu, & s'occuper des mêmes exercices. Les Celtes étoient un peuple à demi ſauvage. Il eſt naturel de retrouver chez eux le même fond de penſée que chez pluſieurs autres ſauvages, & aſſez approchant de celui des nations Septentrionales & guerriéres, dont la croyance contenue dans l'Edda & dans leurs anciennes poëſies ſemble en ce point avoir été commune à l'Europe barbare : car Lucain s'exprime là-deſſus en général : *populi quos deſpicit Arctos* : outre qu'il y a bien d'autres choſes dans la Mythologie de l'Edda, dont les traces reparoiſſent juſques chez les Pélaſges, & dans la Grèce barbare, où s'eſt faite la jonction des idées Orientales avec les idées Européanes.

SEC-

SECTION III.

Examen des cauſes auxquelles on attribue le Fétichiſme.

TAnt de faits pareils, ou du même genre, établiſſent avec la dernière clarté, que telle qu'eſt aujourd'hui la Religion des Négres Africains & autres Barbares, telle étoit autrefois celle des anciens peuples ; & que c'eſt dans tous les ſiécles, ainſi que par toute la terre, qu'on a vû régner ce culte direct rendu ſans figure aux productions animales & végétales. Il ſuffit d'avoir établi le fait par une foule de preuves. On n'eſt pas obligé de rendre raiſon d'une choſe où il n'y en a point : & ce ſeroit, je penſe, aſſez inutilement qu'on en chercheroit d'autre que la crainte

te & la folie dont l'eſprit humain eſt ſuſceptible, & que la facilité qu'il a dans de telles diſpoſitions à enfanter des ſuperſtitions de toute eſpèce. Le Fétichiſme eſt du genre de ces choſes ſi abſurdes qu'on peut dire qu'elles ne laiſſent pas même de priſe au raiſonnement qui voudroit les combattre. A plus forte raiſon ſeroit-il difficile d'alleguer des cauſes plauſibles d'une Doctrine ſi inſenſée. Mais l'impoſſibilité de la pallier aux yeux raiſonnables ne diminue rien de la certitude du fait, & ce ſeroit aſſurément pouſſer le Pyrrhoniſme hiſtorique au-delà de toutes bornes, que de vouloir nier la réalité de ce culte ſimple & direct en Egypte & chez les Négres. Les peuples ont pu ſe rencontrer également ſur ces abſurdités, ou ſe les communiquer les uns aux autres. Le voiſinage de l'Afrique & de l'Egypte rend ce dernier point fort vraiſemblable; ſoit que les Noirs

les eussent reçus des Egyptiens, ou que ceux-ci les tinssent d'eux : car on sait que l'Egypte avoit emprunté de l'Ethiopie une partie de ses plus anciens usages. Mais d'autre part, quand on voit, dans des siécles & dans des climats si éloignés, des hommes, qui n'ont rien entr'eux de commun que leur ignorance & leur barbarie, avoir des pratiques semblables, il est encore plus naturel d'en conclure que l'homme est ainsi fait, que laissé dans son état naturel brut & sauvage, non encore formé par aucune idée réfléchie ou par aucune imitation, il est le même pour les mœurs primitives & pour les façons de faire en Egypte comme aux Antilles, en Perse comme dans les Gaules : partout c'est la même mécanique d'idées ; d'où s'ensuit celle des actions. Et si l'on est surpris sur ce point particulier, qui paroît en effet très étrange, si l'on s'étonne de

voir

voir le Fétichiſme répandu chez tous les peuples groſſiers de l'univers, dans tous les tems, dans tous les lieux; il ne faut pour expliquer ce phénomène que le rappeller à ſa propre cauſe déja citée : c'eſt l'uniformité conſtante de l'homme ſauvage avec lui-même; ſon cœur perpétuellement ouvert à la crainte, ſon ame ſans ceſſe avide d'eſpérances, qui donnent un libre cours au déréglement de ſes idées, le portent à mille actions dénuées de ſens; lorſque ſon eſprit ſans culture & ſans raiſonnement eſt incapable d'appercevoir le peu de liaiſon qui ſe trouve entre certaines cauſes & les effets qu'il en attend. Puiſque l'on ne s'étonne pas de voir les enfans ne pas élever leur eſprit plus haut que leurs poupées, les croire animées, & agir avec elles en conſéquence, pourquoi s'étonneroit-on de voir des peuples, qui paſſent conſtamment leur vie dans une

continuelle enfance & qui n'ont jamais plus de quatre ans, raiſonner ſans aucune juſteſſe, & agir comme ils raiſonnent ? Les eſprits de cette trempe ſont les plus communs, même dans les ſiécles éclairés, & parmi les nations civiliſées. Auſſi cette eſpèce d'uſages déraiſonnables ne perd-il pas dans un pays en même proportion que la raiſon y gagne; ſurtout quand ils ſont conſacrés par une habitude invétérée & par une pieuſe crédulité. Leur antiquité les maintient chez une partie de la nation, tandis que peut-être l'autre les tourne en ridicule : elle les mélange même à d'autres cultes dominans, & à de nouveaux dogmes poſtérieurement reçus, comme il eſt arrivé en Egypte. En un mot il en eſt du Fétichiſme comme de la Magie, ſur laquelle Pline remarque qu'elle a été naturellement adoptée par des nations qui n'avoient rien pris l'une

de

de l'autre : *adeo iſta toto mundo conſenſere, quanquam diſcordi ſibi & ignoto.* Au reſte je ne vois pas pourquoi l'on s'étonne ſi fort que certains peuples ayent divinifé des animaux, tandis qu'on s'étonne beaucoup moins qu'ils ayent divinifé des hommes. Cette ſurpriſe, cette différence de jugement qu'on y met, me ſemble un effet de l'amour propre qui agit ſourdement en nous. Car malgré la haute prééminence de la nature de l'homme ſur celle des animaux, il y a dans le fond autant de diſtance de l'une que de l'autre jusqu'à la nature divine, c'eſt-à-dire une égale impoſſibilité d'y arriver. Un homme ne pouvant pas plus qu'un lion devenir une Divinité, c'eſt une façon de penſer auſſi déraiſonnable dans la nation qui le prétend de l'un que dans celle qui le prétend de l'autre. Cependant on ne fait nulle difficulté d'avouër que des nations très civili-

lisées, très inſtruites, très ſpirituelles, telles que les Grecs, les Romains & les Egyptiens mêmes, ont déïfié & adoré des hommes mortels; en même tems que l'on ſoutient que ce ſeroit faire tort à la juſte idée qu'on doit avoir de la ſageſſe Egyptienne, & qu'elle mérite en effet à beaucoup d'égards, que de dire que ce peuple a purement & ſimplement déïfié & adoré des animaux. Mais à mon ſens, toutes ces eſpèces d'idolatries ſont également déraiſonnables; & ce que j'y trouve de plus étrange, c'eſt que ces nations ſi vantées, & ſi dignes de l'être ſur tant de points, ſe ſoient figuré d'avoir le pouvoir de conférer la divinité & d'élever des êtres mortels au rang des Dieux. C'eſt pourtant ce qui eſt autrefois arrivé chez tant de nations ſpirituelles & philoſophes qui avoient l'uſage des apothéoſes.

Les Sçavans modernes qui ont traité cet-

cette matière, en convenant des faits, nient les conſéquences. * Ils ne demeurent pas d'accord que le culte rendu aux animaux fût un culte direct, ni que chaque animal ſacré fût pris pour autre choſe que pour ſymbole de la Divinité qu'il repréſentoit, & à laquelle il étoit dédié : quoiqu'ils ne faſſent pas difficulté d'avouer, que le vulgaire, aveugle comme partout ailleurs, & dont la façon de penſer ne doit nulle part décider du dogme, s'arrêtoit à l'écorce & à l'objet viſible. Selon leur opinion, l'Egyptianiſme a commencé par être une Religion pure & intellectuelle. Mais les hommes peu faits pour le culte abſtrait & mental, ſuſceptibles d'être touchés des objets qui affectent leurs ſens, prirent d'abord les aſtres pour types viſibles de [illegible] la

* Vid. Voff. de Idolol. L. 3. & 4. & Banier. Mythol. L. VI. C. 4.

la Divinité inviſible, & ne tardèrent pas à les adorer eux-mêmes : car il n'eſt guères poſſible de nier que le culte rendu aux aſtres ne fût un culte direct. Enſuite ils étendirent cette repréſentation typique aux objets terreſtres naturels animés, inanimés, en un mot à toute production de la nature féconde. Un petit nombre de gens ſages ne perdit pas de vue la rélation anciennement établie, & rapporta ſon hommage à l'Etre ſuprême auteur de tous les Etres ; tandis que la Religion, d'intellectuelle qu'elle avoit été, devint à peu près matérielle pour le reſte du monde. Voilà ſelon eux quel doit avoir été le progrès du Paganiſme. Mais il me ſemble que cette façon de raiſonner prend l'inverſe de l'ordre naturel des choſes. Que l'on me permette de m'expliquer à cet égard.

On dit communément que tous les peuples ont eu les véritables idées d'une

Re-

Religion intellectuelle, qu'ils ont ensuite tout-à-fait défigurée par de grossiéres superstitions ; & qu'il n'y a pas une nation sur la terre qui ne s'accorde dans l'idée universelle de l'existence de Dieu. Ces deux propositions sont très vrayes dans le sens où elles doivent être prises, & que j'expliquerai bientôt de manière à les solidement prouver : mais j'ose dire qu'elles sont peu conformes à la vérité dans le sens où l'on les avance communément. Elles n'ont pas besoin d'être appuyées de raisons peu concluantes ; & ce seroit leur faire tort que de vouloir les soutenir par des argumens contraires à la nature des choses & démentis par les faits. L'erreur à cet égard vient, ce me semble, de ce que l'on considère ici l'homme comme il est premiérement sorti des mains de son créateur, en état de raison & bien instruit par la bonté divine ; au lieu qu'il

ne faut considérer le genre humain que postérieurement à sa destruction presque totale, & au châtiment mérité, qui renversant la surface de la terre, & abolissant partout, hors en un seul point, les connoissances acquises, produisit un nouvel état des choses. Des trois Chefs de générations qui repeuplèrent la terre sortie de dessous les eaux, la famille de l'un d'eux seulement conserva la connoissance du culte primordial & les saines idées de la Divinité. La postérité des deux autres, plus nombreuse & plus étendue que celle du premier, perdit encore le peu qui lui restoit de connoissances, par son éloignement & sa dispersion en mille petites colonies isolées dans des régions incultes & couvertes de bois. Que purent être les descendans de ceux-ci nécessairement réduits dans une terre ingrate à ne s'occuper que des soucis pressans du besoin animal ? Tout

étoit

étoit oublié, tout devint inconnu. Ce nouvel état d'une ſi grande partie du genre humain, qui a ſa cauſe forcée dans un événement unique, eſt un état d'enfance, eſt un état ſauvage dont pluſieurs nations ſe ſont tirées peu à peu, & dont tant d'autres ne ſont encore ſorties que fort imparfaitement. Nous voyons, nous liſons que quelques-unes ſont preſqu'encore au premier pas; que d'autres ſe ſont formées par leur induſtrie & par leur propre expérience; que d'autres ont acquis davantage par l'exemple d'autrui; que d'autres enfin ont atteint le point véritable de la police, de la raiſon, & du développement de l'eſprit. Mais nous voyons en même tems le tableau ſucceſſif du progrès de ces dernières, & qu'ainſi qu'on eſt en bas âge avant que d'être homme fait, elles ont eu leurs ſiécles d'enfance avant leurs ſiécles de raiſon. Preſ-

que partout où nous pouvons remonter aux premières traditions d'un peuple policé, elles nous le montrent ſauvage ou barbare : & s'il eſt un peuple où ces traditions ſoient trop éloignées de nous pour y pouvoir atteindre, n'eſt-il pas conforme aux principes du bon ſens & de l'analogie de les préſumer telles que nous les voyons ailleurs ; de ſuppoſer le même progrès ſucceſſif de dévelopement auquel ce peuple ſera parvenu plus anciennement qu'un autre ; de juger enfin des choſes inconnues par les choſes connues ? Pourquoi les Egyptiens de la race de Cham ſeroient-ils à cet égard plus privilégiés, malgré leur ſageſſe acquiſe, que les Pélaſges devenus Grecs, que les Aborigènes devenus Romains, que les Celtes & les Germains devenus François, que les Scythes devenus Turcs & Perſans ? La plûpart des Nations rentrent dans cet ordre commun,

mun, à ne les prendre que du renouvellement du monde, après que la colére céleste l'eut noyé sous les eaux. C'est une nouvelle époque pour le genre humain, où l'homme ne doit plus être regardé comme étant dans cet état de perfection dans lequel il étoit primitivement sorti des mains de son Créateur; mais comme étant en cet état d'ignorance & d'enfance d'esprit où sont aujourd'hui les petites nations qui vivent isolées dans les déserts, ainsi que la plus grande partie du genre humain y vivoit pour lors.

Or en prenant les choses de ce point de révolution, comme il me semble raisonnable de le faire, & comme j'ai pris soin d'en avertir d'avance, revenons aux deux propositions ci-dessus, pour les examiner selon la marche ordinaire de l'esprit humain. La première, savoir, que tous les peuples ont commencé par

avoir les justes notions d'une Religion intellectuelle, qu'ils ont ensuite corrompues par les plus stupides idolatries ; la première, dis-je, dans l'ordre des choses qu'elle suppose, n'a rien de conforme au progrès naturel des idées humaines, qui est de passer des objets sensibles aux connoissances abstraites, & d'aller du près au loin, en remontant de la créature au Créateur, non en descendant du Créateur qu'il ne voit pas à la nature qu'il a sous les yeux. Un profond Philosophe, qui après avoir dit, *je pense, donc je suis*, s'éléve tout d'un coup de cette seule idée à la connoissance du spiritualisme & à la conviction de l'existence d'un seul Dieu immatériel & cause première, avoit déja pardevers lui mille & mille idées qui lui ont servi à franchir d'un seul vol cet immense intervalle. Mais ceux qui donneroient aux Sauvages la tête de Platon

ou

ou celle de Descartes seroient-ils des critiques bien judicieux? On voit quantité de peuples, après n'avoir eu qu'une croyance fort matérielle, s'élever peu à peu par l'instruction ou par la réflexion à un meilleur culte. Mais autant il est inouï qu'une nation, après avoir habité les villes, & joui des avantages d'une bonne nourriture & d'une forme de societé policée, se soit mise à errer dans les bois & à vivre de gland, à moins d'un événement qui renverse la surface de la terre, autant il est sans exemple que les esprits deviennent aveugles de clairvoyans qu'ils étoient, qu'ils passent d'un sentiment sublime à un sentiment brut, & qu'une nation douée sur ce point d'une façon de penser saine & intellectuelle, soit tombée dans cet excès de stupidité qu'on a lieu de reprocher à presque toutes. La suite ordinaire de ce qui arrive chez un peu-

ple inſtruit eſt qu'à force de ſubtiliſer ſur la croyance, de diſſerter ſur le dogme, d'étendre & de ſubdiviſer les objets du culte, la Religion y dégénère en puérilités minutieuſes chez une partie de la nation : une autre partie, plus mal à propos encore, l'abandonne tout-à-fait; tandis que les gens ſages conſervent dans ſa pureté ce qu'elle a de bon & de vrai, ſans donner dans l'un ni dans l'autre excès, ſans confondre le fond d'un dogme reſpectable avec la ſurcharge étrangère qui ſert de prétexte aux eſprits trop libres pour rejetter le tout.

Quant à la ſeconde propoſition de l'idée univerſelle de Dieu, véritablement il doit être auſſi rare de trouver des peuples qui n'ayent pas la croyance de quelque être ſupérieur à qui il faut s'adreſſer pour en obtenir ce qu'on ſouhaite, qu'il ſeroit difficile de trouver des hommes libres de tout ſentiment de

crainte, d'eſpérance ou de déſir. L'idée de la Divinité, dit un Miſſionnaire * bien inſtruit des mœurs Américaines, ſe fait ſentir en nous par tout ce qui eſt la preuve de nôtre foibleſſe. Nôtre dépendance, notre impuiſſance, nôtre déréglement, & nos maux joints au ſentiment d'une rectitude naturelle, nous aident à nous élever au-deſſus de nous-mêmes, & à chercher hors de nous un maître qui ne ſoit pas ſujet à nos miſères. Ainſi quoiqu'il y ait quelques peuples fort brutes en qui on n'aperçoit aucune étincelle de Religion, le commun des Nations Sauvages rend quelque culte à certains êtres ſupérieurs aux hommes, dont il attend du bien ou craint du mal. Mais y a-t-il rien dans leur façon de penſer qui réponde à une idée de Dieu approchante de celle que l'on

* Laffiteau mœurs des Amer. T. I.

doit avoir? c'eſt donner aux expreſſions une force qu'elles n'ont pas en matiére abſtraite, que de prétendre qu'il ſuffit de ſe ſervir des mêmes termes pour avoir les mêmes choſes dans la tête. Chez les Sauvages les noms *Dieu* ou *Eſprit* ne ſignifient point du tout ce qu'ils veulent dire parmi nous. En raiſonnant ſur leur façon de penſer, il faut, comme on l'a déja remarqué, ſe bien garder de leur attribuer nos idées, parce qu'elles ſont à préſent attachées aux mêmes mots dont ils ſe ſont ſervis, & ne leur pas prêter nos principes & nos raiſonnemens. On peut dire en général que dans le langage vulgaire du commun Paganiſme, le mot *Dieu* ne ſignifioit autre choſe qu'un être ayant pouvoir ſur la nature humaine: ſoit qu'on crût qu'il avoit toujours été tel, ou que l'on s'imaginât qu'il avoit acquis ce degré d'autorité. Ce n'eſt point, ſelon les idolâtres, une néceſſi-

té

té pour être *Dieu* que d'avoir toujours été, ni que d'être d'une nature indépendante : en un mot ils n'ont là-deſſus aucun principe clair, ni aucun raiſonnement conſéquent dont on puiſſe tirer de concluſion ſatisfaiſante. Mais une preuve de l'exiſtence de Dieu bien plus évidente & plus ſolide que cette univerſalité des ſuffrages, dans le nombre deſquels il y en a tant qui ne méritent pas d'être comptés, c'eſt l'accord unanime des hommes intelligens & des nations éclairées : c'eſt de voir ce dogme être partout le fruit ſolide d'un bon raiſonnement, la conviction s'augmenter, le culte s'épurer, dans le même progrès que la raiſon humaine ſe dévelope, ſe fortifie, & parvient à ſon meilleur degré : c'eſt enfin d'être obligé d'avouer par des preuves de fait, que plus un peuple eſt privé de ſens commun, moins il connoit la Divinité ; & que plus il acquiert de juſteſſe d'eſ-

prit, plus-tôt il arrive à la connoiſſance de cette importante vérité. C'eſt par là qu'après des ſiécles d'enfance & de barbarie, chaque peuple parvenu à ſa maturité a pris une façon de penſer plus ſaine ſur ce point capital, & que le commun accord où le raiſonnement a conduit les nations civiliſées a formé pour le genre humain une certitude morale, à laquelle la révélation a joint la certitude phyſique pour ceux qui en ont été favoriſés. Les croyances religieuſes des Sauvages & des Payens étant donc des opinions purement humaines, le principe & l'explication en doivent être cherchés dans les affections même de l'humanité, où ils ne ſont pas difficiles à rencontrer; les ſentimens des hommes qui les ont produites ſe pouvant réduire à quatre, la crainte, l'admiration, la reconnoiſſance, & le raiſonnement. Chacun d'eux a fait ſon effet ſur les peuples,

ples, ſelon qu'ils étoient plus près ou plus loin de leur enfance, ſelon qu'ils avoient l'eſprit plus ou moins éclairé : mais le grand nombre étant de ceux qui manquent de lumiéres, l'impreſſion faite par les premiers de ces quatre mobiles, dont l'un a produit le Fétichiſme & l'autre le Sabéïſme, eſt auſſi la plus ancienne & la plus étendue.

La plus étendue ; car les principes plus ſolides de quelques Philoſophes & de quelques bons eſprits, ou la ſaine doctrine d'une nation privilégiée, ne forment qu'une bien petite quantité ſur le total. La plus ancienne : cela s'entend, comme je l'ai déja ſouvent expliqué, depuis la renaiſſance du monde, depuis que le genre humain réduit par ſa punition à un petit nombre de familles iſolées & diſperſées ſur la ſurface de la terre, fut tombé dans les ténèbres de l'ignorance & de l'oubli de ſon Créateur.

Voyons dès-lors le rapport clair de l'histoire profane de toutes ces nations. Plus on y remonte, plus on trouve le genre humain plongé dans l'aveuglement. La plus ancienne mémoire de ces peuples nous y présente toujours le polythéisme comme étant le systême commun & reçu partout. Les quatre côtés du monde rendent également témoignage du même fait, & se réunissent pour former une preuve aussi complette qu'on puisse l'avoir en pareil cas. L'erreur sur le dogme religieux y marche d'un pas égal avec l'ignorance de toutes autres choses utiles & décentes dans laquelle l'homme s'étoit vu replongé. On voit que les arts primitifs s'étoient perdus, que les connoissances acquises étoient restées ensevelies sous les eaux, que ce n'est presque partout qu'un pur état de barbarie; suites naturelles d'une révolution si générale & si puissante. Que si malgré cela on

on veut ſoutenir que dans ce même tems, avant l'uſage de l'écriture, avant le recouvrement des arts & des ſciences, ces mêmes nations, que l'on voit toujours Payennes dans leurs propres mémoires, ſuivoient les principes d'une Religion pure & intellectuelle; c'eſt-à-dire, que pendant qu'elles étoient ignorantes & barbares, elles ont découvert la vérité, qu'elles ont enſuite abandonnée pour l'erreur dès qu'elles ſont devenues inſtruites & civiliſées, ne ſera-ce pas avancer une propoſition non moins contraire à la raiſon, qu'à l'expérience? Les Nations Sauvages d'Aſie, d'Afrique & d'Amérique ſont toutes idolâtres. On n'a pas encore trouvé une ſeule exception à cette régle : tellement qu'à ſuppoſer un voyageur tranſporté dans un pays inconnu, s'il y trouve une nation inſtruite & policée, ce qui eſt le cas le plus favoble, encore perſonne n'oſera-t-il aſſu-

rer,

rer, avant que d'avoir vérifié le fait, que la Religion y eſt vraiment pure & intellectuelle comme parmi nous, au lieu que ſi le peuple eſt ſauvage & barbare, on annoncera d'avance qu'il eſt idolâtre, ſans crainte de ſe tromper.

Il eſt certain que ſelon le progrès connu de la penſée humaine, deſtituée du ſecours de la révélation, le vulgaire ignorant a commencé par avoir quelques notions petites & communes d'un pouvoir ſupérieur, avant que d'étendre ſes idées juſqu'à cet être parfait qui a donné l'ordre & la forme à toute la nature. Il ſeroit plus ſenſé d'imaginer que l'homme a bâti des palais avant que de bâtir des cabanes, qu'il a étudié la Géométrie avant l'Agriculture, que d'aſſurer qu'il a conçu la Divinité comme un pur eſprit rempliſſant tout l'univers de ſon immenſité, avant que de ſe l'être figurée comme une grande puiſſance du

genre

genre de la puiſſance humaine, mais douée d'une force tout-à-fait ſupérieure & non limitée, ayant des déſirs & des paſſions ſemblables à celles de l'homme, des membres & des organes comme lui. L'eſprit humain s'élève par degrés de l'inférieur au ſupérieur : il ſe forme une idée du parfait, par des abſtractions tirées de l'imparfait : il ſépare lentement la plus noble partie d'un être de la plus groſſiére : accroiſſant & renforçant l'idée qu'il s'en forme, il la tranſporte ſur la Divinité. Rien ne peut déranger ce progrès naturel de la penſée, à moins qu'un argument auſſi ſenſible qu'invincible, qu'un fait auſſi évident qu'inconteſtable, ſuppléant aux forces que l'eſprit humain n'auroit pu trouver en ſoi, ne le conduiſe du premier coup aux purs principes du Théïſme, en lui faiſant franchir d'un ſeul pas l'immenſe intervalle qui eſt entre la nature divine & la nature hu-

maine.

maine. Auſſi la bonté de Dieu avoit-elle conduit le premier homme à ce point d'une manière claire, en ſe manifeſtant à lui dès le moment de la création: auſſi s'eſt-il directement révélé, & a-t-il lui-même donné les loix du culte à la race choiſie. Auſſi cette néceſſité d'une révélation, qui inſtruit nettement l'homme de ce qu'il auroit eu trop de peine à découvrir ſans le ſecours de la bonté divine, eſt-elle un des principaux argumens qu'on employe pour preuve de ſon inconteſtable certitude. Ce n'eſt pas néanmoins que cet argument ſenſible dont j'ai parlé ne puiſſe ſe tirer à la longue de l'ordre extérieur de l'univers, lorſqu'on vient à l'examiner avec réflexion: mais la manière dont les traditions nous montrent que les choſes ſe ſont paſſées n'induit guères à penſer que cette réflexion ait beaucoup influé ſur la plûpart des peuples lorſqu'ils ſe ſont formé leur

premié-

premiére notion religieuſe. La cauſe d'un objet tout-à-fait familier n'attire ni l'attention ni la curioſité. Quelques ſurprenans ou extraordinaires que ces objets ſoient en eux-mêmes, le vulgaire ignorant & ruſtique les laiſſe paſſer ſans examen ni recherche. Ceux qui ont écrit des Romans hypothétiques, où ils ſe ſont plu à dépeindre un homme ſeul abandonné dès l'enfance en quelque iſle déſerte, qui ſe fait de lui-même à la vue du cours de la nature les plus ſubtiles queſtions phyſiques & métaphyſiques, qui parvient à les réſoudre ſainement & à tirer de ſon raiſonnement la concluſion d'une ſage doctrine ſur tous ces points; ceux-là, dis-je, étoient dans un état de perfection d'eſprit qui leur permettoit de bâtir de telles hypothèſes qu'ils avoient d'avance toutes décidées; ils ſe trouvoient fournis de connoiſſances acquiſes, qui opéroient en eux lors

même qu'ils cherchoient à ſe déguiſer leur propre opération. Mais un pauvre Sauvage néceſſiteux, tel qu'on voit qu'ont été les plus anciens hommes connus de chaque nation, preſſé par tant de beſoins & de paſſions, ne s'arrête guères à réfléchir ſur la beauté ni ſur les conſéquences de l'ordre qui règne dans la nature, ni à faire de profondes recherches ſur la cauſe premiére des effets qu'il a coutume de voir dès ſon enfance. Au contraire, plus cet ordre eſt uniforme & régulier, c'eſt-à-dire parfait, plus il lui eſt par là devenu familier : moins il le frape, moins il eſt porté à l'examiner & à l'approfondir. C'eſt l'irrégularité apparente dans la nature, c'eſt quelque événement monſtrueux ou nuiſible qui excite ſa curioſité & lui paroît un prodige. Une telle nouveauté l'allarme & le fait trembler : une telle faculté de nuire excite en lui la terreur & tout ce qui en eſt une

ſuite.

ſuite. Auſſi voyons-nous les Sauvages s'adreſſer beaucoup plus ſouvent dans leurs priéres aux génies malfaiſants qu'à ceux auxquels ils doivent les bienfaits habituels que leur procure le cours ordinaire & régulier de la nature. Une choſe telle qu'elle doit être, un animal bien conſtitué dans ſes membres & dans ſes organes, eſt pour le Sauvage un ſpectacle ordinaire qui n'excite en lui ni ſenſation ni dévotion. Un tel animal a été produit ainſi par ſon père, & celui-ci par le ſien. Encore un peu d'éloignement, ſa curioſité demeure ſatisfaite : dès que les objets ſont mis à une certaine diſtance, il les perd de vue. N'imaginez pas qu'il ſe jette dans la queſtion de ſavoir qui a produit le premier animal, encore moins d'où vient le ſyſtême général & la fabrique de l'univers, ni qu'il veuille ſe tourmenter l'eſprit pour une choſe ſi éloignée, ſi peu intéreſſante à ſes be-

ſoins,

ſoins, & qui paſſe ſi fort les bornes de ſa capacité.

Peut-être même la conſidération peu exacte du cours ordinaire des choſes de la nature auroit-elle été capable de conduire un peuple ſauvage au polythéiſme, & de lui faire ſuppoſer que le monde eſt gouverné par pluſieurs puiſſances indépendantes & non tout-à-fait abſoluës. Il faut une vûe fine & de profondes obſervations combinées pour apercevoir la liaiſon qui, enchainant les unes aux autres les cauſes & les effets de toutes choſes, montre qu'elles émanent d'un principe & d'une puiſſance unique : au lieu que les yeux les moins attentifs ſont aiſément frapés de la contrarieté apparente qui ſe trouve entre les événemens journaliers, de la manière dont les tempêtes détruiſent les productions de la terre féconde, dont les maladies ruinent la bonne conſtitu-

tion du corps humain, dont les ſuccès varient en bien ou en mal dans une guerre entre deux nations, ou dans une querelle particuliére entre deux ennemis. Si l'on penſe que toutes ces choſes ſont dirigées par des puiſſances ſupérieures, il tombera facilement dans un eſprit non exercé, que ces puiſſances ou ces principes ſont différens & ont chacun leur deſſein & leurs fonctions ſéparées. De là on viendra ſans peine à croire qu'il y a une Divinité particuliére pour chaque élément, pour chaque nation, pour chaque fonction principale de la vie humaine, & que le combat de ces différentes puiſſances eſt la cauſe immédiate de tant de varieté dans les événemens. Comme on a conçu ces puiſſances ſemblables aux puiſſances humaines, s'il eſt queſtion de les déterminer en ſa faveur, on y employera les mêmes moyens qui

qui ſont propres à déterminer les hommes, à ſe procurer leurs faveurs ou à faire ceſſer leur haine ; & ces moyens auront premiérement été mis en uſage par les reſſorts qui agitent le plus vite & le plus vivement l'humanité. Or ces reſſorts ne ſont certainement pas la curioſité ſpéculative ni le pur amour de la vérité, motifs trop rafinés pour des eſprits ruſtiques & trop généraux pour des têtes étroites. Les paſſions ordinaires à l'homme l'amènent beaucoup plus vite à ce point : ſoit la crainte, ſoit l'eſpérance, en un mot toute inquiétude ſur ce qui fait l'objet de ſes beſoins, ou du déſir que l'homme a naturellement de prévaloir de quelque maniére que ce ſoit ſur un autre homme. Agité par les penſées qui naiſſent de ſes affections intérieures, c'eſt alors qu'il commence à jetter les yeux avec une curioſité craintive ſur le cours des cauſes futures, & à

rai-

raiſonner bien ou mal ſur le principe des événemens divers & contraires de la vie humaine. Tandis que ces paſſions le tiennent ſuſpendu dans l'anxieté que lui donne l'incertitude des événemens futurs qu'il ne peut ni connoître ni régir, ſon imagination s'employe à ſe former une idée de certains pouvoirs ſupérieurs aux ſiens, qui font ce qu'il ne peut faire, en connoiſſant & régiſſant eux-mêmes les cauſes dont il n'a pas la puiſſance de déterminer les effets. On ſait le penchant naturel qu'a l'homme à concevoir les êtres ſemblables à lui-même, & à ſuppoſer dans les choſes extérieures les qualités qu'il reſſent en lui. Il donne volontiers & ſans réflexion de la bonté & de la malice, même aux cauſes inanimées qui lui plaiſent ou qui lui nuiſent. L'habitude de perſonifier ſoit de tels êtres phyſiques, ſoit toute eſpèce d'êtres moraux, eſt une métaphore naturelle

turelle à l'homme, chez les peuples civilisés comme chez les nations sauvages. Et quoique celles-ci ne s'imaginent pas toujours réellement, non plus que ceux-là, que ces êtres physiques, bons ou mauvais à l'homme, soient en effet doués d'affection & de sentiment, cet usage des métaphores ne laisse pas que de prouver qu'il y a dans l'imagination humaine une tendance naturelle à se le figurer ainsi. Les Nymphes des fontaines, les Driades des bois ne sont pas des personnages imaginaires pour tout le monde sans exception : dans tout pays le vulgaire ignorant croit de bonne foi l'existence des Génies, des Fées, des Lutins, des Satyres, des Spectres &c. Faut-il donc tant s'étonner si ce même vulgaire, parmi les peuples ignorans & grossiers, est venu à se figurer, qu'il y avoit dans certains êtres matériels, objets de son culte, une puissance, un Gé-

nie

nie quelconque, un Fétiche, un Manitou? ſi en levant les yeux vers les globes lumineux qui parent le Ciel, il s'eſt à plus forte raiſon imaginé que les aſtres étoient animés par des Génies? ſi pouſſé par la crainte à ſuppoſer des pouvoirs inviſibles, & conduit par les ſens à fixer ſon attention ſur les objets viſibles, il a réuni deux opérations oppoſées & ſimultanées, en attachant le pouvoir inviſible à l'objet viſible, ſans diſtinguer dans la groſſière contexture de ſon raiſonnement l'objet matériel du pouvoir intelligent qu'il y ſuppoſoit, comme il eût été moins déraiſonnable de le faire? ſi enfin il a prêté à ce pouvoir intelligent les mêmes affections d'amour, de haine, de colère, de jalouſie, de vengeance, de pitié &c. dont il eſt lui-même agité? Cette façon de penſer une fois admiſe pour certains objets, ſe généraliſe ſans peine & s'étend à beaucoup

d'autres, ſurtout dans les circonſtances où le hazard, c'eſt-à-dire les accidens imprévus, ont beaucoup d'influence; car c'eſt alors que la ſuperſtition prend ſur les ames un plus grand empire. Coriolan diſoit que les Dieux influoient ſurtout dans les affaires de guerre, où les événemens ſont plus incertains qu'ailleurs. Nos anciens François remettoient la déciſion des procès obſcurs à une méthode de jugement qui tient beaucoup de la façon de penſer des Sauvages, qu'ils appelloient très-mal-à-propos les jugemens de Dieu. Un célèbre écrivain étranger, de qui je tire une partie de ces réflexions, remarque que les matelots, les moins capables de tous les hommes d'une méditation ſérieuſe, ſont en même tems les plus ſuperſtitieux. Il en eſt de même des joueurs, qui s'imaginent volontiers que la fortune bonne ou mauvaiſe s'attache avec intelligence à cent

pe-

petites circonſtances frivoles qui les tiennent dans l'inquiétude. Avant que les Etats fuſſent réglés par un bon corps de Loix, par une forme de Gouvernement méthodique & combinée, le défaut de prévoyance & de bon ordre y rendoit l'empire du hazard plus dominant qu'il ne l'a depuis été : ainſi les accidens étant plus communs dans les Gouvernemens & dans les ſiécles ſauvages, la ſuperſtition née de la crainte des accidens, ne pouvoit manquer d'y avoir auſſi plus de force, & d'y multiplier les Puiſſances inviſibles qu'on croyoit maîtreſſes de diſpoſer du bonheur ou du malheur de chaque individu. Comme dans cette façon de penſer il eſt naturel de ne leur croire qu'un pouvoir limité à de certains effets, quoique ſurhumain, il devient par-là naturel auſſi d'en multiplier aſſez le nombre pour qu'il puiſſe répondre à l'extrême varieté

 des

des événemens, & ſuffire à tant d'effets dont on les regardoit comme les cauſes. De là tant de Divinités locales ou appropriées à certains petits beſoins particuliers, tant d'amulettes, de taliſmans, & de Fétiches divers. Il en falloit de généraux pour chaque pays ou pour chaque grand effet phyſique : il en falloit de particuliers pour chaque perſonne, même pour chaque petit deſir de chaque perſonne, & ſurtout pour la préſerver de chaque accident fâcheux qu'elle pouvoit avoir lieu de craindre. Car les affections triſtes jettent beaucoup plus vite dans la ſuperſtition, que les ſentimens agréables. Ceux-ci, rempliſſans l'ame de la joie qu'ils lui inſpirent, lui donnent une certaine vivacité gaye, qui ne la laiſſe guères s'occuper que de ſon plaiſir préſent : d'ailleurs l'homme reçoit volontiers le bien qui lui arrive comme une choſe qui lui eſt due : mais l'infortune l'al-

lar-

larme, le jette promptement dans la recherche de la ſource d'où peut provenir le mal, & des moyens de le détourner. Plus la crainte & la mélancholie ſont fortes, plus elles multiplient les objets de terreur, plus elles portent à les attribuer à un grand nombre de cauſes malfaiſantes qu'il faut appaiſer par des ſoumiſſions. C'eſt un fait que l'expérience vérifie chez les Sauvages ; on ſçait qu'ils s'adreſſent beaucoup plus ſouvent à leurs Fétiches pour les détourner de leur faire du mal, que pour leur rendre graces des bienfaits reçus : & même dans toutes les Religions on ſe ſert avec avantage des afflictions qui arrivent à chacun pour le ramener aux ſentimens d'une piété véritable.

Une ſeconde cauſe s'eſt jointe à celle que je viens d'expoſer, & a beaucoup contribué ſans doute à propager la fauſſe croyance dont il s'agit ici. Com-

me le désir & la crainte sont des sentimens incertains & flottans, ils s'attachent volontiers au premier appui qu'ils rencontrent, sans observer s'il est solide. Une telle disposition de l'ame, grossissant la peur & les scrupules, donne beau jeu aux gens fourbes, lorsqu'ils trouvent quelque avantage à la mettre à profit pour leur propre intérêt. Sur cet article les hommes, pour être barbares, n'en sont ni moins rusés ni moins ardens à profiter de la crédulité d'autrui. C'est ainsi qu'en usent les Jongleurs parmi les Sauvages, leur persuadant que de petits instrumens qu'ils possédent sont doués d'un esprit vivant capable de déterminer les effets de leurs souhaits. Il ne faut pas douter que dès les premiers tems où la folle imagination du Fétichisme a commencé de prendre quelque cours parmi les Nations ignorantes, ces Jongleurs n'ayent fait

de

de leur mieux pour étendre, ſur le premier plan adopté, un ſyſtême de crédulité ſi compatible avec leur intérêt perſonnel; & qu'ils n'ayent trouvé beaucoup de facilité à y réuſſir. L'artifice y a donc eu ſa part, comme aux oracles du Paganiſme, & s'eſt joint à la foibleſſe & à la folie de l'humanité, pour faire jetter de plus profondes racines à une opinion, qui, toute abſurde qu'elle eſt, trouve pourtant ſa premiére ſource dans le fond des affections générales de la nature humaine.

Mais, dira-t-on, comment ſe peut-il faire qu'un culte auſſi groſſier puiſſe durer depuis ſi longtems parmi des Sauvages mêmes? comment à plus forte raiſon auroit-il pû ſe maintenir dans l'Egypte & dans l'Orient civiliſé? ou, puiſque le fait eſt inconteſtable, n'eſt-il pas poſſible de prêter là-deſſus d'une manière vraiſemblable de plus ſaines idées

à cette nation en particulier ?

Le premier point n'a pas beaucoup de difficulté, lorſqu'il s'agit de peuples barbares, chez qui les mœurs ne changeant pas, deux mille ans n'apportent aucune altération aux uſages, & de qui, lorſqu'on leur demande raiſon de ce qu'ils pratiquent, on ne retire d'autre réponſe, ſinon, que cela s'eſt fait de tout tems, que leurs péres faiſoient ainſi, & que leurs enfans feront de même. On ſçait qu'ils vivent dans une inſenſibilité qui tient de l'apathie, née du petit nombre de leurs idées, qui ne s'étendent pas au-delà de leurs beſoins préſens: ils ne ſçavent rien, & n'ont nulle envie de ſçavoir: ils paſſent leur vie ſans penſer, & vieilliſſent ſans ſortir du bas âge, dont ils conſervent tous les défauts. Pour changer les mœurs d'une nation, il faut de ces génies ſupérieurs, tels que dix ſiécles en fourniſſent

ſent à peine un ſur toute la terre, & de plus qu'il ſe rencontre dans des circonſtances favorables; deux points preſqu'impoſſibles à réunir chez les Barbares : ou bien il faut que ce ſoit l'opération lente de l'exemple; l'imitation étant le guide ordinaire des actions humaines. Mais parmi eux les exemples nouveaux n'ont que très peu de force pour prévaloir ſur les vieilles coutumes. Un Caraïbe qui reçoit quelque inſtruction d'un Chrêtien * lui répond froidement: „ Mon ami, vous êtes fort ſubtil; „ je voudrois ſçavoir parler auſſi bien „ que vous; mais ſi nous faiſions ce „ que vous dites, nos voiſins ſe mo„ queroient de nous. Vous dites qu'en „ continuant ainſi nous irons en Enfer: „ mais puiſque nos péres y ſont, nous „ ne valons pas mieux qu'eux, nous „ pouvons bien y aller auſſi. " L'habitu-

 de

* Hiſt. des Colon. Angl.

de maintient donc un tems infini les ufages, quels qu'ils foient, parmi des gens qui n'agiffent que par coutume, fans réfléchir fi le principe de la coutume a quelque jufteffe, ni même s'en foucier. Elle les y maintiendroit encore longtems après qu'ils n'auroient pas laiffé d'en adopter auffi de meilleurs : c'eft une feconde remarque qu'il faut faire ici par raport aux Egyptiens, & qui n'eft pas moins fondée que la précédente. Dévelopons-la plus au long.

Selon les principes que j'ai pofés, & qu'on ne doit jamais féparer de la reftriction que j'y ai jointe, principes que l'expérience & la tradition conftante vérifient auffi fouvent qu'il eft poffible, il n'y a prefque aucune nation qui n'ait été fauvage dans fa premiére origine, qui n'ait commencé par cet état d'enfance & de déraifon. Les Egyptiens y ont donc été comme les autres : ils font même ve-

nus tard, s'il eſt vrai, comme le dit Hérodote, que leur terre ſoit un don du Nil; quoiqu'il ne ſubſiſte plus guères de traditions antérieures aux tems où nous les voyons déja ſortis de la barbarie dans laquelle les autres Africains leurs voiſins ſont encore plongés : & là-deſſus peut-être jugera-t-on incroyable que la nation Egyptienne ſi bien policée, chez qui d'ailleurs on ne laiſſe pas que de trouver des notions de la Divinité plus juſtes qu'elles ne ſont chez beaucoup d'autres, ait pû donner dans un genre de ſuperſtition auſſi groſſier que l'eſt celui des Négres. Mais toutes les ſuppoſiſitions que l'on voudra faire ne peuvent détruire un fait ſi bien avéré. Il faut démentir le témoignage unanime de l'antiquité, ou convenir que les Egyptiens adoroient des chiens, des chats, des lézards & des oignons, & qu'ils avoient pour leurs Divinités un

auſſi grand reſpect, & le même genre de reſpect par raport au rite, que les Négres ont pour leurs Fétiches. La teneur des Loix Moſaïques nous fait voir combien le culte des animaux étoit ancien en Egypte. L'hiſtoire nous prouve que, quoique l'une des Nations fût infiniment plus civiliſée que l'autre, elle n'a pas eu moins d'abſurdité dans ſon culte. La police n'exclud pas la ſuperſtition. On n'ignore pas qu'il y a des peuples fort ſpirituels d'ailleurs, tels que les Chinois, qui ont à cet égard d'étranges opinions. Les Augures établis chez les Romains dans le ſiécle de l'enfance de Rome n'ont-ils pas continué d'y ſubſiſter dans le plus beau tems de la République? c'étoient même les perſonnes les plus qualifiées, les plus ſçavantes, les plus ſpirituelles, qui en exerçoient gravement les fonctions, quoique de leur propre aveu ils euſſent bien de la

pei-

peine à ſe regarder ſans rire. Quel ſiécle plus célèbre & plus éclairé que celui d'Auguſte ? Quel homme plus ſpirituel & plus inſtruit que cet Empereur ? Cependant lorſqu'après la perte de ſa flotte il voulut châtier Neptune & ſe venger de ce Dieu, c'eſt une marque évidente qu'il le regardoit de bonne-foi comme une Divinité réelle, & comme cauſe volontaire de ſon déſaſtre. Mais, d'autre part, quelle folie à un homme de s'imaginer qu'il va punir un Dieu ! & quelle inconſéquence que d'en former le deſſein, quand on croit réellement en ſa divinité ! Où pourroit-on trouver une plus forte marque qu'il n'y a rien de ſi déraiſonnable qui ne puiſſe par fois trouver ſa place dans l'eſprit d'un homme ſage ?

Perſonne ne diſconvient que lorſqu'il s'agit des traditions religieuſes des peuples Payens, ce n'eſt ni raiſonner juſte, ni

ni connoître les hommes, que de conclure, de ce qu'une chose est absurde, que le fait n'est pas vrai; & même que de nier que chez une nation où une telle opinion étoit ancienne & courante, elle n'avoit cours que parmi le peuple, & qu'elle étoit rejettée par tous les gens sensés. Quand même ceux-ci n'en auroient au fond de l'ame fait aucun cas, n'auroient-ils pas fait profession de suivre à l'extérieur la croyance publique? Mais indépendamment de ceci, beaucoup d'entr'eux sans doute y donnoient de bonne foi: & l'on a eu raison de remarquer, que comme il n'y a point de précepte si rigoureux qui n'ait été reçû par des gens entiérement livrés aux plaisirs des sens, de même n'y a-t-il point d'opinion dogmatique si dénuée de fondement qui ne se trouve embrassée par quelques personnes d'un esprit excellent d'ailleurs. De plus on ne peut nier que

les

les Egyptiens ne fuſſent naturellement portés à une ſuperſtition exceſſive, & que leur Philoſophie ne fût en bien des points aſſez groſſiére & mal raiſonnée. Ceux qui en ont une ſi haute idée auroient quelque peine à la ſoutenir en faveur d'une doctrine qui, au tems de Diodore, enſeignoit que le limon des marais avoit produit l'homme & les animaux tout organiſés; que c'eſt parce que l'homme tire ſa première origine de ce lieu humide, qu'il a la peau liſſe & unie; que pour preuve certaine d'une telle formation des animaux, on voyoit tous les jours en Thébaïde des ſouris à demi formées, n'ayant que la moitié du corps d'un animal, & le reſte du pur limon. (*) Cette célèbre Philoſophie Egyptienne, qui faiſoit un hom-

(*) Diodore L. 1. au même endroit où il raporte que les Egyptiens prétendent que le genre humain a commencé chez eux, donne

homme d'une motte de terre, a bien pû faire une Divinité d'un quadrupède. Je n'al-

ne le détail de leur systême sur la première formation des hommes. „ La rotation conti-
„ nuelle du globe sur lui-même, disent-ils,
„ le partagea par le moyen de cette agita-
„ tion en eau & en terre : de telle sorte pour-
„ tant, que la terre demeura molle & fangeuse.
„ Les rayons du Soleil donnant sur elle en cet
„ état, causèrent différentes fermentations à
„ sa superficie. Il se forma dans les endroits
„ les plus humides des excroissances couvertes
„ d'une membrane déliée, ainsi qu'on le voit
„ encore arriver dans les lieux marécageux,
„ lorsqu'un Soleil ardent succède immédiate-
„ ment à un air frais. Ces premiers germes re-
„ çurent leur nourriture des vapeurs grossiéres
„ qui couvrent la terre pendant la nuit, & se
„ fortifiérent insensiblement par la chaleur du
„ jour. Etant arrivés enfin à leur point de ma-
„ turité, ils se dégagèrent des membranes qui
„ les envelopoient, & parurent sous la forme
„ de toutes sortes d'animaux. Ceux en qui la
„ chaleur dominoit s'élevèrent dans les airs :
„ ce sont les oiseaux. Ceux qui participoient
„ davantage de la terre, comme les hommes,
„ les animaux à quatre pieds & les reptiles,
„ demeurèrent sur sa surface ; & ceux dont la
„ substance étoit plus aqueuse, c'est-à-dire
„ les poissons, cherchèrent dans les eaux le
„ sé-

n'allégue pas ceci pour la ravaler en tout. Certainement les Egyptiens ont été sa-

„ séjour qui leur étoit propre. Peu de tems après
„ la terre s'étant entiérement desséchée, ou par
„ l'ardeur du Soleil, ou par les vents, devint in-
„ capable de produire d'elle-même les ani-
„ maux ; & les espéces déja produites ne s'en-
„ tretinrent plus que par voye de génération.....
„ Au reste si quelqu'un révoque en doute la
„ proprieté que ces naturalistes donnent à la
„ terre d'avoir produit tout ce qui a vie, on
„ lui allégue pour exemple ce que la nature
„ fait encore aujourd'hui dans la Thébaïde:
„ car lorsque les eaux du Nil se sont retirées
„ après l'inondation ordinaire, & que le Soleil
„ échauffant la terre cause de la pourriture en
„ divers endroits, on en voit éclorre une infi-
„ nité de rats. Ainsi, disent ces naturalistes,
„ la terre s'étant desséchée par l'action de l'air
„ environnant, doit avoir produit au commen-
„ cement du Monde differentes espéces d'ani-
„ maux..... Ils insistent fort sur cet exemple
„ particulier des rats, dont ils disent que tous
„ ceux qui le voyent sont très étonnés : car on
„ aperçoit quelquefois ces animaux présentans
„ hors de terre une moitié de leur corps déja
„ formée & vivante, pendant que l'autre re-
„ tient encore la nature du limon où elle est
„ engagée. Il est démontré par là, continuent-
„ ils, que dès que les élémens ont été develo-
„ pés,

ſages en beaucoup de choſes, & verſés dans la connoiſſance de bien des arts. Mais qui ne ſçait combien les hommes ont d'inconſéquence dans l'eſprit, (†) & de peine à revenir de leurs fauſſes

idées

„ pés, l'Egypte a produit les premiers hom-
„ mes, puiſqu'enfin dans la diſpoſition même
„ où eſt maintenant l'Univers, la Terre d'E-
„ gypte eſt reſtée la ſeule qui produiſe en-
„ core quelques animaux. " Cette fable des rats fut encore, à la fin du ſiécle paſſé, miſe au nombre des queſtions qu'un ſçavant faiſoit faire ſur l'hiſtoire naturelle de l'Egypte, ſçavoir ſi l'on trouvoit à la campagne des grenouilles & des ſouris qui fuſſent moitié terre & moitié animal. A quoi le Drogman du Caire répondit que perſonne n'avoit jamais rien vû ni rien ouï dire de pareil. *Journ. des Sçav. Juill.* 1685.

(†) Un homme d'une vaſte érudition, membre d'une des plus illuſtres Compagnies litteraires, n'a pas héſité de s'exprimer là-deſſus en termes beaucoup plus forts qu'on ne le fait ici, dans un ouvrage expreſſément examiné & approuvé par ſon Corps. „ En vérité, dit l'Abbé Fourmont, *Reflex. ſur l'hiſt. des anciens peu-*
„ *ples* L. II. *ſect.* 4. de quelque façon que l'on
„ s'y prenne pour diſculper les Egyptiens, ce
„ ne

idées quand elles ont pris racine par une très longue habitude? Obſervons ce qui ſe paſſe chez les Mores d'Afrique, Arabes d'origine, parmi leſquels la Religion Mahométane a porté la connoiſ-ſan-

„ ne fera beaucoup avancer en leur faveur : il
„ faudra toujours avouër que malgré leur hau-
„ te réputation de ſageſſe, ils étoient tombés
„ là-deſſus dans les excès les plus odieux. Que
„ perſonne n'oſe ici nous apporter pour prétex-
„ te la politique de leurs Souverains. Dans le
„ deſſein, dit-on, de diviſer efficacement tous
„ ces nomes de l'Egypte, ils y avoient éta-
„ bli tous ces cultes différens. On pourroit
„ par grace leur accorder ces vûes sembla-
„ bles à celles de Jéroboam : elles en avoient
„ peut-être été le modéle. Mais pour par-
„ ler ſimplement & ſans fard, il faudra bon-
„ gré malgré en revenir à ceci ; que les
„ Egyptiens étoient [& s'ils penſoient un
„ peu, devoient ſe croire eux-mêmes] un
„ peuple fort extravagant. On n'apothéoſe
„ point ſans folie les oignons & les aſper-
„ ges. Que penſer encore des Dieux oiſeaux,
„ poiſſons, ſerpens, crocodiles? Un peu plus bas il dit nettement, *que les Egyptiens ne penſoient pas mieux ſur cet article que les Samoyedes, & que les Sauvages d'Amérique.*

ſance d'un ſeul Dieu. Malgré le Mahométiſme dont ils ſont profeſſion, l'uſage des Fétiches n'eſt ni moins généralement répandu ni moins conſacré par leurs Prêtres Marabous : ceux-ci donnent aux Fétiches le nom de *Grigris.* La nouvelle Religion n'a produit d'autre effet que de les faire regarder comme des puiſſances ſubalternes, comme des taliſmans préſervatifs contre toute ſorte de maux ou d'événemens fâcheux. Chaque Grigris a ſa proprieté : auſſi les Mores en ont-ils tant, qu'ils en ſont quelquefois couverts de la tête aux pieds : parmi eux les Fétiches ont gagné en nombre ce qu'ils ont perdu en force. Il eſt aſſez certain auſſi que les Egyptiens portoient ſur eux leurs Fétiches taliſmaniques. On trouve de très anciennes Momies ayant ſur l'eſtomac une plaque d'or gravée d'une figure de bête, & pendue à un colier de même mé-

métal. Pietro della Valle * en a vû de telles dans les ſépultures voiſines du Caire.

De ces deux obſervations de fait, l'une que les anciens peuples étoient ſauvages & groſſiers comme le ſont les Noirs & les Caraïbes, l'autre que les objets de leur culte étoient les mêmes que chez ceux-ci, il en réſulte cette conſéquence certaine, que leur Religion & leur façon de penſer en cette matiére étoit la même chez les uns que chez les autres, la même en Egypte autrefois qu'elle eſt aujourd'hui en Nigritie. Tout abſurde & groſſier qu'eſt le Fétichiſme, il ne faut pas croire qu'il ait dû s'abolir en Egypte à meſure & auſſi promptement que les eſprits des habitans ſe ſont rafinés. Les points qui regardent le culte religieux ſubſiſtent encore comme

* Pietr. della Vall. Lett. XI.

me choſes ſacrées longtems après qu'on en a reconnu la futilité, & reſtent au moins chez le bas peuple, qui fait le plus grand corps d'une nation, & qui eſt toujours, comme on le ſçait aſſez, fort attaché à ſes vieux uſages, ſurtout en cette matiére. C'eſt ainſi qu'il faut entendre ce que dit Syneſius. „ Les Prêtres d'Egypte
„ ſçavent bien ſe jouer du peuple au
„ moyen des becs d'éperviers & d'ibis
„ ſculptés au devant des temples, tan-
„ dis qu'ils s'enfoncent dans les Sanc-
„ tuaires pour dérober à la vûë de tout
„ le monde les myſtères qu'ils célèbrent
„ devant les globes qu'ils ont ſoin de
„ couvrir de machines qu'ils appellent
„ *κωμαςήρια*. Le ſoin qu'ils prennent de
„ couvrir ces globes eſt pour ne pas
„ révolter le peuple, qui mépriſeroit ce
„ qui ſeroit ſimple : il faut pour l'amu-
„ ſer des objets qui le frapent & le ſur-
„ prennent ; autrement on ne gagne rien

„ avec

„ avec lui : c'eſt-là ſon caractère. *
Malgré la perfection que les mœurs & les Arts acquirent en Egypte, les villes Egyptiennes n'en ſont guères moins reſtées attachées chacune au vieux Fétiche particulier dont elles avoient fait choix. Ce n'eſt qu'à force de vétuſté que cette idolatrie ſi groſſiére s'y eſt enfin éteinte, & que les traces en ont enfin été effacées par le Chriſtianiſme & par le Mahométiſme, deux Religions les plus propres qu'il y ait à détruire les autres, tant par la pureté avec laquelle elles maintiennent le dogme précieux de l'unité de Dieu, & proſcrivent tout ce qui ſe reſſent du Polythéiſme, que par l'eſprit d'intolérance qu'elles tiennent de la Judaïque leur mère.

Voyons cependant en peu de mots s'il ſera poſſible, ſans s'écarter tout-à-fait

* Syneſ. in encom. Calvit.

fait de la juſteſſe du raiſonnement, de donner à cette pratique Egyptienne quelque autre fondement que la pure ſotiſe du peuple; quoique les railleries qu'on en a faites autrefois montrent aſſez qu'on n'en avoit pas alors une meilleure opinion. De plus s'il étoit public que ce culte eût un fondement raiſonnable, en ce que le reſpect rendu à l'animal ne ſe rapportoit pas directement à lui, mais à la Divinité réelle dont il n'étoit que la figure, pourquoi les auteurs qui en parlent * auroient-ils pris la précaution d'avertir d'avance que ce qu'ils vont dire eſt une choſe hors de croyance & un problême ſuſceptible de bien des difficultés, παράδοξον τὸ γινόμενον καὶ ζητήσεος ἄξιον: que les cauſes que l'on donnera de ces pratiques paroîtront fort douteuſes & peu ſatisfaiſantes, πολλὰ ἀπο-

* Diodor.

ἀπορίαν παρέχονται τοῖς τὰς αἰτίας τούτων ζητοῦσι : que les Prêtres ont ſoin de garder un profond ſilence ſur ces ſortes de matiéres : que ce que la nation en ſçait tient en grande partie de la fable & de la ſimplicité des premiers ſiécles ; τῆς ἀρχαϊκῆς ἁπλότητος. Pourquoi Plutarque ſi zélé pour y trouver du myſtère, qui s'épuiſe à chercher ſur chaque point toutes les allégories les moins imaginables & les plus inconſéquentes, même ſur les différentes couleurs de la robe d'Iſis & ſur les différentes réſines qu'on bruloit dans ſon temple; Pourquoi, dis-je, ſeroit-il obligé d'avouer que les Egyptiens en prenant les bêtes pour des Dieux ſe ſont rendus ridicules aux yeux de tout le monde & ont fait de leurs cérémonies un objet de riſée? Pourquoi Ciceron * avanceroit-il que les

* Cic. Nat. D. L. I.

Egyptiens ſont plus fermes dans leur croyance de la divinité des animaux, que le Romain ne l'eſt dans la ſienne en entrant dans le temple le plus ſaint? Pourquoi Plutarque & Diodore raporteroient-ils ſur le même point tant de ſyſtêmes d'explications différentes qui n'ont aucun raport les unes aux autres, qui s'excluent même, & par là s'accuſent réciproquement de fauſſeté? Car enfin dès qu'il n'y avoit que le bas peuple, toujours partout ignorant & crédule, qui prît les objets de ſuperſtition à la lettre, dès que tous les gens ſenſés de la nation ne regardoient ces différens objets que comme ſymboliques de la Divinité, le ſens qu'ils y donnoient étoit fixe, public, connu de tout le monde, non ſujet à la diſpute ni à l'incertitude: les Prêtres d'Egypte, ces gens ſi myſtérieux, ayant une réponſe ſatisfaiſante à donner au reproche général fait

fait à leur nation, loin de garder le ſilence, avoient plus d'intérêt que perſonne à s'expliquer ouvertement. Mais quand on n'a rien de bon à dire, c'eſt le cas de laiſſer croire qu'on garde un ſecret, d'affecter le myſtère, de ne s'expliquer qu'à demi & à fort peu de gens. On voit qu'Hérodote, qui avoit beaucoup converſé avec les Prêtres, eſt très reſervé lorſqu'il eſt queſtion de parler des motifs du culte Egyptien. Quoiqu'il faſſe ſes efforts pour le préſenter ſous une face plus raiſonnable, en donnant à entendre que chaque animal étoit conſacré à un Dieu, ce qui pouvoit bien être ainſi de ſon tems, on s'aperçoit aiſément qu'il ne veut pas s'expliquer ſur ce qu'il ſçait. „ Les „ Egyptiens, dit-il*, ſont ſuperſtitieux „ à l'excès ſur les choſes divines. Les

 „ bê-

* Herodot. II. 65.

„ bêtes farouches & domeſtiques y ſont
„ ſacrées. Si j'en voulois dire la raiſon,
„ il me faudroit inſenſiblement tomber
„ ſur le diſcours de la Religion, dont
„ j'évite de parler autant qu'il m'eſt
„ poſſible, & dont on voit que je n'ai
„ dit quelque choſe qu'autant que je
„ m'y trouvois engagé par la néceſſité de
„ mon ſujet, & ſeulement en paſſant. "
Ailleurs parlant d'un certain rite de ſacrifices où l'on immoloit des porcs, „ Les
„ Egyptiens, dit-il *, en rendent une
„ raiſon; mais quoique je la ſache, je
„ crois qu'il eſt plus honnête que je
„ ne la raporte pas. " Plus haut, après avoir dit que les Mendeſiens reſpectent le bouc, parce que l'on repréſente le Dieu Pan avec une tête de chèvre & des pieds de bouc; „ Ce n'eſt pas, ajoute-t-il, „ qu'ils le croyent ainſi fait. Pan
" [illegible] „ eſt

* Herodot. II. 47.

„ eſt un Dieu ſemblable aux autres. Si „ on le repréſente ainſi, j'en ſçais bien „ la raiſon ; mais je ne ſerois pas bien „ aiſe de la dire. " Cette réticence n'a point raport à l'obſcénité ; car on ſçait qu'Hérodote n'eſt pas fort retenu ſur cet article. En un autre endroit, où il conte l'hiſtoire d'Hercule, il finit en priant les Dieux & les Héros de prendre en bonne part ce qu'il a dit. En un mot, il eſt facile de voir qu'il ne touche cette matiére de la croyance Egyptienne qu'avec ſcrupule & diſcrétion : car dans ſes diſcours, s'il n'eſt pas chaſte, il eſt au moins fort dévot. Les écrivains poſtérieurs à lui, tels que Diodore, Plutarque, Porphyre, Jamblique &c. recherchent très curieuſement les motifs fondamentaux de ce culte : & c'eſt une choſe digne de remarque, que plus l'auteur eſt récent, plus il eſt porté vers les explications myſtiques,

 qui

qui de ſiécle en ſiécle devenoient plus à la mode, à meſure qu'on ſentoit davantage le beſoin qu'avoit l'Egyptianiſme d'être pallié par des allégories. Parcourons auſſi briévement qu'il ſera poſſible les différens ſyſtêmes figurés qu'on a voulu faire adopter.

Je crois d'abord que ceux qui veulent ſoutenir l'honneur de la croyance Egyptienne * ſeront bien aiſes que je n'allégue en ſa faveur, ni la fable de Jupiter qui ne voulut ſe laiſſer voir à Hercule qu'après avoir écorché un mouton & s'être envelopé de ſa peau, (cauſe pour laquelle le bélier a été déifié), ni la métamorphoſe † des Dieux en bêtes, lorſque les Géans les eurent mis en fuite. Cette fable ne ſuppoſeroit pas une moindre ſotiſe dans le peuple qui l'adop-

te-

* Herod. II. 42.
† Ovid. Metam. L. 5.

teroit que celle à qui l'on cherche à donner une tournure plus ſenſée. Si elle a réellement eu cours en Egypte, elle nous montre, par ce qu'en rapporte Diodore, quelle étrange & miſérable opinion les Egyptiens ont eu de leurs Dieux, de leur multiplication & de leur pouvoir. „ Ils diſent, ſelon lui, que les Dieux „ n'étant autrefois qu'en petit nombre, „ & craignans d'être accablés par la mul- „ titude des hommes impies & ſcélé- „ rats, ſe cachoient ſous la forme de „ divers animaux, pour échaper à leur „ pourſuite & à leur fureur. Mais ces „ mêmes Dieux s'étant enfin rendus les „ Maîtres du Monde, avoient eu de la „ reconnoiſſance pour les animaux dont „ la reſſemblance les avoit ſauvés: ils ſe „ les étoient conſacrés, & avoient char- „ gé les hommes même de les nourrir „ avec ſoin, & de les enſevelir avec „ honneur. " Plutarque a raiſon de s'é-

crier là-deſſus, qu'oſer dire que les Dieux effrayés ont été ſe cacher dans les corps des chiens & des cigognes, c'eſt une fiction monſtrueuſe qui ſurpaſſe les plus groſſiers menſonges : & tout de ſuite, il rejette auſſi comme indigne d'être avancée l'opinion de la Métempſychoſe, qu'on donnoit pour cauſe du reſpect rendu aux animaux. Je ne m'arrêterai pas non plus à refuter la fable ſuivante. Typhon tua ſon frère Oſiris, & coupa le cadavre en vingt-ſix parties qu'il diſperſa. Iſis lui fit la guerre, vengea le meurtre de ſon époux, & étant montée ſur le Throne, chercha & retrouva ſes membres épars. Pour leur donner une ſépulture à jamais célèbre, elle fit vingt-ſix momies, dans chacune deſquelles elle mit un morceau du corps d'Oſiris; & ayant appellé chaque ſocieté de Prêtres en particulier, elle aſſura en ſecret chacune des ſocietés qu'elle l'avoit préferée aux autres pour

être

être dépoſitaire du corps entier d'Oſiris. Elle enjoignit à chacune d'elles de choiſir un animal tel qu'elles le voudroient, auquel on rendroit pendant ſa vie les mêmes reſpects qu'à Oſiris, & qu'on enſeveliroit après ſa mort avec les mêmes honneurs. C'eſt pourquoi chaque ſocieté ſacerdotale ſe vantoit de poſſéder ſeule le corps d'Oſiris, nourriſſoit un animal ſacré en ſa mémoire, & renouvelloit les funérailles du Dieu à la mort de cet animal. Ce conte eſt aſſez bien inventé pour rendre raiſon du culte particulier à chaque contrée. Mais quel raiſonnement plauſible pourroit-on appuyer ſur un récit auſſi viſiblement fabuleux dans la plûpart de ſes circonſtances? D'ailleurs il n'eſt ici queſtion que des animaux : cependant nous avons vu que les êtres inanimés étoient auſſi des objets de culte. Quand cette fable ſeroit bonne pour l'Egypte, elle ne ſerviroit

à rien pour les autres endroits de l'Orient où le Fétichiſme a eu vogue. Les raiſons qui lui ont donné cours dans un pays, ne ſont pas différentes de celles qui l'ont introduit dans un autre. On a dit qu'autrefois les Princes ſucceſſeurs d'Oſiris * & les Généraux d'armée portoient ſur leurs caſques des figures de têtes d'animaux, pour ſe rendre plus remarquables ou plus terribles : ce qui les a fait repréſenter après leur mort ſous les figures qu'ils avoient choiſies pour cimiers. Ainſi on a repréſenté ſous la figure d'un chien Anubis † l'un des principaux officiers d'Oſiris. Cette ſolution eſt aſſez ingénieuſe. On pourroit encore alléguer en ſa faveur l'analogie qu'elle ſemble avoir avec le grand nombre de figures Egyptiennes qu'on voit en for-

* Plutarch. in Iſid.
† Euſeb. Præpar. II. 1.

forme humaine avec des têtes d'animaux. Néanmoins elle ſuppoſe, 1°. que le culte public s'adreſſoit ſeulement à la figure ſculptée d'un animal, ou à quelque ſtatue humaine ornée de cette figure ; au lieu qu'il s'adreſſoit à l'animal vivant lui-même, & de même que les noirs, qui vont tout nuds & qui n'ont point eu chez eux d'officiers d'Oſiris ni d'apothéoſes, l'adreſſent à leur Fétiche. Car ce ſeroit une autre abſurdité de dire, que parce qu'un perſonnage illuſtre s'étoit orné de la dépouille de quelque bête, la vénération rendue à ſa mémoire a conſacré toutes les bêtes vivantes de la même eſpèce. La peau de lion dont ſe coëffoit Hercule n'a pas déifié dans la Grèce l'eſpèce vivante des lions : outre qu'il me paroît douteux que les capitaines Egyptiens ayent jamais porté d'oignons pour cimiers de leurs caſques : c'étoit

pourtant un des Dieux de l'Egypte. Pline dit pareillement : * „ L'ail & l'oignon „ ſont des Dieux ſur leſquels l'Egyptien „ fait ſerment. " Elle ſuppoſe, 2°. que le Fétichiſme n'eſt qu'une alteration de l'idolatrie proprement dite, dont elle ſeroit dérivée à la ſuite des tems ; au lieu que le culte des animaux paroît au contraire viſiblement antérieur en Egypte à celui des idoles, qui même n'y a pas été auſſi fort en vogue dans la Grèce & dans le reſte de l'Orient. Strabon † dit en propres termes, que dans les premiers tems les Egyptiens n'avoient point d'idoles, ou que s'ils en avoient, elles n'étoient pas de forme humaine, mais de figures de bêtes. Iſis, Oſiris, & ſa famille, Divinités ſi anciennes en Egypte, ſont des Dieux rélatifs au Sabéïſme ou culte des aſtres, & à l'ancien état du

* Plin. L. XIX. † L. 17.

du globe terreſtre. Lors de la conquête des Perſes, Cambyze ne trouva dans le vaſte temple de Vulcain, que de petits objets qui excitèrent ſa riſée : le Jupiter Sérapis & quelques autres Divinités, ſont récentes en comparaiſon des Fétiches. Parmi les ſtatues Egyptiennes qui nous reſtent, dont le plus grand nombre ne ſont pas des figures de Divinités, probablement la plûpart ne ſont pas antérieures à la Monarchie Grecque d'Alexandrie, qui donna ſans doute une vogue très conſidérable au pur culte idolâtre. La Religion d'Egypte étoit fort mélangée. Dès les premiers ſiécles le Sabéiſme y entroit pour beaucoup. Si la nation n'avoit eu que douze Dieux Fétiches, on pourroit croire que la diviſion du Zodiaque en douze ſignes, à qui l'on donna le nom d'autant d'animaux, a donné naiſſance à la *Zoolatrie* ; les Egyptiens adorateurs des aſtres & au-

teurs

teurs de cette division astronomique, ayant substitué le culte d'un belier ou d'un taureau à celui des constellations qui portoient les noms de ces quadrupèdes. Lucien *, si le discours sur l'Astrologie judiciaire qui se trouve dans ses œuvres est de lui, s'explique là-dessus en ces termes assez curieux : „ Les Egyptiens „ ont cultivé cette science après les Ethio- „ piens : ils ont mesuré le cours de cha- „ que astre, & distingué l'année en mois „ & en saisons ; réglant l'année sur le „ cours du Soleil, & les mois sur celui „ de la Lune. Ils ont fait plus : car „ ayant partagé le ciel en douze par- „ ties, ils ont représenté chaque cons- „ tellation par la figure de quelque ani- „ mal, d'où vient la diversité de leur „ Religion. Car tous les Egyptiens ne „ se servoient pas de toutes les parties „ du

* Lucian. de Astrolog.

„ du ciel pour deviner; mais ceux-ci „ de l'une & ceux-lá de l'autre. Ceux „ qui obſervèrent les proprietés du be- „ lier, adorent le belier; & ainſi du reſ- „ te. “ Malheureuſement ce paſſage du Sabéïſme au Fétichiſme, aſſez naturel d'ailleurs, ſoutiendroit mal l'application qu'on en voudroit faire au détail complet du culte en queſtion. J'avoue cependant, que de toutes les opinions celle-ci me paroît la plus vraiſemblable, après celle que j'ai pour but d'établir dans ce traité.

Plutarque & Diodore raportent, que lorſqu'on diviſa l'Egypte en Nomes, afin d'empècher les habitans de remuer & de s'unir pour ſecouer le joug, on impoſa dans chaque Nome un culte particulier; rien ne tenant les hommes plus diviſés & plus éloignés les uns des autres que la différence de Religion. On eut ſoin d'aſſigner à chaque Nome voiſin des ani-

animaux antipathiques, pour augmenter la haine entre les habitans, lorſque chacun verroit ſa propre Divinité maltraitée, ou l'ennemi de ſon Dieu honoré par ſes voiſins. Une politique ſi rafinée auroit été ſans doute excellente & appuyée ſur un fondement très véritable. Mais qui ne voit que les eſprits du peuple étant plus difficiles à tenir en contrainte ſur le point de la Religion que ſur aucun autre, c'étoit au contraire choiſir un moyen tout propre à les révolter tous; & qu'il y auroit eu cent fois plus de peine à les plier à une telle nouveauté, qu'à les tenir aſſujettis à une domination temporelle? La manière bizarre dont on ſuppoſe que le projet étoit conçu, achevoit d'en rendre l'exécution impoſſible, ſi le Fétichiſme étoit une croyance nouvelle qu'on eût voulu pour lors établir. Ne ſeroit-il pas plus vraiſemblable de dire, que la diviſion

ſion géographique & politique, quand il fut queſtion de l'introduire, fut réglée ſur la diviſion de culte qui ſe trouvoit déja entre les différentes contrées?

D'autres ont dit que chaque animal emportoit avec ſoi l'idée d'un Dieu plus relevé dont il étoit le type; de ſorte qu'il faudroit ainſi regarder l'animal comme le Dieu même. A Bubaſte donc le chat auroit été le repréſentant de la Lune. Mais les habitans de Bubaſte ſont aſſez mal juſtifiés par-là: car il n'y a guères moins d'imbécillité à prendre un chat pour la Lune qu'à l'adorer lui-même. D'ailleurs combien n'étoit-il pas plus ſimple de rendre directement ce culte à la Lune, que de l'adreſſer aux chats ſublunaires! Selden * tâche de donner à ceci une face moins ridicule: il croit que les animaux n'étoient que ſymboliques des Dieux du pays, & que le cul-

te

* Selden. Prolegom. C. 3.

te des ſymboles a donné naiſſance au culte des animaux & autres objets ſinguliers, lorſqu'on a ſubſtitué le culte viſible de l'objet repréſentant à celui de l'objet repréſenté ; par exemple, le bœuf en Egypte, & le feu en Perſe : l'un n'avoit d'abord été que le type du Dieu Apis, l'autre que celui du Soleil. Mais à force d'avoir le repréſentant ſous les yeux, le peuple groſſier a perdu l'idée du repréſenté, & détourné ſon adoration de l'objet abſent pour l'adreſſer en droiture à l'objet préſent. Ceci peut avoir quelque choſe de vrai par raport au culte du feu, pour ceux d'entre les Guèbres qui adoroient le feu terreſtre de leurs pyrées. Que le bœuf, le plus utile des animaux, ait été généralement reçu comme le ſymbole conventionnel du plus favorable des Dieux, on pourroit le croire : mais ſi l'on veut faire l'application de cette hypothèſe au détail infini du Fétichiſme

me Egyptien, on ſera bientôt contraint d'abandonner le ſyſtême à force d'endroits où il n'eſt plus poſſible de l'adopter. Dira-t-on avec Plutarque *, que le crocodile n'ayant point de langue doit être conſideré comme le ſymbole de la Divinité, qui ſans proférer une ſeule parole imprime les loix éternelles de la ſageſſe dans le ſilence de nos cœurs? ou plûtôt ne ſera-t-on pas ſurpris de voir un ſi excellent eſprit débiter en termes magnifiques des choſes auſſi peu conſéquentes & auſſi éloignées du ſens commun? On eſt tout-à-fait étonné de lui entendre dire que la belette, qui conçoit par l'oreille & accouche par la bouche, eſt le ſymbole de la parole qui procède ainſi: que la muſaraigne aveugle eſt adorée, parce que les ténèbres primitives ont précédé la lumiére: † que la chatte eſt le type ſacré de

* In Iſide & Oſir. † In Sympoſiac. IV. 5.

de la Lune, parce qu'elle a comme elle des taches ſur ſa ſuperficie, & qu'elle court la nuit : que l'aſpic & l'eſcarbot ſont les types du Soleil ; l'eſcarbot parce qu'il va à reculons, comme le Soleil allant d'Orient en Occident va contre le mouvement du premier mobile qui ſe meut d'Occident en Orient ; l'aſpic, parce que comme le Soleil il ne vieillit point, & marche ſans jambes avec beaucoup de ſoupleſſe & de promptitude : qu'en langue Egyptienne la pierre d'aimant s'apelle *Os d'Horus* & le fer *Os de Typhon*, qu'Horus étant le monde ou la nature humaine, & Typhon le mauvais principe, cela ſignifie que la nature humaine tantôt ſuccombe à ſa pente vers le mal, tantôt le ſurmonte, comme l'aimant attire le fer par un de ſes poles & le repouſſe par l'autre. Si c'eſt la façon de penſer des Egyptiens de ſon tems que Plutarque

nous

nous débite ici, elle fait assurément peu d'honneur à la justesse d'esprit de cette nation. La grossière simplicité des siécles sauvages que je crois avoir été l'ancienne baze & la première source de son culte religieux, sans être plus déraisonnable, a du moins plus de vraisemblance.

Le même embarras sur l'application se retrouve dans le sentiment de ceux * qui veulent qu'on n'ait eu en vûe en honorant les animaux que les diverses utilités qu'en tiroient les hommes, ou que les bonnes qualités par lesquelles ils se distinguoient. Le bœuf laboure la terre : la vache engendre le bœuf : la brebis fournit la laine & le lait : le chien est bon pour la garde, pour la chasse; il a quêté pour retrouver le corps d'Osiris : le loup ressemble au chien

* Cic. Nat. D. L. I. Euseb. Ibid.

chien, & a mis en fuite une armée d'Ethiopiens qui vouloient faire une invasion : le chat écarte les aspics; l'ichneumon détruit le crocodile : l'ibis mange les serpens venimeux & les insectes : le faucon aporta aux Prêtres de Thèbes un livre couvert de pourpre contenant les loix & les cérémonies religieuses : la cigogne a montré une façon de prendre des remèdes : l'aigle est le roi des oiseaux : le crocodile fait peur aux voleurs Arabes, qui n'osent aprocher du Nil ; il porta sur son dos d'un bord à l'autre du lac de Mœris le Roi Mènes qui se trouvoit en danger sur le rivage : l'oignon croit dans le déclin de la Lune : & quant au reste des légumes, il faut les respecter; car si tout le monde mangeoit de tout, rien ne pourroit suffire. Voila, sans doute, de puissantes raisons, & des motifs d'adoration qu'on veut don-

donner pour raiſonnables, ou du moins pour ſpécieux. On honoroit donc la fidélité dans le chien. Dans le bouc, animal fort laſcif, on honoroit la génération, & Diodore * entre là-deſſus dans un détail tout-à-fait circonſtancié; ſeroit-ce par cette raiſon que les femmes découvroient leur ſexe devant l'animal ſacré, & alloient quelquefois plus loin, comme le raconte Hérodote † dans une hiſtoire qui n'eſt pas bonne à répeter, & ſur laquelle Voſſius a eu une penſée fort extraordinaire, que je ne veux pas raporter non plus, quoique ce trait d'hiſtoire prouve invinciblement que rien n'étoit moins ſymbolique? Il faut avouer que c'eſt pouſſer bien loin l'admiration des vertus, ou du moins la manifeſter d'une étrange manière. Auſ-

ſi

* Diodor. Pindar. ap. Ælian.

† Herodot. L. II. C. 46. & Voſſ. Idol. L. III. C. 74.

ſi le Philoſophe Perſée, *diſciple de Zénon, qui étoit dans cette idée, alloit-il juſqu'à faire entendre qu'il ne falloit pas regarder les choſes utiles & ſalutaires à l'homme comme de ſimples préſens des Dieux, mais comme étant divines de leur propre nature. Plutarque ne va pas ſi loin. „ Mais les Philoſo-
„ phes les plus louables, dit-il, voyant
„ dans les choſes inanimées quelque
„ image occulte de la Divinité, ont cru
„ qu'il étoit mieux de ne rien négli-
„ ger de ce qui pouvoit la faire révé-
„ rer. J'eſtime donc que les êtres ani-
„ més, ſenſibles, capables d'affections
„ & de mœurs, ſont encore plus pro-
„ pres à inſpirer du reſpect pour leur
„ auteur. J'aprouve ceux qui adorent,
„ non les animaux, mais en eux la
„ Divinité qui s'y montre comme en
„ un

* Perſeus ap. Cic, nat. Deor, L. I. C. 15.

„ un miroir naturel, & qui les employe
„ comme des inſtruments bien faits dont
„ elle orne l'Univers. Une choſe ina-
„ nimée, quelque riche qu'elle ſoit, fût-
„ elle toute de pierreries, ne vaut pas
„ celle qui eſt douée de ſentiment.
„ Cette portion de la nature qui vit,
„ qui voit, qui a en ſoi un principe de
„ mouvement & de connoiſſance, a ti-
„ ré à ſoi quelque particule de cette
„ Providence qui gouverne le monde.
„ Ainſi la nature divine eſt au moins
„ auſſi bien repréſentée par des animaux
„ vivans, que par des ſtatues de bron-
„ ze ou de marbre auſſi périſſables, &
„ de plus, inſenſibles. Voila l'opinion
„ que je trouve la plus recevable de
„ toutes celles qu'on a données de l'a-
„ doration rendue aux animaux. " Je
raporte avec plaiſir ce paſſage de Plutarque, qui eſt très louable par l'intention, & le meilleur endroit de tout ſon livre.

Mais, outre que ce n'eſt ici que le raiſonnement réfléchi d'un Philoſophe, & non celui de la Nation dont les pratiques montrent qu'elle avoit un culte direct & non rélatif, ce raiſonnement eſt au fond peu ſolide, & a le défaut des argumens qui prouvent beaucoup plus qu'il ne faudroit. Car ſi l'on pouvoit juſtifier l'adoration réelle rendue à toute eſpèce d'être vivant ou inanimé, en diſant, malgré toutes les apparences contraires, que ce n'eſt que parce qu'il eſt l'image & l'ouvrage de Dieu, on parviendroit à rendre raiſonnable le Paganiſme le plus inſenſé.

L'opinion ci-deſſus a du rapport à celle de quelques autres Philoſophes qui ne trouvent ici que le naturaliſme, & qui regardent toute cette Théologie bizarre comme un pur hommage rendu à la nature même productrice de tous les êtres. Rien de plus forcé que ce qu'ils diſent.

Le

Le peuple n'entend rien à tous ces rafinemens : il ne sçait que ce qu'il voit : sa Religion n'est jamais allégorique : tellement qu'il est aussi naturel de penser que la dévotion Egyptienne n'étoit ni différente de celle des Négres ni mieux raisonnée, qu'il l'est peu de chercher des raisons subtiles & philosophiques pour les justifier d'avoir adoré des éperviers & des légumes. Mais de plus cette explication a un défaut qui lui est commun avec quasi toutes les précédentes, & qui suffiroit pour les faire tomber : c'est qu'aucune ne rend raison de ce qu'il y avoit un animal affecté à chaque contrée pour sa Divinité. Cette simple observation réfute aussi ce que dit ailleurs Diodore, en donnant la Métempsychose & le passage de l'ame d'Osiris dans le corps d'un bœuf & dans celui d'un loup pour un des motifs qui faisoient respecter les animaux. Car si on estimoit les

animaux pour leurs bonnes qualités; s'ils étoient la figure des hommes qui avoient rendu de grands ſervices à l'Egypte ; s'ils étoient les images des Dieux ou les emblêmes de la nature; s'ils ont été ſubſtitués par homonymie aux ſignes céleſtes du Zodiaque ; s'ils étoient la retraite des ames humaines après le trépas des hommes, ils devoient par tous ces motifs jouïr d'un honneur égal dans tout le pays; au lieu qu'on n'avoit dans un canton nul reſpect pour l'animal, Dieu du canton limitrophe. Hors du reſſort de ſa Divinité, il étoit tué & mangé ſans pitié : de même que chez les Africains le Fétiche d'une contrée n'eſt qu'une bête pour les peuples voiſins. Hérodote dit poſitivement que le crocodile n'eſt ſacré qu'à Thèbes & ſur le lac Mœris, & l'Hippopotame qu'à Pampremis : qu'ailleurs, entr'autres dans la contrée d'Elephantine, les habitans leur

leur font la chasse & les tuent comme ennemis de l'homme. D'autres, voulant particulariser davantage cette idée de culte religieux, & rendre raison de ce qu'il n'y avoit qu'un certain animal jouïssant dans chaque province d'un respect exclusif, ont dit que l'animal étoit un objet d'adoration, parce que le peuple de la province en portoit la figure à la guerre en guise d'étendart, autour duquel il se réunissoit, comme la légion Romaine autour de son aigle, ou nos bataillons chacun autour de son propre drapeau. „ Peu après, dit-on, que „ les hommes eurent abandonné la vie „ sauvage pour former entr'eux diver- „ ses societés, ils s'attaquoient & se „ massacroient continuellement les uns „ les autres, ne connoissant encore d'au- „ tre loi que celle du plus fort. La „ nécessité apprit bientôt aux plus foi- „ bles à se secourir mutuellement; &

 „ ils

„ ils ſe donnèrent pour ſignal de con-
„ vocation la figure de quelques-uns
„ des animaux qu'on a conſacrés de-
„ puis. A cette marque ils ſe raſſem-
„ bloient & formoient un corps redou-
„ table à ceux qui les faiſoient trembler
„ auparavant. La première de ces ban-
„ des ſervit de modèle & d'exemple à
„ d'autres ; & toutes ayant pris des ani-
„ maux différens pour enſeignes, c'eſt la
„ raiſon pour laquelle les uns ſont ho-
„ norés dans un endroit, & les autres
„ dans un autre, comme les auteurs
„ particuliers du ſalut des différentes
„ troupes qui ſe ſont établies en plu-
„ ſieurs villes. " Ce raiſonnement de Diodore eſt le plus naturel & le plus judicieux qu'on ait fait ſur la matiére. Il prend l'origine des choſes au tems où elle doit être priſe, c'eſt-à-dire aux ſiécles de barbarie. Il rend bon compte de l'attribution du culte particulier à chaque

que Nome, en même tems qu'il eſt en général applicable à tout autre peuple ſauvage. Malgré cela on aura peine d'admettre que ce ſoit ici la cauſe générale du Fétichiſme ancien & moderne. Il y a des objets de culte même en Egypte, à qui l'on n'en peut faire l'application. On ne voit pas qu'elle ait en rien influé dans le choix que les peuples modernes ont fait de leurs Divinités matérielles. Enfin cette opinion a le défaut de renverſer les objets en prenant pour la cauſe ce qui n'eſt que l'effet. Autant qu'il ſeroit extraordinaire d'adorer un être parce qu'on le porte pour enſeigne, autant il eſt naturel de le porter pour enſeigne parce qu'on l'adore. Ce n'eſt pas à cauſe que nous portons proceſſionellement l'image d'un Saint dans nos banniéres que nous l'honorons; mais c'eſt parce que nous le révérons que nous le portons ainſi.

 En-

Enfin les figuriſtes de gout & de profeſſion, non contens du naturaliſme général auquel on avoit imaginé que la Religion Egyptienne ſervoit de voile, ſont entrés dans le détail des allégories, & en ont apliqué une fort à propos à chaque pratique. Je n'ai garde d'allonger ce diſcours par le détail circonſtancié de ce qu'ils avancent, (ce ſeroit la matiére d'un livre entier) ni par une réfutation ſuivie de mille viſions ſans fondement qui ſe réfutent d'elles-mêmes. Ce n'eſt pas que je ne loue l'intention de ceux qui par de tels détours cherchoient à détruire les préjugés du pur Fétichiſme, non moins puerils & bien plus dangereux. A cet égard je dirai volontiers ce que diſoit Denys d'Halicarnaſſe des opinions Grecques ſur cette matiére. „ A Rome nous „ prenons pour des fables & pour de „ vaines ſuperſtitions tout ce qui n'eſt

„ ni

„ ni ſenſé ni bienſéant. Qu'on ne s'i-
„ magine pourtant pas que j'ignore qu'il
„ y a quelques fables des Grecs qui pou-
„ voient être utiles aux hommes, ſoit
„ comme repréſentant des ouvrages &
„ des effets de la nature ſous une allé-
„ gorie, ſoit comme ayant été inven-
„ tées pour conſoler les hommes dans
„ leurs malheurs, les délivrer des trou-
„ bles d'eſprit, les guérir de leurs fol-
„ les eſpérances, ou déraciner d'ancien-
„ nes opinions encore plus extravagan-
„ tes. Quoique je ſache ceci tout auſſi
„ bien qu'un autre, je m'éloigne cepen-
„ dant volontiers de ces fables, avec les
„ ménagemens qu'il faut aporter en une
„ matiére délicate & religieuſe. *" On
peut conſulter ſur toute cette doctrine
myſtagogique l'excellent ouvrage d'Eu-
ſèbe, qui l'a ſuivie pied à pied, & qui

* Dion. Halic. L. II, p. 91.

n'y laiſſe rien à repliquer. Philon de Biblos avoit déja eu la même vue en donnant par extrait une traduction Grecque de l'ancienne hiſtoire Phénicienne de Sanchoniaton. Son but, à ce qu'il nous apprend lui-même, étoit de montrer aux Grecs combien ils étoient répréhenſibles d'avoir tourné des faits réels en froides allégories, ou d'en avoir voulu donner des explications abſtraites: d'avoir imaginé du myſtère dans les hiſtoires des Dieux, & par-là donné naiſſance à une doctrine ſecrette qui n'eut jamais de fondement réel, & qu'ils publient néanmoins, dit-il, avec emphaſe & de manière à étouffer la vérité des faits. Il ajoute qu'il a déja refuté ce ſyſtême dans les trois livres intitulés περὶ παραδόξȣ ἱϛορίας, *de hiſtoria incredibili*, * où il détruit les allégories des Grecs, mal d'accord entre eux en

* Voy. Tournemine. Journ. de Trev. 1714. en Janv.

en donnant de telles explications à divers points de leur Théologie fondés ſur des faits véritables. Il nous donne à entendre que ſon deſſein en traduiſant les livres de ſon ancien compatriote eſt de confirmer de plus en plus ce qu'il a déja ſoutenu contre les Grecs. „ Ceux-ci, dit-il, „ par la beauté de leur élocution, „ l'ont emporté ſur tous les autres peu-
„ ples : ils ſe ſont approprié toutes les
„ anciennes hiſtoires, qu'ils ont changées,
„ ornées, éxagérées ; ne cherchant qu'à
„ faire des récits agréables, ... par
„ leſquels, allant de ville en ville, ils
„ ont comme étouffé la vérité. Nos
„ oreilles accoutumées dès l'enfance à
„ leurs fables ſe trouvent prévenues d'o-
„ pinions accréditées depuis pluſieurs ſié-
„ cles, à qui le tems a donné inſenſi-
„ blement la force de s'emparer de nos
„ eſprits : ſi bien qu'elles en ſont telle-
„ ment en poſſeſſion, qu'il nous eſt dif-

„ ficile de les rejetter. Il arrive même „ de-là, que la vérité, lors qu'on la dé- „ couvre aux hommes, paroît avoir à „ présent l'air d'une opinion nouvelle ; „ pendant que ces récits fabuleux, quel- „ que peu raisonnables qu'ils soient, pas- „ sent pour des choses authentiques. " Eusébe se sert à son tour avec avantage de cette version du Phénicien, pour renverser de fond en comble le systême du sens allégorique inventé par les Gentils pour justifier leur culte. Il observe que la Théologie Phénicienne, qui ne ressemble nullement aux fictions des poëtes, les surpasse de beaucoup en antiquité ; & il en appelle au témoignage de plusieurs interprètes estimés, lesquels ont déclaré que les anciens qui ont établi le culte des Dieux n'ont point eu en vuë de signifier les choses naturelles, ni d'expliquer par des allégories ce qu'ils publioient de leurs Dieux ; mais qu'ils vou-

loient

loient qu'on s'en tint à la lettre de l'hiſtoire. Je tranſcrirois un grand nombre de pages de ſon livre, s'il faloit raporter tout ce qu'il dit de judicieux ſur ce chapitre : il ſuffit de faire uſage ici de quelques-unes des réflexions répandues dans tout l'ouvrage. Les choſes que les anciens ont bonnement racontées de leurs Dieux, étant, dit-il, vraiment riſibles, on a voulu, plus ſagement peut-être, y donner un ſens honnête & fort caché, en les appliquant aux effets de la nature. Cependant pluſieurs Théologiens du Paganiſme avouent que cette méthode ſpécieuſe ne doit pas être adoptée; quelques-uns même s'en ſont plaints, diſant que par principe de Philoſophie, en prenant les Dieux pour les différentes parties de la nature, on éteignoit la Religion. Tous ſont forcés de convenir qu'il eſt conſtant qu'on n'a d'abord raconté que le fait tout nud, & que le

rite

rite n'a raport qu'au fait ſimple, tel que la vieille tradition l'a tranſmis : il dément l'appareil de ce ſens prétendu tiré des choſes abſtraites ou naturelles; de ce figuriſme inventé par des Sophiſtes qui en font trophée en ſi beaux diſcours. Auſſi ne peuvent-ils aporter aucune tradition des tems éloignés auxquels ce culte doit ſa naiſſance, qui faſſe voir que l'antiquité avoit deſſein, comme ils le prétendent, de débiter ſa Phyſique ſous des énigmes : outre que ces points de Phyſique ſont des choſes communes que tout le monde ſçait, ou aprend par les ſens, & dont les emblêmes ſont tirés de trop loin pour être tombés dans l'eſprit de ceux qui ont établi ce culte. Ecoutons Porphyre, ce grand Théologien Myſtique du Paganiſme : après avoir débuté d'un ton emphatique, & écarté les profanes, il nous apprendra que l'adoration d'une pierre noire ſigni-

fie

fie que la nature divine n'eſt pas une choſe qui tombe ſous le ſens de la vüe: qu'une pierre pyramidale eſt un rayon de la flamme divine: qu'un pieu dreſſé, ou un triangle, repréſentans, ſelon lui, les deux ſexes, ſont les reproductions des germes, & un hommage rendu à la nature féconde. Si l'on veut l'en croire ſur le fond de cette Théologie terreſtre, c'eſt une diſpoſition myſtérieuſe, ſoit des divers attributs de la Divinité ſuprême emblématiquement figurés, & de ſa puiſſance manifeſtée ſur toutes choſes, ſoit de l'ame du monde & des cauſes naturelles; comme ſi en effet il eût falu recourir à ce ridicule artifice pour expliquer aux hommes des choſes toutes ſimples que perſonne n'ignore. On diſoit dès-lors, entr'autres explications, que c'étoit auſſi des figures de la manière de cultiver les fruits de la terre, des ſaiſons qui en ſont le tems, & d'autres

ar-

articles néceſſaires à la conſervation de la vie humaine. * On voit bien que perſonne n'oſant ouvertement nier les dogmes, crainte des Loix, ni s'oppoſer à la crédulité du vulgaire, chacun les expliquoit ſelon ſon propre génie, & y a trouvé ſans peine ce qu'il a voulu. Le champ étoit ouvert aux explications arbitraires : auſſi chacun a-t-il hautement refuſé d'admettre celles que donnoit un autre, ſans néanmoins oſer toucher au fond des choſes qui méritoient encore moins de ménagement. Mais quand on ſe croit obligé de conſerver un texte auſſi abſurde, il n'eſt pas étonnant de trouver tant d'incertitudes & d'inconſéquences dans le commentaire. Euſébe a de même refuté le ſentiment de Diodore ſur cette matiére, ainſi que les énigmes phyſiologiques de Plutarque, en faiſant voir

* Euſeb. Præp. Evang. II. 6. III. 7. & 11. &c.

qu'il eſt mal d'accord avec lui-même, & qu'il n'y a aucune ſuite dans tout ce qu'il dit.* S'ils ſont contraires à eux-mêmes, comment pourroient-ils ne le pas être aux autres? En effet les plus zélés d'entre eux parmi les modernes ont été les plus ardents à rejetter ce qu'avoient ſoutenu leurs devanciers. Quand on veut, dit l'un d'eux, s'inſtruire de ce qu'il eſt poſſible de ſçavoir de cette Religion Egyptienne qui irrite la curioſité par ſes dogmes ſi ſinguliers, on ne manque pas de lire avec empreſſement Diodore, Platon, Plutarque & Porphyre. Après les avoir lus, on eſt étonné de n'y trouver que des contes de petit peuple, ou de fades allégories ſans liaiſon, ſans dignité, ſans utilité, ou enfin une Métaphyſique guindée dont il eſt ridicule de penſer que l'antiquité ait eu la moin-

* Euſeb. L. III. in procem. & Cap. 2. & 3.

moindre connoiſſance. „ On étoit enco-
„ re moins bleſſé de la groſſiére ſimpli-
„ cité de l'Egyptien qui prend un bœuf
„ pour un bœuf, que du ſublime ga-
„ limatias d'un Platonicien, qui voit par-
„ tout des Monades & des Triades ; qui
„ cherche le tableau de la nature uni-
„ verſelle dans les pieds d'un bouc ; qui
„ trouve dans une Iſis le monde Arche-
„ type, le monde intellectuel, & le
„ monde ſenſible. Tout ce qu'on ap-
„ prend d'une manière préciſe dans ces
„ lectures, dont l'ennui n'eſt racheté
„ par aucune découverte tant ſoit peu
„ ſatisfaiſante, ce ſont les erreurs & les
„ plates idées des Egyptiens. " On les
trouve, il eſt vrai, bien plus intelligens
que d'autres peuples en matière d'Aſtro-
nomie, d'Architecture, d'arts, de mé-
tiers, de gouvernement, & de police:
mais d'ailleurs on ne les voit pas moins
remplis de puérilités : & quant à cette
pro-

profonde connoiſſance qu'ils s'attribuoient de la Religion & de la nature, loin d'en reconnoître quelques veſtiges dans les ouvrages des Auteurs ci-deſſus, on rencontre à chaque pas les preuves du plus étrange égarement dans l'ancienne Théologie, & de la plus mauvaiſe dialectique dans la nouvelle : car il eſt vrai que celle-ci étoit devenue telle à peu près que les Platoniciens nous le diſent. Ils ne ſont probablement pas les inventeurs de ce fatras allégorique, quoiqu'ils ayent peut-être beaucoup ajouté de leur fond à une choſe qui ſe trouvoit être ſi fort de leur gout : ils avoient voyagé en Egypte, & fréquemment converſé avec les Prêtres de ce pays, connus pour les plus myſtérieuſes gens de l'univers. Mais quelque choſe que ces Prêtres ayent pû dire aux étrangers, je crois pouvoir leur répondre dans les mêmes termes

que Plutarque *, quoiqu'en un autre ſens; *le parallèle que j'ai fait de leur culte, les reſſemblances que j'y ai montrées, prouvent mieux ce que c'étoit que leur propre témoignage.* Ceux-ci ſans doute avoient cru donner une meilleure face à ces vieux rites terreſtres, en les tournant, à quelque prix que ce fût, du coté de l'intellectuel; & ce pouvoit être alors la Théologie des gens d'eſprit, tandis que le vulgaire continuoit à ne voir aux choſes que ce qui y étoit. Mais ſi l'on trouve dans leurs idées creuſes quelque Métaphyſique ſur le deſtin & ſur la néceſſité des effets de la nature, on y trouve encore plus de chimères & de pauvretés : de ſorte qu'au cas que les Egyptiens penſaſſent là-deſſus comme le dit Porphyre, il faudroit encore convenir qu'ils n'étoient guères plus judicieux

que

* In Iſid.

que s'ils adoroient réellement des animaux & des têtes de chien. Tout ce ſyſtême d'allégorie phyſique & métaphyſique inventé après coup, faux & inſoutenable en lui-même, eſt donc inutile en même tems, puiſqu'il ne rend pas le Fétichiſme Egyptien plus raiſonnable qu'il n'étoit. Mais quand toutes ces hypothèſes alléguées & dénuées des preuves qu'elles exigent, donneroient une ſolution plus ſatisfaiſante, en ſeroient-elles moins inadmiſſibles en bonne critique ? Ce n'eſt pas dans des poſſibilités, c'eſt dans l'homme même qu'il faut étudier l'homme : il ne s'agit pas d'imaginer ce qu'il auroit pû ou dû faire, mais de regarder ce qu'il fait.

FIN.



